RELATION DE VOYAGE





ERRATA

Page	16,	15e ligne,	lisez :	arène.
"	39,	11e	"	Issy-les-Moulineaux.
"	45,	20e	"	l'anarchie.
"	61,	15e	"	taillées.
"	62,	9e	"	célébrée.
"	63,	Ire	"	inscrits.
"	68,	3e	"	ont gardé.
"	106,	2e	"	française.
"	138,	Ire	"	supplions.
"	143,	15e	"	eucalyptus.
"	153,	25e	"	élevés.
"	253,	26e	"	octogonales.
"	270,	17e	"	Eh bien !
"	271,	9e	"	Méditerranée.
"	273,	11e	"	avons.
"	275,	11e	"	funérailles.
"	278,	13e	"	children.
"	280,	Ire	"	paquebot.

RELATION DE VOYAGE







A la Vierge bénie,
qui fit notre voyage si beau,
ces pages sont pieusement dédiées.

J. M. J.

Pendant près de cinq mois, nous avons voyagé en France et en Italie. Mais notre vie de famille n'a pas été interrompue : une correspondance journalière a été échangée entre notre Congrégation et les deux pèlerines.

Nos lettres, relation intime de l'emploi de notre temps, ont été écrites, jour par jour, quelquefois dans la salle d'attente d'une gare, en diligence, dans un coin de wagon, ou encore au retour de nos visites dans les monuments religieux et historiques.

Notre tâche paraissait achevée quand, à la prière instante de nos chères sœurs, des vénérables anciennes surtout, nous avons cru devoir consentir à livrer à l'impression ces "notes de voyage" que nous vous présentons aujourd'hui, avec un choix de lettres reçues le long de la route.

Puisse ce "journal-souvenir" rappeler à notre Congrégation et les faveurs spéciales que la divine Providence nous a ménagées pendant le voyage, et les noms bénis des hôtes distingués, des amis, des bienfaiteurs, au cœur large et sympathique, dont l'aimable bienveillance a rendu notre séjour en France et en Italie si facile et si heureux.

SŒUR SAINT-ANACLET, *supérieure générale*,
SŒUR SAINT-MARCEL, *assistante générale*.

Congrégation de Notre-Dame, maison mère,
En la fête de la Visitation 1906.

Voir à la correspondance les lettres reçues avant le départ. (1*)

Circulaire de la Révérende Mère Saint-Anaclet, supérieure générale de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal, a toutes les sœurs de l'Institut pour leur annoncer son voyage a Rome.

Congrégation de Notre-Dame,
Montréal, 16 juillet 1905.

Mes bien chères sœurs,

Au lendemain de la fête de mon saint patron, que votre piété filiale a rendue si touchante, je viens vous communiquer une grande nouvelle : j'irai à Rome en septembre prochain : c'est le désir de Monseigneur l'archevêque de Montréal Sa Grandeur veut que les religieuses de son diocèse aillent porter aux pieds du souverain pontife le témoignage de leur profond attachement et de leur respectueuse soumission. Elle a parlé de ce projet à notre Cardinal protecteur qui l'a hautement approuvé, ainsi qu'à plusieurs membres du Sacré Collège et à nos bons pères de Saint-Sulpice. M. le supérieur du séminaire de Montréal augure de ce voyage un grand bien pour notre Congrégation, et surtout un notable avancement pour la cause de béatification de notre vénérable Mère.

C'est d'après l'avis de si sages autorités et l'approbation de notre conseil général que j'entreprendrai ce long

voyage, accompagnée de mère assistante Saint-Marc
ne faut pas nous le dissimuler : les dépenses et les fat
seront considérables, mais à l exemple de notre bien-a
Mère fondatrice, nous nous confierons en la divine P
dence. Sept fois elle traversa l'océan et dans des condi
bien autrement difficiles que celles d'aujourd'hui. J'
à vous le dire, d'anciennes élèves nous ont gracieuser
offert le prix de la traversée, et déjà des dons ont
faits pour les frais de ce voyage.

Le 7 septembre donc, nous prendrons à New York
Lorraine ", qui nous conduira directement au Ha
Notre itinéraire vous sera communiqué par les annales
la maison mère

Vous prierez l'Etoile de la mer de nous guider, de n
précéder partout où nous irons, de bénir nos démarch
afin que toutes contribuent à la glorification de no
chère communauté. Sans doute, il nous sera donné d'a
à Troyes. Nous nous agenouillerons dans l'église
notre vénérable Mère a été baptisée. Vous serez av
nous, bien-aimées sœurs, pour demander à notre sain
Fondatrice une part bien abondante à son esprit d'hum
lité, de sacrifice et de zèle pour le salut des âmes.

Pourrions-nous traverser la France sans nous arrêter
Lourdes, et sans répondre au désir de la très sain
Vierge qui semble vouloir que tous ses entants aillent
prier à la Grotte miraculeuse? Unies de cœur, nous dép
serons vos supplications, vos hommages respectueux, vo
protestations d'amour, et toujours votre souvenir nous ser
présent dans les pieux sanctuaires que nous visiterons.

Oh ! mes chères sœurs, avec quelle religieuse vénération je me prosternerai aux pieds du souverain pontife pour lui demander cette bénédiction spéciale qui portera bonheur à notre cher Institut, et lui offrir notre commune et ardente supplique : l'avancement de la cause de béatification de notre héroïque Mère fondatrice.

Dans la douce certitude que vos prières nous accompagneront dans tout le cours de notre pèlerinage, je me dis de vous toutes, mes chères sœurs, avec les sentiments de la plus cordiale affection,

Votre très dévouée en Marie,

SŒUR SAINT-ANACLET,

Supérieure générale, C. N. D.

Congrégation de Notre-Dame,
Maison mère, vendredi, 1er septembre 1905.

Mes chères et bien-aimées sœurs,

C'est au moment du départ, alors que Jésus vient de rentrer dans son tabernacle, après nous avoir bénies ; c'est encore sous l'émotion des belles prières de l'itinéraire psalmodiées dans notre chapelle, que je vous envoie à chacune un cordial salut d'adieu.

Ce grand voyage, je ne l'entreprends pas seule avec ma compagne, j'emporte vos cœurs avec tous leurs souhaits, leurs désirs, leurs aspirations et leurs besoins. Oui, vous m'accompagnerez, mes bien-aimées sœurs, partout où il plaira à Dieu de diriger mes pas, et ensemble nous irons à travers le vieux monde, nous arrêtant ici pour gagner une indulgence, là pour solliciter une grâce de choix, une faveur précieuse. Ensemble nous baiserons le sol de la cité des martyrs ; ensemble nous nous prosternerons aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ pour lui offrir nos hommages de profonde vénération, et recevoir cette bénédiction qui devra faire notre consolation jusqu'à notre dernière heure.

Et pendant que s'effectuera ce pieux pèlerinage, vous, chères sœurs, vous serez là, sur la brèche, supportant le poids du jour, travaillant à notre chère œuvre avec cette

infatigable ardeur que seuls connaissent les véritables apôtres. Au dévouement, vous joindrez le sacrifice, car vous ne perdrez pas de vue nos grandes entreprises, et vous en assurerez le succès par une constante fidélité à toutes les recommandations qui ont été faites en famille, soit dans les conférences, soit par la voix des annales. J'appuie surtout sur un amour toujours plus grand de nos saintes règles touchant l'obéissance, le respect à l'autorité, le support mutuel et sur une très grande attention à ne pas faire de sorties ou de voyages inutiles.

Mère assistante générale, dont vous connaissez le dévouement, sera heureuse de vous manifester les volontés de la très sainte Vierge et de répondre à tous vos besoins. Je compte beaucoup sur votre cordiale bonne volonté pour lui rendre moins lourd le fardeau de la responsabilité.

Je vous prie d'invoquer les bons anges de notre saint-père le pape et de tous ceux qui ont à s'occuper de la béatification de notre vénérable Mère, afin que ces esprits célestes leur inspirent de travailler avec diligence au succès de cette cause si importante

Au revoir, chères et bien-aimées sœurs ; agréez mes meilleurs vœux et ceux de bonne mère Saint-Marcel. Que notre vénérable Fondatrice vous anime de son esprit, qu'elle vous conserve en santé, vous bénisse, vous, vos maisons, vos élèves, et vous garde toutes dans la charité de Notre-Seigneur !

Votre bien affectueusement dévouée en Marie.

SŒUR SAINT-ANACLET,

Supérieure générale, C. N. D.

RELATION DE VOYAGE

New York, samedi, 2 septembre 1905.

Hier au soir, le cœur gros d'émotions, nous quittions Montréal pour commencer ce long pèlerinage dont le terme désiré est Rome, " la capitale du monde chrétien ".

Brisées plus par la scène de nos adieux à la maison mère que par la fatigue, nous sommes heureuses, après cette première nuit passée en wagon, de prendre quelques jours de repos à notre maison de New York, où nous arrivions vers 9 heures, ce matin.

Un départ est toujours triste Parmi les vénérées anciennes, les chères malades qui nous entouraient à ce moment avec tant d'affection, quelles sont celles, nous demandions-nous, qui ne seront plus là, lorsque nous reviendrons au foyer ? Ces sombres pensées se lisaient sur toutes les figures et serraient tous les cœurs

Les souhaits et les adieux échangés, nous avons enfin franchi le seuil aimé de notre vieux monastère.

Mère assistante générale Sainte-Marie-Joséphine nous accompagna jusqu'à la gare où, de nouveau, elle nous exprima ses vœux pour un heureux voyage et un prompt retour.

Après avoir, sur notre passage, salué nos sœurs de l'académie Saint-Antoine, nous trouvions à l'embarcadère la supérieure de l'académie Saint-Patrice, sœur Sainte-

Aloysia qui, toujours attentive, voulait s'assurer que rien ne manquât à notre nécessaire de voyage, et Mlle Hélène Turgeon qui venait nous confier des messages pour ses connaissances d'outre-mer.

Bientôt le sifflet se fit entendre, c'était l'heure de partir, et nous montâmes dans le wagon en jetant un dernier regard sur ces fidèles amies accourues pour nous saluer. La locomotive s'ébranla, et quelques instants après nous filions à toute vapeur vers la grande république voisine.

Dimanche, 3 septembre.

La pluie tombe par torrents. Poussée par le vent, elle bat notre fenêtre avec violence. Mais dans la solitude de notre couvent quel calme ! quelle paix ! c'est le vrai repos du Seigneur. C'est de tout cœur qu'à la récitation de l'office aujourd'hui nous disions : " Pluie, vents et tempêtes, bénissez le Seigneur " ! Plaise à Dieu que nous le répétions avec autant d'élan et de consolation, lorsque l'océan en courroux nous fera part de ses rudes caresses !

Ce soir, nous prenons le *ferry* pour Staten Island. L'académie de Notre-Dame du Saint-Sacrement s'élève dans un site charmant, au milieu d'une nature riante et agréable. De la terrasse, la vue s'étend, non seulement sur la baie de New York, mais encore sur la ville et le port, si majestueux, si beau et toujours si animé. Ce coup d'œil enchanteur est bien de nature à favoriser le développement des jeunes intelligences que nos sœurs cultivent dans cette oasis américaine

Mardi, 5 septembre

Une visite au musée de zoologie, le plus complet de l'Amérique, dit-on, remplit notre matinée. La collection des oiseaux attire surtout notre attention par sa grande variété. On y rencontre tous les genres, depuis l'aigle majestueux jusqu'au gracieux colibri et l'oiseau-mouche si délicat.

Au retour, nous avons le plaisir de trouver une lettre de M. Lelandais, supérieur du grand séminaire à Montréal. Ce vénéré père a l'aimable attention de nous renouveler ses bons souhaits. (2)

Jeudi, 7 septembre.

C'est le jour du départ définitif. Dans quelques heures, nous quitterons New York pour la France, la mère patrie toujours aimée des Canadiens-Français.

Des émotions diverses font palpiter nos cœurs : la crainte, la tristesse, la joie et l'espérance se les partagent tour à tour. Au moment d'affronter les périls d'une longue traversée, nous entendons la sainte messe pendant laquelle nous avons le bonheur de recevoir Celui qui s'appelle le pain du voyageur.

Après une agape toute fraternelle, nous faisons nos adieux à la petite communauté de New York, qui nous a donné une si généreuse hospitalité. Grâce aux bons soins qui nous ont été prodigués par nos dévouées sœurs, toute trace de fatigue a disparu ; nous nous sentons toutes re-

taites et disposées à prendre la mer avec courage.

Dans la baie de New York,
A bord de la Lorraine.

Les supérieures de nos maisons de New York, de Staten Island et la dépositaire générale nous accompagnent au quai de la Lorraine, tout pavoisé des drapeaux français et américains. Nous nous hâtons d'aller prendre possession de notre cabine qui nous semble une vraie cellule de religieuse par l'étendue, mais qui en diffère beaucoup par l'élégance. Nous sommes enchantées d'y trouver des messages du Canada. C'est d'abord une dépêche de Mgr Bruchési : sa paternelle bénédiction, envoyée au moment du départ, nous sera une égide protectrice ; elle est d'un excellent augure pour l'issue de notre voyage. C'est avec une filiale reconnaissance que nous recevons de Mgr l'archevêque cette marque de son paternel intérêt ; elle nous touche profondément.

Plusieurs amis ont tenu à nous réitérer leurs bons souhaits ; l'assurance d'un souvenir journalier dans leurs prières à la madone, douce Etoile de la mer, nous rassure et nous met au cœur une nouvelle énergie en face de l'inconnu et d'une si longue séparation. (3*)

Nous visitons la Lorraine qui doit être notre demeure durant huit jours. Ce magnifique bâtiment, long de 578 pieds, jauge 11 899 tonneaux, et sa solide construction lui permet de résister aux plus violentes tempêtes : à son bord nous serons en sûreté. Les salons et les salles sont

splendides. Nous entendons parler le français : on se croirait vraiment en France. Nous sommes réjouies par l'accent breton ou normand qui nous rappelle nos dévoués pères de Saint-Sulpice.

Vers 10 heures, le navire commence à s'ébranler, nous partons . . . Qui sait toutes les angoisses qui se cachent au fond des cœurs, derrière ces mouchoirs qu'on agite sur les quais et sur les navires ? La mer est si souvent perfide !

Le silence règne à bord . . . chacun est absorbé par les réflexions que suggère la solennité du moment. Appuyées sur la balustrade du pont, nous contemplons, recueillies, le spectacle qui se déploie devant nous.

La rade, sillonnée de vaisseaux de toutes les dimensions, aux formes et aux couleurs variées, semble être une immense *arène* sur laquelle s'agitent au gré de la brise, les pavillons de presque toutes les nationalités du globe. Faisant fond à ce tableau, on aperçoit la métropole des Etats-Unis, Brooklyn, et les îles de Staten et de Coney, qui paraissent des bouquets de verdure jetés au milieu de cette mer d'émeraude. Peu à peu cette scène merveilleuse s'éloigne et disparaît enfin à l'horizon et nous nous trouvons en haute mer. Ne voyant plus que le ciel et l'eau, *Monstra te esse matrem !* est le cri qui s'échappe spontanément de nos lèvres.

L'immensité de la mer impressionne fortement notre âme, elle nous parle si éloquemment de Dieu ! . . La sensation de l'infini nous envahit et semble nous donner des ailes pour nous élever vers Celui dont le regard veillera

sur nous pendant que nous traverserons l'océan.

Tout en contemplant le soleil qui descend dans les flots de l'Atlantique, nous faisons la promenade sur le pont en égrenant notre rosaire, pour supplier Marie de nous protéger contre les écueils et les accidents.

Vendredi, 8 septembre.

Notre première nuit sur l'océan a été excellente, et c'est le cœur tout joyeux que nous saluons l'aube de la belle fête de la Nativité de Marie. Nous nous unissons aux saintes joies que cette date ramène à la maison mère, et mêlons nos prières à celles de toute la communauté. Nos dévouées sœurs missionnaires emportent notre meilleur souvenir à cette époque où elles recommencent les travaux de leur laborieux apostolat. Daigne notre divine Reine bénir l'année scolaire et accorder, dans une large mesure, que le bien se fasse dans tout l'Institut, selon les désirs et les volontés de son adorable Fils !

Notre plus sensible privation en ce beau jour est celle de ne pas entendre la sainte messe. Il y a pourtant cinq prêtres à bord de la Lorraine, mais aucun d'eux n'a de chapelle.

Impossible d'oublier qu'aujourd'hui l'Ecole normale rouvre ses portes. Puisse comme les années précédentes, un nombreux essaim d'intelligentes jeunes filles venir s'y abriter ! Puissent-elles, surtout, se montrer animées des mêmes heureuses dispositions et du même bon esprit que

leurs devancières ! Le cœur rempli de cette espérance, nous conjurons la très sainte Vierge de bénir les maîtresses et les élèves.

Le ciel devient gris tout à coup, des nuées d'orage s'amoncellent à l'horizon et la température s'abaisse considérablement. La mer, aux longues vagues sombres, commence à s'enfler et une brise chaude, soufflant par saccades, nous jette au visage la vapeur saline des embruns : c'est le moment choisi par le capitaine pour simuler un danger de naufrage. La sirène donne l'alarme et, en un clin d'œil, tout l'équipage est sur le pont ; les matelots descendent les chaloupes de sauvetage et les lancent sur la crête des flots tout blancs d'écume. Cette manœuvre imprévue nous amuse parce que nul danger n'est à craindre.

Samedi, 9 septembre.

Notre santé continue d'être bonne : ce qui nous vaut des félicitations.

Durant ces longues heures solitaires de la traversée, nous n'avons à contempler que les teintes splendides des levers et des couchers du soleil, et la lumière pâle de la lune se reflétant sur le sillage du navire qui s'étend au loin, comme une route blanche d'écume. Nous évoquons nos plus chers souvenirs. Celui de notre vénérable Fondatrice revient sans cesse à l'esprit de ses filles pèlerines. Nous traversons l'Atlantique qu'elle a franchi sept fois et dans des conditions bien différentes des nôtres. Ce n'était pas un bateau à vapeur qui la transportait, mais un simple

voilier où les choses, même les plus nécessaires, lui manquaient. Son dévouement à soigner les malades, son obligeance à rendre service, excitaient l'admiration de tout l'équipage. Pour se reposer de ses fatigues, elle n'avait d'autre lit que les cordages du vaisseau. Quelle âme élevée, quel cœur viril possédait cette véritable femme forte ! Nous nous sentons légitimement fières d'une telle Mère !

Le souvenir de nos sœurs de Louisbourg, emmenées deux fois captives sur la terre française, se présente également à notre esprit. Quelles inquiétudes, quelles angoisses durent étreindre leurs cœurs, à la suite des événements malheureux dont elles venaient d'être les témoins et les victimes !

Nous nous faisons un devoir tout fraternel de réciter le De profundis pour l'âme de notre chère sœur Sainte-Thècle, qui n'eut que la vague pour linceul, et pour tombeau que l'océan. Pourrions-nous oublier l'héroïque mère Saint-Joseph qui, revenant de l'exil au Canada, fut privée de la consolation de revoir sa communauté ? Au moment où elle allait toucher le sol natal, elle rendit le dernier soupir en face de l'île d'Orléans.

Dimanche, 10 septembre.

Pas de messe aujourd'hui sur la Lorraine. Comme compensation nous nous transportons d'esprit et de cœur à la paroisse de Notre-Dame, pour y célébrer la solennité du Saint-Nom de Marie, et de là, à la maison mère où nous assistons, *invisibles*, à la procession traditionnelle du

jour, en l'honneur de Marie enfant.

Nous nous inclinons pieusement vers son humble berceau, afin qu'elle daigne lever ses petites mains bénissantes sur nous. Chère mère assistante générale, Sainte-Marie-Joséphine, qui a le bonheur de porter notre douce Reine dans les corridors de la maison mère, veut bien, sans doute, partager avec les deux voyageuses les faveurs qu'elle reçoit, en ce jour, de la Vierge naissante

Lundi, 11 septembre.

Il fait si beau sur le pont que nous mettons de côté châles et manteaux.

En montant nous y trouvons Mlle Solignac, nièce de Mgr Chapelle, évêque de la Nouvelle-Orléans, avec laquelle nous engageons conversation. Cette jeune fille très distinguée, est encore sous le coup de la grande douleur que lui a causée la mort de son oncle tombé, le 9 juillet dernier, victime de son dévouement aux malades de la fièvre jaune. Ce lui est une consolation de faire revivre son souvenir et de pouvoir parler de ses vertus et de sa grande bonté à quelques âmes sympathiques. Cette jeune personne se rend à Rome en compagnie de son frère, M. l'abbé Solignac, porteur des papiers de la délégation catholique de Cuba, dont il est le secrétaire.

Notre cabine, No 227, est vraiment bien choisie. Elle est pourvue d'un hublot, ce qui nous permet de respirer l'air salin, si fortifiant ; on y ressent à peine le mouvement du bateau. De plus, comme elle est située à l'écart,

le bruit fatigant des passagers n'y arrive pas. Nous la recommandons *chaudement* à toutes celles qui, après nous, voyageront sur la Lorraine.

Mardi, 12 septembre.

Température délicieuse . . . même tableau : la mer avec son immense et uniforme étendue ; le ciel avec la variété de ses aspects. Même emploi du temps : contemplation des œuvres de Dieu et exercices de piété. Nous n'avons jamais eu autant de loisir pour prier. Aussi, avec quel élan envoyons-nous des Avé à notre immaculée Mère, pour nos chères sœurs malades, pour nos laborieuses ouvrières occupées si activement à cultiver le *champ du Père de famille*. Nous sommes si heureuses de lui confier nos messages d'amitié pour tout l'Institut !

Cependant, si nous avions à notre disposition le télégraphe sans fil de Marconi, quel fréquent usage nous en ferions ! et quelle chose agréable ce serait de nous communiquer les nouvelles de part et d'autre ?

C'est avec plaisir que nous distribuons parmi les passagers quelques exemplaires de la *Vie abrégée* de notre vénérable Mère, notamment à M. l'abbé Prévost — qui se fait notre bon saint Joseph à bord — à Mlle Solignac et à son frère. M. le commandant, qui se montre plein de bienveillance envers nous, accepte aussi une notice de notre sainte Fondatrice.

Dans notre promenade journalière, nous nous sommes aventurées jusqu'à la proue du paquebot. Cette petite ex-

cursion nous a beaucoup intéressées ; il y a toujours quelque chose à apprendre chaque jour. Dans le but de protéger la vie des voyageurs, les dangers et l'approche des vaisseaux doivent être signalés. La vigie, à son poste d'observation doit, tous les quarts-d'heure, répondre à l'appel du sous-officier, afin de prouver qu'elle n'est pas endormie. Tout ce que nous voyons nous prouve qu'on n'a pas eu tort de nous recommander la Lorraine. Dans ce superbe bâtiment, tout est organisé avec une précision et une délicatesse remarquables. Les passagers sont servis avec une exquise courtoisie, et les prêtres et les religieuses sont respectés et honorés.

En ce moment nous nous trouvons au 49° 45′ de latitude nord, et au 26° 41′ de longitude ouest. Durant ces dernières vingt-quatre heures, 461 milles ont été parcourus. Il nous reste encore 969 milles à franchir avant de toucher les côtes du continent européen.

Mercredi, 13 septembre.

La mer houleuse occasionne beaucoup de roulis aujourd'hui, et la nuit dernière les ondulations trop fortes nous ballottaient tellement qu'il était presque impossible de nous tenir en équilibre dans nos étroites couchettes. Ce balancement désagréable, commencé à minuit, se continuera, selon les prévisions des marins, jusqu'à 2 heures demain matin. Il est dû à des vagues sous-marines, résultat de tempêtes antérieures sur cette partie de l'océan. Ce tangage nous amuse : nous commencions à trouver la tra-

versée monotone : ne voir ni tempêtes, ni monstres marins, ni oiseaux aquatiques, etc., etc., c'était presque un voyage manqué.

Demain, nous verrons les côtes de la France. Combien cette attente nous réjouit ! Il est facile, en approchant de la terre, de comprendre l'enthousiasme de l'illustre Colomb à la vue des îles du nouveau monde. Tout naturellement notre pensée se reporte vers ce héros et vers l'intrépide Jacques Cartier, ces grandes figures de notre histoire américaine.

La *carte-marine* indique que nous sommes au sud-ouest de l'Irlande, à 15° 28′ de longitude et 49° 48′ de latitude nord. Depuis notre départ nous avons parcouru 2416 milles ; 527 milles nous séparent encore du Havre. La Lorraine fait ordinairement le service en 6 jours 8 heures 59 minutes. Cette fois sa marche est moins rapide : une de ses machines est endommagée ; en conséquence les passagers doivent prendre patience.

Jeudi, 14 septembre.

Dans deux heures nous mettrons le pied sur le sol de la France, cette terre bénie de nos ancêtres.

La matinée est superbe. Un soleil étincelant fait plus riantes les côtes pittoresques de la Normandie, qu'il dore admirablement. Il est difficile d'échapper à l'enthousiame en admirant cette belle nature : nous sommes complètement sous le charme. De bonne heure une petite chaloupe accoste notre paquebot. Elle amène le pilote qui doit pren

dre la direction de la Lorraine sur la Manche, dont la navigation est assez difficile et même dangereuse parfois. Vers 9 heures, nous voyons Aurigny, puis le cap de la Hague. Comme un heureux augure, un oiseau de mer plane au-dessus de notre steamer. C'est le premier que nous apercevons depuis le départ. Une volée de mouettes gracieuses vient tournoyer autour de nous ; leurs ailes blanches rasent le pont : on croirait qu'elles veulent nous souhaiter la bienvenue. Des brises parfumées nous arrivent de la côte normande . . . Tout cela est gai, réjouissant et met les passagers en liesse ; c'est un va-et-vient, un branle-bas général qui dilate et fait plaisir : on sent que l'heure de la *liberté* est sur le point de sonner.

Vers 10 heures, la Lorraine arrive au port, mais elle ne peut y entrer, il faut attendre qu'un *remorqueur* vienne la chercher. Pendant les apprêts du transbordement, on distribue aux passagers les messages adressés à bord. Deux lettres et une dépêche nous sont remises. Le cablogramme nous transmet ces bienveillantes paroles :

"Soyez bienvenues, mes enfants."

"Marguerite Bourgeoys."

La signature nous étonne, et notre mystification est à son comble ! Mais le mot *Québec*, précédant la date, ne tarde pas à nous indiquer l'auteur de cette dépêche, si touchante dans son étrangeté. C'est notre vénéré archevêque, Mgr Bruchési, qui, au milieu des séances du conseil de l'Instruction publique, n'oublie pas les deux voya-

geuses. Combien ce procédé nous paraît paternel ! Une lettre de Sa Grandeur nous apporte en même temps et ses vœux et sa bénédiction. C'est avec joie et gratitude que nous recevons cette précieuse faveur, au moment où nous nous préparons à mettre pied à terre, pour entrer dans une nouvelle phase de notre pèlerinage.

Avant de quitter le bateau nous sentons le besoin d'exprimer à Dieu toute notre reconnaissance pour le bienfait d'une si heureuse traversée. Nous voudrions avoir mille cœurs pour lui dire notre amour, et mille voix pour chanter sa bonté qui nous a bercées comme des enfants sur cette mer majestueuse et terrible parfois, mais qu'elle a faite presque caressante pour notre faiblesse et notre inexpérience.

A 5 heures nous sommes en chemin de fer pour Paris. A peine sommes-nous installées dans notre compartiment que deux religieuses, portant guimpes blanches et robes brunes, se présentent à la portière et nous invitent à descendre à leur couvent : on les avait averties, de Montréal, que nous passerions au Havre ce jour-là. Nous remercions pour cette aimable invitation que nous serions heureuses d'accepter, si nos billets pour Paris n'étaient déjà achetés. Outre le plaisir de faire connaissance avec ces dignes religieuses, nous aurions eu l'occasion de visiter la ville que nous ne faisons qu'entrevoir, à notre grand regret. Le temps si court ne nous permet pas de nous informer à quel ordre appartiennent ces religieuses ; nous savons seulement qu'une sœur de notre bonne sœur Sainte-Marie de

Liesse fait partie de cette communauté.

Parties à 8 heures du Havre, nous atteignons Paris et entrons à la gare Saint-Lazare, vers 11h.30. La mère supérieure des sœurs de l'Espérance, avec son assistante, nous attendait au débarcadère. Nous y trouvons aussi Mlle Euphrosyne Rolland et notre architecte, M. Marchand. Leur rencontre nous est très agréable : c'est la patrie absente que nous retrouvons à Paris dès notre arrivée. Sans ces bons amis, nous eussions été embarrassées peut-être dans cette immense cité.

Mère Saint-Irénée nous fait un accueil des plus fraternels et nous conduit, sur le champ, au No 106 du faubourg Saint-Honoré : elle veut que nous soyons chez nous, dit-elle. Cette amicale réception nous met à l'aise, et, le cœur déjà gagné par l'aimable simplicité de nos hôtesses, nous prenons une tasse de thé, puis nous allons nous reposer. Un boudoir, qui nous servira tout à la fois de salle de communauté et de parloir, sépare nos chambres. Ce sont de très jolies pièces, ensoleillées, bien aérées et richement meublées. Nous sommes vraiment installées comme des reines.

Vendredi, 15 septembre.

Après une nuit de bon sommeil, nous croyons rêver encore, en nous éveillant à Paris, ce matin. Que nous sommes loin du Canada !

A 7 heures, nous entendons la messe et nous recevons ensuite quelques visites. Durant la récréation on nous fait

descendre au jardin que nous trouvons bien joli, agrémenté qu'il est par une grotte de Lourdes.

Vers 2 heures de l'après-midi, Mlle Rolland vient nous accompagner pour la visite de quelques monuments : les Invalides, la Sainte-Chapelle et Notre-Dame.

C'est aux INVALIDES que Napoléon 1er, après avoir fait trembler l'Europe et conquis tout le pays, dort son dernier sommeil. Son tombeau repose sous le dôme qui est orné de bas-reliefs représentant des trophées militaires. Sur le pavé en mosaïque, se dessine une gloire avec une couronne de lauriers et le nom des principales victoires remportées par le hardi conquérant. Le jour bleuâtre qui descend d'en haut, contribue à augmenter l'impression de solennelle grandeur que produit ce mausolée. . . . De son ancienne splendeur, de ses vastes projets, voilà tout ce qui reste de celui qui fut Napoléon. Instinctivement nous redisons le mot profond de l'Ecclésiaste : " Vanité des vanités ! tout n'est que vanité, hors aimer Dieu et le servir."

De là nous passons à SAINTE-CLOTILDE, une des plus belles églises modernes de Paris, véritable chef-d'œuvre dans le style ogival du XIVe siècle. Parmi les magnifiques peintures qui ornent le sanctuaire on remarque le Baptême de Clovis et sainte Clotilde servant les pauvres.

NOTRE-DAME, l'église métropolitaine, nous rappelle par ses tours notre chère paroisse de Montréal. La façade, très ancienne, en est la partie la plus belle. On admire dans le chœur de magnifiques bas-reliefs, représentant des

scènes de la vie de Jésus-Christ et de la sainte Vierge. Le maître-autel est splendide ainsi qu'une *Pieta* donnée par Louis XIII.

Dans la sacristie est conservé le trésor de Notre-Dame. Que de richesses, que de choses précieuses sont entassées là ! Nous y voyons des reliquaires de toutes sortes, des vases sacrés antiques, des ostensoirs enrichis de diamants et de perles fines, donnés par les rois de France, saint Louis et Louis XIII ; des ornements de brocart, ornés de pierreries et de figures, brodés par les mains royales de Marie Antoinette et de Marie-Amélie ; le manteau du sacre de Napoléon 1er ; les soutanes ensanglantées des évêques martyrs Affre, Sibour et Darboy.

La SAINTE-CHAPELLE est l'édifice le plus élégant de Paris. Ce bijou artistique a été restauré au siècle dernier avec beaucoup d'intelligence et de goût ; malheureusement il est en partie caché par les constructions du palais de justice dont il était autrefois la chapelle. Cette église, construite sous le règne de saint Louis pour recevoir les reliques qu'il avait remportées d'Orient, à l'époque des croisades, a été enlevée au culte en 1900 ; elle n'est plus maintenant qu'un objet de curiosité. A la suite de cette sécularisation, la sainte couronne d'épines a été transportée à Notre-Dame. Les vitraux, avec des sujets empruntés à la Bible, sont d'une grande beauté.

Nous sortons du palais de justice par la salle des Pas-Perdus ; cette pièce renferme plusieurs souvenirs historiques. On y voit, entre autres, un monument érigé à

Malesherbes, le généreux défenseur de Louis XVI, et une statue du célèbre Berryer.

Samedi, 16 septembre.

Désireuses de mettre notre pèlerinage sous la protection de Marie, nous entendons la sainte messe, ce matin, dans l'église de Notre-Dame des Victoires, et nous y faisons la sainte communion. Placées tout près de la balustrade, aux pieds de la Reine de ce sanctuaire, nous prions avec ferveur pour notre famille religieuse.

Après le déjeuner, nous dirigeons nos pas vers le séminaire de Saint-Sulpice pour aller présenter nos hommages au très honoré père supérieur général, M. Garriguet. En son absence, M. de Foville nous reçoit avec une aimable cordialité. Nous nous plaçons sous sa bienveillante protection, car, à Paris comme à Montréal, nous voulons vivre à l'ombre de Saint-Sulpice. Ce dévoué père veut bien nous tracer notre itinéraire pour la semaine prochaine et nous indiquer les principaux monuments que nous pourrions visiter.

C'est d'abord l'église SAINT-SULPICE qui s'élève sur la place du même nom. Très bien entretenue, cette église possède des chapelles avec des fresques remarquables. Le souvenir du vénéré M. Olier, de M. Hamon et de tant de dignes prêtres qui ont été chargés de cette importante paroisse, occupe notre esprit et remplit notre cœur de pieux sentiments.

Durant la matinée, M. Marchand nous fait voir, en ar-

tiste, la chapelle expiatoire élevée à la mémoire des victimes du bazar de la charité, rue Jean-Goujon, et placée sous le vocable de *Notre-Dame de la Consolation*. Cet édifice est d'une rare beauté artistique. La sculpture et la peinture se sont unies pour en faire un sanctuaire idéal, qui fait rêver de l'éternité et des choses du ciel.

Toutes les colonnes sont en marbre blanc des Alpes. On a eu l'ingénieuse idée de donner aux personnages représentés dans le dôme, la parfaite ressemblance de quelques-unes des dames qui ont péri dans la catastrophe. Au bas de chaque station du chemin de la croix, s'élève un monument rappelant les principales victimes de la terrible hécatombe du 4 mai 1897. Ces pierres tombales sont d'un goût exquis et d'une incomparable richesse.

A quelques pas de là, le même architecte a construit une petite église arménienne, style Louis XVI, qui est bien vraiment un joyau d'architecture ; bien entendu l'arche de Noé se dessine sur les murs latéraux

Nous visitons également SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, une des plus anciennes églises de Paris. On y admire des peintures murales fort célèbres dues au pinceau d'Hippolyte Flandrin. Cet artiste, dans la conception de son œuvre, s'est inspiré principalement des scènes de l'Ancien Testament.

De là, nous nous rendons à SAINT-EUSTACHE qui s'élève en face des Halles. Cette église offre un curieux mélange d'architecture dont l'ensemble séduit par son cachet de grandeur élégante. La musique religieuse y est exécu-

tée d'une manière remarquable. Le prestige en est rehaussé par un orgue puissant.

L'église SAINT-NICOLAS-DES-CHAMPS, d'une fort belle architecture, est une véritable relique d'antiquité. Elle possède des vitraux d'une haute valeur artistique.

Toutes les églises de France sont, en général, d'une grande richesse ; les autels sont en marbre, les parquets en pierre, tuile ou mosaïque. Dans l'abside se trouve ordinairement une chapelle dédiée à la très sainte Vierge.

Nous terminons notre intéressante course par une visite à l'hôtel du quai d'Orsay et à l'atelier de M. Briffaut, avenue Parmentier. On fabrique là des fourneaux économiques qui jouissent d'une grande popularité et offrent une étonnante facilité de maniement.

A notre retour on nous remet une lettre de sœur Marie-Augustine, religieuse franciscaine, et sœur de M. l'abbé Louis Bouhier, S. S. du collège de Montréal. (4*)

Dimanche, 17 septembre.

Ce matin après la messe, une agréable surprise nous attendait : c'était une lettre de la maison mère. Quelle joie ! C'est la première que nous recevons de chez nous. Nous la lisons tout d'un trait sans songer à la *vertu de mortification* ; c'est si bon revivre pour quelques instants au milieu des siens – au moins par le cœur et la pensée. Elle est bien aimable la chère petite sœur qui nous donne des nouvelles de notre famille religieuse.

A 3 heures nous assistons aux vêpres à Montmartre.

La foule qui se presse dans ce temple majestueux, où tout élève l'âme et la porte à la piété, nous est une preuve que la foi des anciens Francs n'est pas encore morte dans la patrie de saint Louis et de Jeanne d'Arc. On donne un sermon sur la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, et, avant la bénédiction du saint sacrement, le chœur fait entendre le touchant cantique de la réparation :

Cœur sacré de Jésus, des crimes de la terre,
Ne vous souvenez plus.
De nos soupirs ardents, de notre humble prière,
Souvenez-vous Jésus !

Ce chant si bien approprié aux besoins de l'heure présente dans notre malheureuse mère patrie, nous remplit d'une émotion pleine de tristesse à travers laquelle rayonne cependant une douce espérance.

A la suite de cette pieuse cérémonie nous faisons l'ascension du dôme par trois cent vingt-huit marches : exercice qu'on n'est pas tenté de recommencer. Mais du haut de cet observatoire, quel coup d'œil ! Le panorama qui se déroule sous nos yeux nous dédommage amplement de notre peine : rien de plus pittoresque et de plus intéressant. A nos pieds s'étend Paris avec ses somptueux édifices, ses nombreux clochers et ses coupoles qui étincellent aux derniers feux du soleil couchant ; tandis que la Seine trace son chemin sinueux à travers la cité et s'en va perdre, dans le lointain, ses ondes paisibles. On voudrait s'immobiliser en face de ce tableau, pour évoquer le souvenir des événements qui se sont déroulés dans les murs de cette

ville merveilleuse. L'heure avancée nous avertit qu'il faut songer à redescendre.

A notre arrivée, bonne mère Saint-Irénée nous apporte, toute joyeuse, une carte postale venant, dit-elle, du cher Canada. (5*)

Lundi, 18 septembre.

Ce matin, nous partons pour Paray-le-Monial. A la gare de Nevers, deux religieuses de la Charité de cette ville montent dans notre wagon ; l'une et l'autre ont connu Bernadette Soubirous. L'entretien roule naturellement sur les merveilles dont elle a été l'objet. Ces bonnes sœurs nous montrent la chapelle de Saint-Gildard où reposent les restes mortels de cette privilégiée de Marie.

Moulins se trouvant sur notre passage, nous y arrêtons pour saluer les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, qui ont avec nous des liens d'une spirituelle et fraternelle amitié : ces dignes religieuses considèrent notre communauté comme faisant partie de la leur. Chère mère Saint-Ambroise, notre correspondante, envoie la femme du concierge pour nous recevoir à la gare. Impossible d'exprimer la joie que notre visite apporte à ces bonnes sœurs. On dirait que nous nous connaissons depuis longtemps et que nous sommes de la même famille, tant les cœurs nous sont ouverts et accueillants.

Pauvres sœurs ! elles ont été chassées de leur propre maison, et cette magnifique propriété a été vendue à l'enchère ; on tolère que les religieuses soient hospitalisées, à

côté, dans des pièces basses, humides et sombres, où, certainement, il leur sera impossible de tenir. Nous faisons la visite des cloîtres et du monastère. Mère Saint-Ambroise n'oublie pas la moindre petite salle de cette maison dont on va murer les portes, afin d'empêcher toute communication avec le petit logement qui leur est laissé par complaisance.

Les religieuses nous font mille questions sur notre œuvre, notre genre de vie, sur le climat, sur les mœurs du pays, etc. Elles sont insatiables et vont de surprise en surprise en entendant les détails que nous leur donnons sur tout ce qui peut les intéresser. Les scellés n'ayant pas encore été apposés, nous passons la nuit dans l'infirmerie du monastère.

Les religieuses étaient au nombre de cinquante-deux. La moitié a émigré à Bruges ; les autres restent à Moulins et gagnent leur vie du travail de leurs mains. Aussi, ces chères sœurs sont sans cesse occupées. Elles apportent leur tricot et leur broderie avec elles pour la récréation, ou pour assister à nos repas. Et dire que c'est au beau jour de la fête de saint Pierre Fourier, leur illustre fondateur, qu'elles ont reçu la sommation de fermer leur maison ! Quelle étrange et douloureuse coïncidence ! Nous pleurons avec ces vénérées religieuses, exilées dans leur propre ville.

Mardi, 19 septembre.

Notre première pensée est de rendre grâce à Dieu pour

l'excellente nuit qu'il nous a donnée.

Nous entendons la sainte messe et recevons la communion dans le pauvre réduit tranformé en chapelle par la piété des religieuses. Durant ces saints exercices, nous ne pouvons nous empêcher de comparer la paix et la liberté dont nous jouissons dans notre heureux Canada, avec le trouble et l'agitation qui existent en France, où la haine et l'intolérance règlent toutes les questions d'ordre religieux. En donnant notre profonde sympathie aux victimes de cet esprit sectaire, nous remercions le divin Maître pour le grand bienfait de la paix qu'il daigne nous conserver. Nous admirons aussi la compatissante bonté avec laquelle il se fait la consolation de ses épouses opprimées, et partage leur humiliation et leur pauvreté.

Vers 10 heures, nous quittons Moulins petite ville élégante et aristocratique qui possède une très belle cathédrale, style moyen âge, et nous filons sur Paray-le-Monial. La cité du Sacré-Cœur est d'une apparence humble et sans prétention ; le calme et la tranquilité qu'on y respire nous pénètrent dès notre arrivée, et augmentent, en quelque sorte, le désir que nous éprouvons d'être au seuil du vénérable sanctuaire, témoin des merveilles divines au XVIIe siècle.

A peine sommes nous installées à l'hôtel du " Sacré-Cœur ", tout en face de la chapelle des apparitions, que nous nous empressons d'y faire notre première visite. C'est avec une religieuse émotion que nous pénétrons dans ce temple auguste. L'atmosphère qui l'environne est tout

imprégnée d'un parfum céleste qui nous élève au-dessus de nous-mêmes, et nous transporte à l'entrée du paradis. C'est là, en effet, dans cette enceinte modeste, que Notre-Seigneur manifesta les richesses de son amour miséricordieux, et apparut soixante fois à l'humble visitandine qu'il avait choisie pour être l'apôtre de son divin Cœur. Nous prions longuement devant l'autel où Jésus se révéla à sa fidèle amante, Marguerite-Marie, et près de la châsse, tout enrichie de pierres précieuses, qui renferme ses ossements sacrés.

Cette chapelle est toute pavoisée de drapeaux offerts par la piété des nations catholiques : nous sommes heureuses de constater que celui du Canada a sa place très bien marquée. Daigne le Sacré-Cœur protéger notre chère patrie, lui conserver la foi si vive de ses ancêtres, et la préserver des erreurs qui troublent aujourd'hui la vieille Europe.

A la suite de cette consolante visite nous entrons au monument Hiéron, tout consacré à la gloire de l'Eucharistie, et que des experts considèrent comme l'une des merveilles du XIXe siècle. Extérieurement, le dôme et les colonnes annoncent un temple, le perron et les portes disent un palais, mais l'inscription du frontispice : *A Jésus-Hostie, roi*, met fin à toute hésitation. A droite et à gauche de l'entrée, gravés en lettres d'or sur des tables de marbre, se lisent les titres de l'Institut eucharistique, ainsi que les privilèges pontificaux accordés à cette œuvre éminente.

Nous pénétrons dans un large vestibule orné de chefs-

d'œuvre des plus grands maîtres ; des colonnes de Carrare soutiennent des tabernacles antiques, des écoles de Donatello et de Bramante, etc. Devant nous se dressent trois portes monumentales en chêne ; celle de droite nous conduit dans une vaste galerie qui porte à l'intérieur cette inscription : *Règne intellectuel du Christ-Hostie*. En effet, les parois sont ornées de tableaux représentant les docteurs, les pontifes, les chefs d'ordres qui ont exalté, dans leurs œuvres, la divine Eucharistie.

Une autre galerie porte ce titre : *Règne thaumaturge du Christ*. Là, sont réunis les tableaux et les images rappelant tous les miracles eucharistiques opérés dans le monde. Tout au fond, au-dessus d'un autel doré, imitant le style de celui qui fut sanctifié par les apparitions de Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie, se trouve une belle peinture du Sacré-Cœur tenant le sceptre royal. Un peu en avant, on voit un relief en terre cuite de la montagne de Solutré avec, aux quatre coins, des miniatures nous montrant les sacrifices druidiques, accomplis sans interruption sur cette montagne, aux grandes périodes préhistoriques.

Des jours et des semaines ne suffiraient pas à noter toutes les admirables choses exposées dans les grandes salles de ce monument, élevé à la gloire de Jésus-Hostie, et auquel on a donné le nom de *Hiéron* — ce mot grec signifie *enceinte consacrée à la divinité*. Dans l'antiquité les *Hiérons* étaient des temples-palais où les sages (amphictyons) élaboraient des lois ou rendaient des sentences, au

nom du droit divin, pour maintenir la paix des nations. On y accumulait des ex-voto et des chefs-d'œuvre de toutes sortes, en vue de se rendre les dieux propices. C'est donc à bon droit que rayonne sur la façade de ce musée eucharistique le mot Hiéron ; et il était juste que Paray-le-Monial, la ville privilégiée du Sacré-Cœur, élevât ce monument spécial pour conserver le souvenir des prodiges eucharistiques accomplis à travers les âges, afin d'en laisser dans l'esprit des visiteurs une impression durable.

Mercredi, 20 septembre.

Ce matin nous terminons notre pèlerinage en recevant la sainte communion tout près de la châsse de la bienheureuse Marguerite-Marie, exposée dans le sanctuaire : nous y faisons toucher nos objets de piété. Puisse cette sainte amante de Jésus nous faire partager son ardent amour pour le Sacré-Cœur, et son zèle pour en répandre la connaissance et le culte parmi nos élèves ! Les filles de la très sainte Vierge ne peuvent mettre de bornes à leur dévouement, quand il s'agit de procurer la gloire de son divin Fils, et de répondre aux pressants appels des souverains pontifes, pour promouvoir cette dévotion, l'espérance de l'Eglise au XXe siècle.

Avant de quitter cette terre bénie, vrai coin du paradis ici-bas, nous allons présenter nos hommages à la révérende mère supérieure de la Visitation qui nous reçoit avec une affabilité et une bonté vraiment touchantes.

De là, nous nous rendons chez les Carmélites. La mère

prieure, sœur Sainte-Marie de Jésus, en ce moment au chœur pour l'office, vient cependant avec empressement saluer les deux religieuses canadiennes. Quelle belle âme, comme elle aime le bon Dieu, et comme elle sait embraser nos cœurs du feu qui la consume !

Il nous en coûtait de quitter Paray-le-Monial, et nous avions le cœur bien gros quand on nous annonça que la diligence nous attendait. Ce n'est qu'au ciel que nous reverrons d'aussi beaux jours !

Nous partons pour Paris. Une lettre de M. de Foville nous invite à visiter Issy-les-Monlineaux. (6*)

Jeudi, 21 septembre

Aujourd'hui, conduites par M. Denis, S. S., nous avons la bonne fortune de visiter le Panthéon, autrefois l'église Sainte Geneviève.

Nous y admirons de magnifiques tapisseries des Gobelins, des peintures merveilleuses d'Humbert et surtout des panneaux de Chavannes dont les sujets se rapportent à Clovis, à sainte Geneviève, à Charlemagne et à Jeanne d'Arc.

Non loin de ce remarquable édifice se trouve l'église *Saint-Etienne-du-Mont* où est exposée la châsse de la glorieuse patronne de Paris. Les restes de J. Racine et de Pascal sont conservés dans ce sanctuaire, intéressant par son architecture et ses belles verrières. Une plaque, près de la porte d'entrée, indique l'endroit où Mgr Sibour tomba, frappé par le poignard de l'indigne Verger, en 1857.

Nous jetons, en passant, un regard sur les jardins du

Luxembourg qui s'étendent à perte de vue, couverts, non seulement de fleurs et d'arbustes, mais encore de statues et de monuments.

A notre retour au faubourg Saint-Honoré, nous trouvons une lettre de Mlle Laguno, ancienne élève de Villa-Maria, qui nous exprime son désir de nous rencontrer et de visiter, en notre compagnie, les environs de Paris. (7*).

Vendredi, 22 septembre.

Ce matin, à 9 heures, nous partons pour Troyes, la ville natale de notre vénérable Mère.

En arrivant, nous nous présentons d'abord chez Mgr de Pélacot et lui remettons la lettre suivante.

Archevêché de Montréal,
29 août 1905

A Sa Grandeur Monseigneur G.-A. de Pélacot,
Evêque de Troyes.

Monseigneur,

Que Votre Grandeur veuille bien me permettre de recommander à sa bienveillance la révérende mère Saint-Anaclet, supérieure générale de la Congrégation de Notre-Dame, à Montréal, ainsi que sa secrétaire, sœur Saint-Marcel.

Les bonnes religieuses, au cours d'un voyage qu'elles

font à Rome, veulent se rendre à Troyes, qui est le lieu natal de la fondatrice de leur institut, la vénérable Marguerite Bourgeoys. Ce sera aussi un bonheur pour elles de présenter leurs hommages respectueux à Votre Grandeur.

Daignez agréer, Monseigneur, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

† PAUL, arch. de Montréal.

Grâce à cette bienveillante recommandation, Sa Grandeur nous reçoit en son palais épiscopal avec une exquise bonté. Elle pousse l'amabilité jusqu'à nous donner son portrait et à écrire, dans notre cahier d'autographes, quelques souhaits de bénédiction pour toutes les filles de la "pieuse Troyenne", dont Elle désire ardemment la béatification.

Les églises de Troyes sont belles, vastes et mombreuses. Nous nous dirigeons premièrement vers celle de *Saint-Jean* que nous prenons plaisir à parcourir en tous sens, nous arrêtant longtemps devant la chapelle du baptistère où notre vénérable Mère reçut l'onde régénératrice et fut marquée, non seulement du caractère d'enfant de Dieu, mais encore de celui d'apôtre et de fondatrice.

Ce riche sanctuaire a toute une histoire. Là a été signé le honteux traité de Troyes qui a vendu la France à l'Angleterre ; là aussi a été célébré le mariage d'Henri V d'Angleterre avec Catherine de France ; là encore, nous dit-on, Jeanne d'Arc a tenu un enfant sur les fonts baptismaux.

Nous prions dans la cathédrale dédiée à *saint Pierre* et

saint Paul, monument historique que la révolution a ravagé. Commencé en 1208 par l'évêque Hervé, ce superbe édifice n'a été achevé qu'en 1638. On admire, à juste titre, la façade qui est très belle. La tour Saint Pierre, du XVIIe siècle, lourde et massive, tranche avec le bel ensemble de ce temple où les styles des siècles précédents se mélangent et se fondent dans une admirable harmonie. Les verrières sont de toute beauté.

On dit qu'elle possède un très riche trésor : châsses, psautier et aumônières des comtes de Champagne ; mitres des abbés de Clairvaux ; coffrets, crosses des anciens évêques de Troyes, etc, etc ; mais nous ne le visitons pas.

L'église SAINT-URBAIN passe pour une merveille de l'art gothique. Ajourée par de hautes fenêtres, n'ayant que le minimum de murs suffisants pour séparer ces ouvertures, elle semble une véritable châsse de pierre ciselée.

Celle de SAINT-PANTALÉON, assez banale à l'extérieur, est à l'intérieur un splendide musée d'art.

Enfin notre dernière étape est à l'église *Sainte Madeleine*, la plus ancienne de Troyes. Nous aimons à penser que notre chère Fondatrice a dû venir prier souvent dans ce sanctuaire, et c'est, tout imprégnées de ce pieux souvenir, que nous en faisons la visite. Notre attention est surtout attirée par son jubé couronné d'une balustrade de fleurs de lis.

L'église NOTRE-DAME-AUX-NONNAINS, où notre vénérable Mère fut touchée si profondément de la grâce en 1640, est devenue la propriété de l'Etat à l'époque de la

révolution ; aujourd'hui ce sont les constructions de la préfecture qui en occupent le terrain.

Selon le désir de Mgr de Troyes, nous allons visiter les Ursulines. Leur position est bien pénible. Frappées, comme toutes les autres communautés enseignantes, par l'ostracisme du gouvernement franc-maçon qui préside aux destinées de la France, elles sont obligées pour avoir la liberté de vivre, de quitter l'enseignement et de se livrer aux œuvres de charité : elles soignent les malades à domicile, la nuit comme le jour, ensevelissent les morts, prennent soin des vieillards, des orphelins, etc ; plus de clôture : elles sortent, vont et viennent seules dans les rues.

Nous rentrons à Paris un peu fatiguées par ces courses multipliées. Une lettre de Mgr de Montréal, datée du 10 septembre, nous attendait. (8*

Samedi, 23 septembre.

Une longue et intéressante lettre de la chère maison mère nous donne *le mal du pays* et . . . nous avons hâte d'être au terme du voyage.

Les sœurs de l'Espérance sont en retraite. Elles sont vraiment édifiantes Le prédicateur de ces saints exercices est un religieux très éloquent, mais encore plus saint que savant. Sa diction est irréprochable et sa phrase méthodique ; la simplicité tout évangélique de sa parole pénètre les âmes bien profondément.

M. de Foville, qui prodigue aux deux voyageuses les plus paternelles attentions, veut que nous ayons le privi-

lège de voir les chapelles de Lorette et d'Issy ouvertes au public demain, à l'occasion de deux premières messes. C'est pourquoi il dépêche la mère Thérèse du Sacré-Cœur, supérieure des sœurs de Notre-Dame du Calvaire, pour nous conduire à Issy. Nous logerons dans la maison de nos pères, qui sert d'infirmerie aux séminaristes et qui est entretenue par ces religieuses. On nous reçoit dans cette petite communauté, à bras ouverts, avec la plus cordiale et la plus charmante simplicité.

Dans le courant de cette journée, nous recevons une aimable lettre de M. l'abbé Sauvé, S. S., l'auteur du pieux ouvrage JÉSUS INTIME, qui nous invite à visiter Angers. (9*

Dimanche 24 septembre.

Nos exercices religieux se font, ce matin, dans le pieux sanctuaire d'Issy tout plein de souvenirs précieux, et dans la magnifique chapelle du séminaire. Celle-ci nous frappe particulièrement par ses belles proportions et la richesse de ses décors. On se demande s'il est possible de voir quelque chose de plus beau ici-bas.

A Lorette, on nous fait descendre dans la crypte où nous voyons le cénotaphe de M. Olier. Les cendres du saint fondateur de Saint-Sulpice n'y reposent pas, elles ont été dispersées pendant la révolution, et avec le plomb de son cercueil on a fabriqué des balles — pour fusiller les prêtres. Les MM. du séminaire ont leur sépulture dans ce caveau, et nous lisons sur les pierres tombales les noms de MM.

Emery, Carrière, de Courson, Icard, Captier, Lebas, etc.

Dans la crypte de la grande chapelle du séminaire, se trouvent sept autels. On y voit aussi la cellule de Mgr Darboy, rapportée pierre par pierre lors de la démolition de la Roquette, et refaite ici telle que l'a laissée la noble victime au moment d'aller au supplice.

Les larmes viennent aux yeux en contemplant ce pauvre et triste réduit où le vénérable archevêque passa les derniers jours de sa vie. Un misérable grabat, une couverture toute trouée, laissant apercevoir une paille infecte ; une chaise et une table très basses et de bois brut . . c'est là tout ce que la commune de Paris avait jugé à propos d'offrir au distingué prélat pour prendre son repos, au milieu de ses incomparables épreuves.

La cellule de Paul Seigneret, jeune séminariste, est voisine de celle de son évêque. Il fut, avec cinq otages de la commune, fusillé au pied du mur de la Roquette. On a transporté dans cette crypte ce pan de muraille tout teint de leur sang. Des couronnes d'immortelles rappellent les noms et la mémoire de ces glorieuses victimes de l'arnachie populaire. Impossible de décrire les émotions qui s'emparent de l'âme à la vue de ces cachots, et de ces murs témoins des souffrances et de l'héroïsme de ces âmes vraiment grandes et généreuses.

Les parcs et les jardins, où se rencontrent de nombreuses statues disséminées ça et là, sont ornés d'arbustes et de fleurs rares. On nous fait remarquer la grotte où Bossuet et Fénelon eurent leur fameuse discussion au

sujet du *quiétisme ;* la statue de Notre-Dame du Carmel, donnée par Madame Louise de France ; celle de Notre-Dame de Grâce, si chère à M. de Bretonvilliers ; et enfin, Notre-Dame des bombes, dont le piédestal a été construit avec les obus qu'on a trouvés dans le jardin du séminaire, après les tristes jours de la commune.

Nous avons l'honneur d'être présentées au très honoré père supérieur, M. Garriguet, qui nous accueille avec une grande bonté. Il prend un intérêt marqué à tout ce que nous lui disons de notre institut, s'informe de nos usages et coutumes, et se montre tout à fait bienveillant et paternel. M. le Supérieur nous assure que nous n'avons rien à craindre du séminaire de Paris, au sujet de la direction de notre communauté par nos pères de Montréal.

A la Solitude, nous constatons que la simplicité et la pauvreté sont le seul luxe permis dans les maisons de Saint-Sulpice. Ce noviciat porte vraiment son nom : on ne peut rien voir de plus claustral, de plus austère que cet ermitage isolé aux portes de Paris. Bien entendu, nous n'en pouvons juger que par l'extérieur car, parmi le *sexe dévot*, qui a jamais pu pénétrer à l'intérieur ?

M. Berrué, supérieur de cet établissement, nous reçoit avec une religieuse courtoisie. Il a conservé un excellent souvenir de ses confrères canadiens, qui gardent si fidèlement l'esprit de Saint-Sulpice. Ce vénérable ecclésiastique nous parle avec enthousiasme de nos belles institutions, des imposantes cérémonies de "Notre-Dame", de nos grands fleuves, et notamment du Saint-Laurent qui l'a

particulièrement intéressé. La Seine, en effet, n'est qu'un ruisseau comparée aux rivières de l'Amérique, — on dirait un canal creusé pour l'agrément des citoyens — mais elle est gracieuse et les ponts qui la traversent sont beaux en général : entre autres, le pont Alexandre III, ainsi nommé, sans doute, pour flatter l'orgueil national des Russes.

Reçu aujourd'hui des lettres de Mme la vicomtesse de Kersabiec, de M. l'abbé Portier, et de sœur Marie du Rédempteur, sœur du regretté M. Martineau, S. S. (10*)

Lundi, 25 septembre.

Nous allons visiter, ce matin, l'ancien couvent des Carmes, aujourd'hui l'Institut catholique, confié à la direction des MM. de Saint-Sulpice. M. Guibert, le supérieur, est absent. Nous demandons l'économe, M. Roger. Ce respectable vieillard se montre plein d'une amabilité charmante. Il a été professeur de M. Lecoq, supérieur du séminaire de Montréal, ce qui semble lui donner un droit tout particulier pour s'informer des choses de notre pays. Ce bon sulpicien connaît parfaitement d'ailleurs toute l'histoire de la colonie de Ville-Marie, des communautés canadiennes, en particulier celle de la Congrégation de Notre-Dame. Comme il est occupé dans le moment, il prie un de ses confrères, M. l'abbé Ollive, de nous faire visiter ces lieux remplis de si tristes souvenirs : cent cinquante prêtres, parmi lesquels se trouvaient trois évêques, retenus prisonniers dans ces murs, furent mis à mort pour la foi, le 2 septembre 1792.

On nous montre le couloir où s'établit le tribunal des *septembriseurs* pour faire subir un procès dérisoire aux nobles victimes ; l'escalier où ces confesseurs de la foi, après avoir subi un simulacre de jugement et après avoir été acquittés l'un après l'autre, descendaient au jardin pour y être traitreusement fusillés ou égorgés. Dans les cryptes de l'église se voient des ossuaires immenses, contenant les restes de ces vénérables martyrs. On est saisi d'une douloureuse pitié en contemplant entassés ces crânes et ces ossements, reliques d'un terrible passé.

Plus tard, cette maison des Carmes fut achetée par Mme la comtesse de Soyecourt, religieuse carmélite, en souvenir de son père qui partit de cette maison pour aller à la guillotine ; c'est pourquoi, dans cette même crypte, se trouvent les tombes de plusieurs carmélites. Dans la suite, cet établissement fut acquis par les Dominicains. La grande croix, où le père Lacordaire se faisait attacher et fustiger, après ses triomphes oratoires, est conservée religieusement, ainsi que la chambre où il préparait ses célèbres conférences de Notre Dame. Le père de Ravignan venait souvent aux Carmes pour y méditer les vérités éternelles. Frédéric Ozanam, l'organisateur dévoué des conférences de Saint-Vincent de Paul, voulut y avoir sa sépulture. Nous voyons aussi la cellule où fut enfermé le général Hoche, ainsi que celle de Joséphine de Beauharnais.

Quelques lignes écrites au crayon sur la muraille par ces illustres détenus, sont précieusement conservées sous verre. La porte de la cellule de Mgr Darboy à la Roquette

y est exposée à la pieuse curiosité des visiteurs.

M. l'abbé Ollive, à la prière de M. l'économe, nous donne des *souvenirs* et nous sortons de ce lieu célèbre, pénétrées de graves et sérieuses pensées.

Nous entrons ensuite dans l'église des religieuses de Saint-Thomas-de-Villeneuve. Sur le maître-autel est encore la statue de Notre-Dame-de-la-Bonne-Délivrance, la Vierge noire devant laquelle saint François de Sales pria et fut délivré de ses peines intérieures. Accolé à l'église, est un oratoire dédié à saint Michel et à saint Expédit : les murs couverts d'ex-voto témoignent de la dévotion des fidèles au glorieux archange et au saint militaire.

Nous allons saluer les sœurs de l'Abbaye-aux-Bois, filles de saint Pierre Fourier et fondatrices du monastère de Moulins. Leur pensionnat n'est plus qu'une maison de retraite pour les anciennes religieuses.

De là, nous nous rendons chez les Lazaristes où, après avoir offert nos hommages à Notre-Seigneur, nous allons visiter la salle des reliques. Le souvenir de saint Vincent de Paul se trouve partout dans cet établissement. Quelques vêtements à son usage, ses pantoufles, son bréviaire, les constitutions de ses deux communautés, écrites de sa main, sont filialement conservés. On nous montre aussi les liens et les fragments des instruments de supplice du bienheureux Gabriel Perboyre.

Trois prêtres canadiens, MM. Moreau, Giguère et Roy viennent nous faire visite à Issy. Nous avons aussi le plaisir de faire la connaissance de M. Montagny, supérieur

du séminaire de Philosophie, de M. Olivier, économe, et de M. Alibert, directeur de la Solitude. Tous ces bons pères se montrent sympathiques à notre œuvre et à la cause de notre vénérable Mère.

Mère Thérèse du Sacré-Cœur nous conduit à Vanves où sont établies les sœurs Franciscaines missionnaires de Marie. Après avoir fait notre adoration dans leur église où le saint sacrement est continuellement exposé, nous voyons ces religieuses. Elles nous parlent de leur ancien aumônier, M. l'abbé Guillemet, que nos sœurs de la maison mère, de Villa-Maria et du Mont Sainte-Marie ont si bien connu.

Dans le parloir, les sœurs nous montrent la photographie des sept religieuses de leur ordre, martyrisées en Chine, lors de l'insurrection des Boxeurs en 1900.

Jeudi, 26 septembre.

Notre visite, ce matin, est au couvent de Notre-Dame des Oiseaux. La mère supérieure est allée s'établir à Westgate-on-Sea, en Angleterre, avec sa communauté ; il ne se trouve ici que quelques religieuses qui s'attendent à voir vendre la maison d'un jour à l'autre. Les jardins sont magnifiques. L'ensemble du couvent, d'un aspect sévère et religieux, porte un cachet de grande distinction.

A la rue du Bac, dans l'église de la maison mère des sœurs de Saint-Vincent de Paul, nous voyons le fauteuil bleu qu'occupa la sainte Vierge, pendant les deux heures qu'elle parla à Catherine Labouré, lors de sa première ap-

parition le 18 juillet 1830. On sait que cette jeune postulante reçut l'ordre de faire graver une médaille selon le modèle qui lui fut montré. Cette effigie de Marie immaculée qui, depuis, reçut le nom de "médaille miraculeuse", a opéré des merveilles sans nombre pour la conversion des pécheurs et la guérison des malades.

La statue de la Vierge, qui domine l'autel, est d'une grande beauté. La lumière est ménagée de telle sorte qu'elle semble sortir des nuages pour se refléter sur la madone couronnée d'étoiles brillantes. Oh ! que c'est beau, et que la prière est douce et consolante dans cette chapelle visitée par la Reine des cieux !

Voici un autre sanctuaire qui émeut profondément l'âme du pèlerin : c'est celui des Missions étrangères. Une fresque immense représente les instruments de supplice avec lesquels on tortura les martyrs ; les portraits de ces apôtres de la foi sont aussi peints sur la muraille. O sainte église "Epiphanie" du séminaire des missions étrangères, que tu es glorieuse et touchante !

A gauche est un monument élevé à la mémoire du jeune missionnaire, Théophane Vénard, martyrisé en haine de la foi dans les dernières années du XIXe siècle. Des couronnes et des palmes ornent son tombeau.

M. Orban, S. S., nous annonce par une carte postale que son voyage à Issy est différé. Reçu deux lettres : l'une de M. l'abbé Bouhier, S. S., et l'autre, de Mlle Carpendale. (11)

Mercredi, 27 septembre.

Comme deux parisiennes nous retournons seules au faubourg Saint-Honoré, pour aller de là au commissariat canadien, No 10, rue de Rome, y inscrire nos noms. De là nous nous dirigeons vers la maison mère des Auxiliatrices du purgatoire, pour voir Anne de Beaujeu, sœur Saint-Valérien. Une déception nous attendait : on nous dit que cette bonne petite sœur est en retraite. Pour nous dédommager, une vénérable religieuse vient nous entretenir quelques instants ; elle nous charme vraiment par sa distinction et son aimable simplicité.

Vers 4 heures, Mlle Carpendale, ancienne élève de notre couvent de La Prairie, nous rend visite. Sa bonne mère a été guérie par notre vénérable Fondatrice.

Jeudi, 28 septembre.

Jour de pluie : nous en profitons pour faire notre correspondance. Puis, en guise de distraction, nous allons à la salle où les bonnes sœurs de Notre-Dame du Calvaire s'occupent à plier des surplis. Nous parlons de la guerre, des communards, des obus et des bombes, etc. Ces bonnes religieuses sont spirituelles, intéressantes, et, comme la plupart des françaises, elles causent admirablement.

Vendredi, 29 septembre.

Nous sommes à prendre le déjeuner chez nos aimables hôtesses, lorsque M. de Foville entre et nous dit en sou-

riant : " Assez souvent vous avez assisté à mon déjeuner, lorsque j'étais en Canada ; je puis bien, pour une fois, assister au vôtre "

Ce bon père vient tout exprès pour nous informer que M. Hertzog est arrivé de son voyage, qu'il est au séminaire de Paris et que de ce pas il se rend pour le saluer.

Nous en faisons autant et . . . bientôt nous sommes en présence de ce digne père, bon, aimable et distingué plus qu'on ne saurait le dire. Il paraît estimer beaucoup notre communauté. " A Rome, vous serez sous ma protection, dit il, je suis content que vous vous proposiez de vous fixer, pour le temps que vous y passerez, à la via Torino, 44 . c'est tout près de la procure de Saint Sulpice". Il nous prépare, avec M. de Foville, un billet circulaire pour notre voyage en Bretagne, à Lourdes, et veut bien l'acheter lui-même pour nous

Ce soir, nous rendons visite à M. le curé de Saint-Sulpice : un saint prêtre et un intime ami de M. Lecoq. Notre Institut lui doit des remerciements pour l intérêt qu'il lui a témoigné comme consulteur, aux jours où tous les cœurs étaient sous le pressoir, dans la crainte de perdre la direction des Sulpiciens

En rentrant à notre pension de la rue Saint-Honoré, nous recevons une lettre de chère mère Assistante générale. Datée du 14, cette messagère que nous désirions depuis longtemps, ne nous arrive que le 29. Quel plaisir de la lire ! Cependant un sentiment d'amertume se mêle à cette douce joie. Nous sommes peinées d'apprendre que la

maladie de notre sœur Sainte-Thérèse de Jésus se soit aggravée à un tel point qu'il ait fallu la faire administrer. Nous espérons encore que la sainte Vierge la ramènera à la santé ; il nous semble impossible de perdre cette chère sœur, nous en avons tant besoin ! Le départ du dévoué père Thibault nous afflige profondément ; nous lui écrivons pour lui exprimer nos regrets et notre bien vive reconnaissance. A ses deux successeurs, nous souhaitons la bienvenue.

Samedi, 30 septembre.

Aujourd'hui nous assistons à la grand'messe qui se chante tous les jours à 9 heures dans l'église des Bénédictines. Quelle suave mélodie que le chant grégorien bien exécuté ! On croirait entendre les anges.

L'église est très jolie, mais elle est dépouillée de ses ornements. Par crainte de l'expulsion, on a enlevé tous les objets précieux : tableaux, statues, riches autels, etc.

Nous voyons à la grille, le rideau levé, la mère prieure. Elle nous raconte l'histoire de son intéressante communauté, fondée par un vœu d'Anne d'Autriche en 1653, et vouée à *l'adoration perpétuelle* pour la réparation des sacrilèges commis par les protestants.

Cette maison, rasée par la révolution, fut rétablie après les Cent jours, par la princesse de Condé, cousine de Louis XVIII, qui lui donna la prison du Temple pour réunir ses religieuses. Exilées en 1848, elles recommencèrent leur œuvre à Paris en 1853. Leur première supé-

rieure, Catherine de Bar, mourut en 1698, deux ans avant notre vénérable Mère. Après avoir échangé des images des deux saintes fondatrices, nous nous retirons enchantées de notre visite

La première église décorée que nous voyons à Paris est celle de Saint-François-Xavier, où nous entrons en sortant du monastère des Bénédictines. Tout y est pieux, riche et élégant La statue du saint titulaire est de grandeur naturelle, ainsi que deux autres en argent, de la sainte Vierge et de saint Joseph

Une visite à la galerie des arts, en compagnie de Mlle Rolland, nous intéresse beaucoup. De magnifiques peintures, des porcelaines de Sèvres, des vases émaillés, des antiquités étrusques, des monnaies romaines françaises, etc., nous émerveillent ; c'est presque féerique. Quelles jouissances éprouveraient nos sœurs artistes, s'il leur était donné de contempler ces chefs-d'œuvre !

Dimanche, 1er octobre.

C'est à la MADELEINE que nous assistons à la grand' messe aujourd'hui.

Ce majestueux édifice, dans la construction duquel il n'entre pas de bois, est très imposant avec sa double colonne. Napoléon, dans son orgueil de conquérant, avait rêvé d'en faire un temple dédié à la gloire, tandis que Louis XVIII voulait le changer en une chapelle expiatoire, en souvenir du roi Louis XVI et de la reine, martyrs de la révolution

Le billet mortuaire de chère sœur Sainte Thérèse de Jésus, qui nous est remis à notre arrivée, nous afflige profondément : elle était si attachée à l'Institut, si dévouée à notre œuvre pour laquelle sa vie fut dépensée sans épargne. Malgré sa faible santé, cette chère sœur ne recula jamais devant le travail et la peine. Que sa couronne doit être belle !

En union avec la communauté, nous recommandons cette sœur bien-aimée à la Vierge du Rosaire, la priant de lui obtenir la béatitude éternelle, si toutefois elle n'en jouit déjà.

Lundi, 2 octobre.

C'est en compagnie des saints anges et par une journée idéale que nous nous acheminons ce matin vers la Bretagne. Nous descendons à Chartres, qui se rencontre sur notre route, pour vénérer sa célèbre Vierge. En arrivant à l'évêché, par un heureux hasard, nous rencontrons sous le portique M. Fournier, vicaire capitulaire, qui nous invite à y entrer. Il prend connaissance de notre lettre de recommandation conçue en ces termes :

Archevêché de Montréal,
le 28 août 1905.

La révérende mère Saint-Anaclet, supérieure générale de la Congrégation de Notre-Dame, à Montréal, et sa secrétaire, mère Saint-Marcel, se rendent à Rome et passeront par la France.

Je les recommande tout spécialement au bienveillant accueil de Nos Seigneurs les évêques et des personnages ecclésiastiques qu'elles auront l'honneur de rencontrer.

† PAUL, arch. de Montréal.

Cette digne recommandation de notre archevêque nous ouvre toutes grandes les portes du palais épiscopal, fermées depuis un an par la mort de son titulaire. M. le grand vicaire nous fait voir les salons, les principales pièces et nous conduit à la cathédrale, l'une des plus anciennes des plus vastes et des plus belles de toute la chrétienté. Elle renferme un monde de merveilles. Avec un filial amour, nous vénérons Notre-Dame du Pilier ou la Vierge noire, le principal objet de la dévotion des citoyens de Chartres

Dans la crypte, où sont suspendues cent lampes, dons des fidèles se trouvent une statue connue sous le nom de Notre Dame de Sous-Terre ou Vierge druidique ; le voile de la sainte Vierge, envoyé par l'impératrice Irène à Charlemagne et donné en 876, par Charles le Chauve à l'église de Chartres ; le puits où, par ordre d'un préfet romain, un grand nombre de chrétiens furent jetés. Des tableaux rappellent le passage, dans ce pieux sanctuaire, des souverains de toutes les nations catholiques. Henri IV voulut y être sacré. M. Olier vint offrir à la Vierge druidique les clefs du séminaire qu'il fondait à Saint-Sulpice.

M. l'abbé Goussard, chanoine honoraire de Montréal, vient nous rejoindre. Il prend plaisir à nous montrer les ex-voto des Hurons et des Abénaquis du Canada des

ceintures composées de coquilles dont le nombre égale celui des têtes formant alors la tribu.

Après une fervente prière murmurée aux pieds de notre divine Mère, nous prenons la route d'Angers, ville très intéressante de 88000 âmes, possédant une cathédrale unique dans son genre : les murailles disparaissent sous des tapisseries des Gobelins, représentant les mystérieuses révélations de l'Apocalypse. Elle renferme le monument de Mgr Freppel, la gloire d'Angers.

Angers, mardi 3 octobre.

M. l'abbé Sauvé, S. S., nous conduit au "Champ des Martyrs" au fond duquel a été construite une église en mémoire des deux mille martyrs angevins, qui furent massacrés au temps de la révolution. Parmi les victimes se trouvaient deux religieuses de Saint-Vincent de Paul.

Sur la place du Ralliement, on nous indique l'endroit où un saint prêtre, Noël Pinot, fut traîné au supplice par les révolutionnaires, revêtu des ornements sacrés et portant le calice comme pour dire la messe. Au bas de l'échafaud, il leva les yeux au ciel et, plein de foi et d'ardeur, prononça ces paroles : "Introibo ad altare Dei." Un abrégé de sa vie, toute de dévouement et de sacrifice, a été écrit par M. Sauvé qui nous en offre un exemplaire.

La visite des églises de NOTRE-DAME et de la TRINITÉ se fait rapidement. Cette dernière se glorifie d'avoir eu pour pasteur M. l'abbé Gruget, auteur d'un livre remarquable sur la révolution, lequel a permis de reconstituer

tous les souvenirs se rattachant aux victimes de ces jours malheureux. L'église du SACRÉ-CŒUR est l'accomplissement d'un vœu de Mgr Freppel pour préserver la ville de l'invasion prussienne en 1870 – 71 ; celle de SAINT-JOSEPH, la seule qui soit chauffée — on aime à nous donner ce détail — est l'église aristocratique. Ces églises, comme toutes celles de France, sont belles, très hautes et en pierre blanche, ce qui leur donne l'apparence du marbre.

Nous n'avons garde d'oublier les religieuses du Bon-Pasteur et nous leur faisons une longue visite. La supérieure générale, mère Marie de Sainte-Domitille, élève de notre académie Visitation, nous reçoit avec une joie et une affection bien cordiales. Le personnel de l'établissement s'élève à onze cents ; ce qui exige le service de cinq aumôniers. L'un d'eux, M. l'abbé Saudreau, est auteur d'ouvrages spirituels très estimés. M. Chasle, le portrait du regretté père Tranchemontagne, vient de publier la " Vie de sœur Marie du Divin Cœur ", supérieure du Bon-Pasteur de Porto, morte en odeur de sainteté le 8 juin 1899

La vénérable mère fondatrice, Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier, a son tombeau dans un des jardins du monastère. Son œuvre prospère et s'étend dans toutes les parties du monde

Le séminaire d'Angers est, avec ceux de Lyon et de Nantes, un des plus beaux de France. Comme M. le supérieur est en conseil, le vénérable M. Ruchaud vient nous entretenir. Plein d'esprit et de finesse aimable, ce bon

père nous charme par sa bonhomie qui nous rappelle nos chers et vénérés pères de là-bas. C'est à ses talents administratifs que le séminaire d'Angers doit ses belles constructions et sa splendide chapelle. Il s'informe de MM. René Rousseau et Porcher, S. S., qu'il connaît intimement.

Dans nos courses à travers la ville, nous apercevons l'église et le château des ducs d'Anjou. Cet édifice impose par la majesté de son apparence et la grandeur de ses proportions. La chambre où naquit le bon roi René y est précieusement conservée.

Mercredi, 4 octobre.

Grâce à la bienveillance de M. l'abbé Méfray, neveu de M. Sauvé, S. S., nous avons le bonheur de faire un pèlerinage au tombeau du bienheureux Grignion de Montfort.

C'est à Saint-Laurent-sur-Sèvres, dans une superbe basilique, que reposent les restes mortels de ce grand dévot à Marie, le saint le plus populaire de l'Anjou. Dans ce temple grandiose, tout nous rappelle ce zélé missionnaire, et les nombreux miracles qui s'y opèrent, attirent une multitude de pèlerins avides des faveurs et de la protection de ce saint prêtre.

Nous vénérons la croix que le bienheureux avait préparée, en souvenir de la mission qu'il prêchait dans cette localité, et que sa mort vint interrompre. Dans la crypte, sur un splendide monument élevé en son honneur, le bienheureux Louis de Montfort est représenté montrant la

croix : on dirait qu'il veut encore élever la voix pour nous parler de Jésus et de Marie

Notre passage à travers la Vendée nous a rappelé le souvenir du regretté M. Martineau, S. S. Combien il l'aimait sa chère province, si gaie et si pittoresque ! Les paysannes portent, comme autrefois, la gentille coiffe blanche dont il nous parlait : de loin, on les prendrait pour des religieuses.

La diligence nous conduit à Evrunes-Mortagne d'où nous nous dirigeons vers Nantes. Quelles riches campagnes sur notre route ! La nature nous offre des aspects splendides. Les voies sont larges, bordées de beaux arbres d'égale hauteur ; et les champs, couverts de vignobles, de céréales ou de légumes, sont entourés de haies vertes et bien taillés. Dans les parterres en fleurs, les roses s'épanouissent radieuses, comme au printemps ; elles sont même plus belles à cette saison d'automne où leurs tiges élancées s'appuient, ainsi que le lierre, sur de légers supports.

A Nantes, c'est chez les sœurs de l'Adoration perpétuelle, ordre dit de Picpus, route de Paris, 158, que nous prenons notre logement. On met à notre disposition les appartements de MM. les aumôniers qui se sont retirés, lorsque ces dames ont été contraintes de renvoyer leurs élèves. En attendant leur expulsion, ces religieuses, pour subsister, prennent des pensionnaires.

Elles portent un costume blanc et revêtent un manteau rouge, quand elles sont de garde auprès du saint sacrement.

Nantes, jeudi, 5 octobre.

Après le *petit déjeuner*, nous nous hasardons seules à traverser les rues de la ville et . . . ça va passablement bien. Nantes est paisible, non comme Montréal, mais comme Québec, et les deux canadiennes se sentent chez elles dans cette calme et belle cité.

Une église apparaît devant nous : c'est la basilique SAINT-DONATIEN. Les deux saints " Enfants Nantais ", martyrisés sous Dioclétien, sont les patrons du diocèse. Tous les jours, à 8 heures, une grand'messe est célébré en leur honneur dans ce sanctuaire. L'histoire de ces martyrs est écrite sur les murs de la crypte où est conservé le bras de saint Donatien, ainsi que la clavicule de saint Rogatien

Cette église est un vœu de Mgr Fournier, au Sacré-Cœur, pour préserver sa ville épiscopale de l'invasion des Prussiens

Revenant sur nos pas, nous entrons à la chapelle de NOTRE-DAME-DE-LA-SALETTE, qui possède un très beau chemin de croix à fresque aux teintes très douces. Si l'artiste vivait encore, nous aurions le désir de l'inviter à venir en peindre un semblable dans notre église de la rue Sherbrooke

A SAINT-CLÉMENT existe une chapelle dédiée à saint Antoine de Padoue, dont le pavé et les murs sont littéralement couverts d'ex-voto, consistant en plaques de mar-

bre toutes de même grandeur, sur lesquelles sont inscrits : merci, action de grâces, reconnaissance, etc.

Nous recevons la visite de M. le lieutenant Portier, cousin de M. l'abbé Portier, S. S. Tout le monde connaît l'histoire de ce fier chrétien qui préféra sacrifier son avenir et subir la prison, plutôt que d'accepter le triste mandat d'aller chasser des religieuses de leur couvent. Il est réintégré dans ses fonctions par la force de la loi, mais le noble officier s'attend à une vengeance de la part de ses ennemis. Une charmante petite fille de cinq ans, très spirituelle, fait la joie de son foyer. "Je la laisserai illettrée, dit-il, si je ne puis l'éloigner pour faire son instruction, mais je ne la confierai jamais à des laïques."

Mme Lelandais nous écrit aimablement pour nous inviter d'aller visiter Guérande et sa petite famille. (12*)

Vendredi, 6 octobre.

Mme Portier, la mère de M. l'abbé, vient passer la matinée avec nous. Qu'elle est sainte cette chère mère ! elle est remplie de foi, de piété, et paraît douée d'un grand sens et d'une rare force de caractère. L'éloignement de son fils est une grande épreuve pour son cœur maternel, et, tout en se soumettant à la volonté de Dieu, elle espère qu'elle ne mourra pas sans le revoir.

Ce soir, la sœur de M. Bouhier, S. S., religieuse franciscaine, nous conduit à la Barbarie, maison de campagne des MM. de Saint-Sulpice de Nantes. Les jardins et les parcs sont immenses et très bien entretenus.

La chapelle, pieuse et jolie, nous pénètre de recueillement. Dans le cimetière nous nous arrêtons à la tombe de Louis Guérin, clerc minoré, ancien zouave pontifical blessé à Castelfidardo et mort à Osimo en 1860. Il opère des guérisons merveilleuses et fait surtout sentir aux enfants la puissance de son crédit ; son tombeau est couvert d'ex-voto témoignages de la reconnaissance de ses petits protégés.

Les sœurs Franciscaines, au Pont-du-Cens, nous reçoivent très cordialement ; leur couvent n'est pas grand et porte en tout le cachet de la pauvreté, mais les religieuses ont l'air content et heureux. Après la bénédiction du saint sacrement, dans la petite église de Notre-Dame de Lourdes, le chapelain, M. Bretaudeau, âgé de quatre-vingts ans, vient nous voir ; il veut absolument que nous goûtions à son bon vin de Monnières et aux fruits de son jardin qu'il cultive lui-même : poires, pêches et raisins.

La supérieure des Franciscaines de Bordeaux, à qui nous avons demandé l'hospitalité pour notre prochain passage en cette ville, nous répond avec empressement que nous serons les bienvenues au milieu de sa famille religieuse. (13*).

Samedi, 7 octobre.

Au cours de notre visite au monastère des Ursulines, nous voyons la supérieure, mère Sainte-Chantal, qui a écrit une vie de la vénérable Mère de l'Incarnation, et connait très bien l'histoire des communautés religieuses

du Canada. Elle nous montre la chapelle du monastère et le chœur des religieuses qui est assez beau. Les jardins, comme tous ceux des couvents que nous avons visités, sont d'une étendue considérable.

Les Ursulines et les Dames du Sacré-Cœur sont les seules religieuses enseignantes qui n'aient pas encore subi la persécution actuelle. Leurs classes, ouvertes dès les premiers jours du mois, sont remplies d'élèves.

Du même pas, nous entrons à l'église SAINT-NICOLAS, où Mgr Fournier, ancien curé de cette paroisse, possède un superbe monument. L'autel, le parquet du sanctuaire, la table de communion et la chaire sont en marbre.

L'église NOTRE-DAME est une fort belle rotonde. Elle offre à la vénération des fidèles un Christ brisé, enlevé, par un arrêt ministériel, de la salle du palais de justice ; profané, mutilé par des impies, il fut apporté dans ce temple par une délégation du conseil municipal, le 23 avril 1904. Il est depuis l'objet d'un culte particulier de réparation : on y apporte sans cesse des lumières et des fleurs, et toujours quelques âmes pieuses sont prosternées à ses pieds pour faire amende honorable.

A l'église SAINTE-CROIX, que jadis les flots de la Loire baignaient, notre vénérable Mère fondatrice a dû prier. Une vieille bretonne nous assure que tous les voyageurs, arrivant à Nantes par cette rivière, entraient dans ce pieux sanctuaire pour saluer Notre-Dame de Bonsecours qu'on y honore spécialement : sa statue, réputée miraculeuse, s'y voit encore. Cette église est affiliée à la basilique de Lorette, en Italie.

L'extérieur de la cathédrale est en grande partie caché par des échafaudages, car on est à rafraichir ses fines dentelles de pierre. L'intérieur est très beau. François II, dernier duc de Bretagne, mort en 1448, et l'illustre général de Lamoricière, y ont chacun leur tombeau. Non loin de là, sur la place, se voit la statue du roi martyr sur une haute colonne.

C'est en vain que nous cherchons l'église des *Jacobins* que notre vénérable Mère a visitée lors de son passage à Nantes, elle n'existe plus ; on trouve sur l'emplacement une maison de commerce.

A l'extrémité de la ville, la bonne sainte Anne a son sanctuaire, dans une paroisse qui porte son nom. Le curé qui la dessert, M. l'abbé Athanase Ollivier, est un littérateur distingué. Les personnes qui ont lu le " Poème de l'Evangile ", savent quel fin lettré est ce digne prêtre. Il nous reçoit avec la courtoisie d'un parfait gentilhomme et nous accompagne dans notre visite chez M. Lelandais, père de M. le directeur du grand séminaire de Montréal. A la suite de cette entrevue, nous revenons admirer la statue de la sainte patronne des Nantais, à l'expression majestueuse, profonde et maternelle. Elle se dresse comme un phare d'espérance au sommet des cent vingt marches de son monumental escalier. La cité a consacré son port à la douce patronne des marins. A ses pieds nous nous souvenons que les Canadiens l'aiment et la vénèrent à l'égal des Bretons ; nous la supplions de protéger toujours notre chère patrie.

Le château de Nantes attire notre attention ; on ne peut se faire une idée de ces gigantesques constructions datant du moyen âge et qui servent aujourd'hui de caserne.

La place Bouffay rappelle le souvenir des sanglantes exécutions qui eurent lieu à l'époque de la révolution. C'est de cet endroit qu'on lançait les barques remplies de condamnés, et on ouvrait les soupapes au milieu de la rivière : ces noyades nocturnes ont rendu la Loire tristement célèbre dans les fastes de ces jours mauvais.

Dimanche, 8 octobre.

M. Maugat, chapelain de la maison, nous fait l'honneur de sa visite. Il tient à voir les deux sœurs canadiennes, " les sulpiciennes ", dit-il. " Je connais bien M. Lecoq, il était mon condisciple et mon voisin de chambre au séminaire ; nous étions de la même classe, mais, beaucoup plus fort que moi, il gardait toujours la tête de la division."

Ce vénérable prêtre est effrayé de la situation actuelle de la France, et il ne voit de salut pour sa patrie que dans la protection de Lourdes et de Paray-le-Monial.

Nous faisons, à l'issue des vêpres, un pèlerinage à l'endroit où furent martyrisés les saints " Enfants nantais ", Donatien et Rogatien. Cette place est indiquée par deux grandes croix de pierre, au-dessus desquelles sont les images des saints martyrs dans des médaillons de bronze. Toute la journée, nous avons été réjouies d'entendre les cloches carillonner des airs de cantiques. Celui-ci, à Marie ·

" J'irai la voir au ciel ", nous touchait profondément.

Lundi, 9 octobre.

Nous quittons la belle et bonne ville de Nantes. Parmi les cités françaises, c'est une de celles qui a le mieux gardé sa foi, ses mœurs et ses usages. Elle a de superbes quais, des musées qui ne le cèdent en rien à ceux de Paris, nous affirme-t-on ; mais nous ne les avons pas visités. Ses promenades sont ornées de riches statues, et ses ponts, d'une grande beauté, nous permettent de jouir en les traversant d'un panorama splendide. Duguesclin et les " Enfants " morts pour la patrie y ont leur monument.

A cette saison, nous ne trouvons pas une grande différence entre son climat et celui de Montréal.

A 8 heures nous prenons le train pour Guérande, jolie petite ville située sur l'océan et très bien fortifiée. Le trajet est ravissant. La rade Saint-Nazaire nous apparait dans toute sa beauté. De gros bâtiments, peints en rouge, y stationnent, d'autres y sont en construction. Nous pensons à notre vénérable Mère, aux émotions que son cœur dut éprouver en prenant dans ce port le " Saint-Nicolas " qui devait la conduire sur la terre étrangère.

Nous descendons chez M. Charles Lelandais, frère de M. le Supérieur du grand séminaire, à Montréal. Que cette petite famille est intéressante ! La mère, tout à fait distinguée, est très religieuse et très intelligente. On nous sert un vrai diner de fête, et une promenade autour des rem-

parts, en compagnie de Mme Lelandais et de son jeune fils Yvonnic, termine cette agréable journée.

Guérande possède une belle église sous le vocable de Saint-Aubin : dans la crypte on conserve un monument élevé à la mémoire d'un noble chevalier de la duchesse Anne de Bretagne. Près de la grande porte, à l'extérieur de l'église, se voit une chaire du haut de laquelle saint Vincent Ferrier a prêché aux habitants de ce lieu.

Non loin de là est une chapelle édifiée en 1348, par Jehan de Montfort, duc de Bretagne, en l'honneur de Notre-Dame la Blanche. Vendue en 1796, elle fut rachetée et restaurée par M. Sorin, curé de Guérande, et bénite en 1854, par Mgr Jacquemet, évêque de Nantes.

A 4 heures, départ pour Saint-Etienne de Montluc. Le cocher de Mme la comtesse de Kersabiec nous attend à la gare. Bientôt nous sommes au château où l'on nous fait la plus amicale réception. Quelle belle et chrétienne famille ! Le souvenir de chère sœur Sainte-Marie de la Croix, qu'on appelle ici " tante Adèle ", est très souvent évoqué : on s'informe, dans tous les plus petits détails, de ce qui concerne cette bien-aimée parente, et nous faisons de notre mieux pour satisfaire cette si légitime et si affectueuse curiosité.

Volumineuse est notre correspondance aujourd'hui. (14)

Saint-Etienne de Montluc,
Mardi, 10 octobre.

Nous nous éveillons ce matin au son de la cloche : le

château de la Rouillonnais est régulier comme un couvent. Ayant quelques instants de loisir avant le diner, nous en profitons pour parcourir le vaste domaine qui entoure la demeure des comtes de Kersabiec, ainsi que le jardin potager, entretenu avec le plus grand soin.

Vers 4 heures, accompagnées des deux jeunes comtesses, nous allons présenter nos hommages à M. le curé du bourg qui se montre fort aimable et bienveillant. Ce vénérable prêtre prend plaisir à nous faire visiter son église qui ressemble beaucoup à celles du Canada. L'autel disparait sous des gerbes de roses et de lis, ce qui prouve que des cœurs aimants et des mains délicates se sont chargés de prendre soin de l'Hôte divin du tabernacle. On nous dit que la population de cette paroisse, qui compte 5000 âmes, est animée d'une dévotion toute spéciale à Notre-Dame du Rosaire.

Mercredi, 11 octobre.

Journée splendide, tout ensoleillée. La sainte messe se dit dans la chapelle du château : nous y assistons avec la famille dont la piété est très édifiante.

Reçu plusieurs lettres, parmi lesquelles il s'en trouve quelques-unes venant du Canada. (15)

Jeudi, 12 octobre.

Nous avons passé deux jours de parfait repos au château de la Rouillonnais, comblées des plus délicates attentions de Mme la comtesse. Au moment du départ cette dame

nous offre gracieusement, pour la communauté, un magnifique bas d'aube que ses filles ont elles-mêmes travaillé. Son fils, M. le vicomte Alain de Kersabiec, vient nous conduire jusqu'à Nantes. Nous emportons le meilleur souvenir de cette famille, si foncièrement attachée à la foi catholique.

C'est vers le midi de la France que se dirigent maintenant les deux pèlerines : Lourdes, comme un mystérieux aimant, les attire avec force. Les filles de la sainte Vierge sont pressées de porter aux pieds de leur divine Mère le tribut de leur amour et de leur reconnaissance.

Il est tard, c'est pourquoi nous passerons encore la nuit en Bretagne, cette terre si hospitalière. Ce délai est mis à profit pour rendre visite à Mlle Rousseau, sœur de notre vénéré père, M. l'abbé P. Rousseau, S. S. Cette bonne demoiselle paraît heureuse de faire connaissance avec les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal qui, depuis de longues années entretiennent avec elle des rapports d'amitié. Elle nous montre, exposés dans sa chambre, des souvenirs de Montréal qu'elle conserve précieusement.

Une lettre de notre bon père Girot et une de Fourvières, met tout le comble aux plaisirs de cette journée. (16)

Vendredi, 13 octobre.

Ce matin, à 9 heures, nous quittons Nantes, en route pour Bordeaux où nous passerons la nuit ; il nous serait impossible d'accomplir le trajet de Nantes à Lourdes sans prendre quelques heures de repos. Sur le parcours se ren-

contrent entre autres endroits remarquables : Clisson, la Roche-sur-Yon où se voit le sanctuaire de Notre-Dame des Ecoles, aujourd'hui fermé, Luçon et La Rochelle. Cette dernière cité, si pleine de souvenirs historiques, nous rappelle la grande figure du cardinal Richelieu guerroyant contre les huguenots. Un souvenir de famille se rattache à La Rochelle : c'est ici que nos sœurs de Louisbourg furent conduites après l'occupation anglaise ; ici qu'elles dorment leur dernier sommeil, après avoir vécu de peines, d'angoisses et de sacrifices durant plusieurs années.

Les environs de Bordeaux sont jolis. Des vignes, échalassées en rangs réguliers, couvrent une grande partie des coteaux. On y voit d'immenses carrières, à côté de vertes collines apparaissant çà et là, et contrastant avec les grandes routes qui sont pour la plupart couvertes de sable blanc. Cette belle ville est située sur la rive gauche de la Garonne. Elle est la patrie de Montesquieu, de Berquin, auteur de charmants ouvrages pour l'enfance, et du célèbre peintre Charles Vernet.

A 5 heures du soir nous entrons en gare où nous trouvons deux religieuses franciscaines, venues à notre rencontre : sœur Marie-Berchmans, maîtresse des novices, et sœur Saint-Théophile de Corte, sœur de notre chère sœur Sainte-Marie de Liesse. Un quart d'heure plus tard, nous arrivons au monastère des Stigmates, rue de la Teste, 36.

La supérieure, mère Sainte-Elizabeth, nous reçoit avec une grande affabilité. Bien que les religieuses soient en retraite, elle permet volontiers à sœur Saint-Théophile de

prendre la récréation avec nous. Le temps est employé consciencieusement ; on parle de choses intéressantes pour des Canadiennes : de Montréal, de notre maison de Saint-Denis, pensionnat de la bonne petite compatriote transportée sur la terre française par une vocation exceptionnelle, de l'Œuvre des Tabernacles dont elle était un membre actif, alors qu'elle s'appelait Mlle Valérie Soly ; et par un retour tout naturel au cœur religieux, nous terminons notre entretien en admirant les desseins de Dieu sur les âmes dont il s'empare, pour servir d'instruments à ses divines volontés dans l'accomplissement de ses œuvres.

Bordeaux, samedi, 14 octobre.

Nous avons joui d'une excellente nuit : on dort si bien chez les filles de Saint-François !

Chère mère Saint-Calixte, dont c'est aujourd'hui la fête patronale, emporte notre meilleur souvenir et nos plus ferventes prières durant la sainte messe. Puissent les bons anges lui porter jusqu'à Québec nos souhaits de bonheur et de santé !

L'église du monastère est ouverte au public, et nous avons été grandement édifiées par la tenue et le recueillement des personnes qui assistaient au saint sacrifice. Il est vrai que ce pieux sanctuaire inspire la ferveur et favorise la dévotion.

Les verrières, imitation du moyen âge, sont splendides. Celle du fond représente une scène du mont Alverne ; celle de droite, le miracle de la mule s'inclinant devant la sainte

hostie que saint Antoine de Padoue tient entre ses mains ; celle de gauche, sainte Claire sauvant ses religieuses de la fureur des Sarrasins, en se présentant à la porte du monastère avec le saint sacrement.

Le chœur est beau, malgré la pauvreté qui y règne en maîtresse et qui là, comme partout ailleurs, fait le seul ornement des cloitres franciscains. Les principaux protecteurs de l'ordre séraphique ont des oratoires dans cette église : S. Pascal Baylon, S. Elizabeth de Hongrie, etc.

Nous avons le plaisir de rencontrer le révérend père Fulcran, qui prêche la retraite aux religieuses. L'habit des prêtres séculiers qu'il porte lui permet d'exercer le ministère en France. Ce bon religieux reviendrait volontiers en Canada si l'obéissance l'y dirigeait.

Par une délicate attention de la mère supérieure, une religieuse nous accompagne et nous fait visiter la ville. Les rues sont relativement larges, et les maisons, de style à peu près uniforme, en pierres grises avec persiennes aux couleurs plus pâles, présentent un aspect agréable.

La CATHÉDRALE, aux vastes proportions et aux flèches élancées, fait la gloire de Bordeaux. On y admire un superbe monument élevé à la mémoire de Mgr de Cheverus mort en 1831, et un autre à celle du cardinal Donnet, prédécesseur immédiat de Mgr Lecot, l'archevêque actuel, qui porte aussi le chapeau cardinalice. Deux madones sont en grande vénération dans ce temple : Notre-Dame de-Grâce et Notre-Dame aux-Bachots, (petit bateau) ou de la Bonne-Nouvelle : cette dernière protège non seulement

les bateliers, mais elle se montre particulièrement favorable aux étudiants qui aspirent au brevet de capacité. Ceux-ci lui font assidûment *leur cour*, et pour cause. L'une et l'autre de ces statues de Marie sont entourées de fleurs riches et variées, et d'une guirlande de cœurs dorés.

Nous passons rapidement à travers la place royale, la promenade des quinconces, le jardin public, les allées de Tourny, pour entrer dans l'église de *S.-Eulalie* qui est très belle. La statue de la jeune martyre se voit sur le portail, ainsi que celle de la bienheureuse Jeanne de Lestonnac.

NOTRE-DAME est un sanctuaire que desservaient les fils de saint Dominique avant la persécution contre les ordres religieux. Les tableaux, et tout ce qui se voit dans cette église, indiquent que nous sommes sur une terre dominicaine.

Bordeaux, ainsi que Nantes, possède de ces passages renommés, chemins couverts où s'échelonnent de chaque côté de riches magasins ; nous passons par celui du Sarget, pour entrer " Aux Dames de France ", maison qui ressemble beaucoup au " Bon Marché " de Paris.

Comme c'est jour de foire, nous rencontrons un grand nombre de paysannes montées sur des mules qu'elles conduisent avec autant de *bravoure* et d'habileté que les femmes bretonnes ; mais les Bordelaises ne portent pas de costume original, tandis que les premières sont à ravir avec leur si mignon bonnet blanc, la mantille, le tablier noir, et " les jolis petits sabots de trois francs la paire ".

La mémoire de M. Hamon, S. S., n'est pas oubliée à

Bordeaux : on se souvient avec gratitude des services qu'il a rendus au séminaire, à la ville, à tout le diocèse en un mot.

Nous serions heureuses d'aller saluer les MM. de Saint-Sulpice, ainsi que M. le chanoine de Montigny, curé de Saint-Étienne, mais nous avons tout juste le temps nécessaire pour faire nos adieux aux religieuses qui nous ont donné une si fraternelle hospitalité.

A 11 heures, nous montons dans le train qui doit nous conduire aux Pyrénées. Nous allons nous promener chez la sainte Vierge.

Étant seules dans notre compartiment, sans crainte de déranger personne, nous chantons avec élan " Vers l'autel de Marie, marchons avec amour, etc." Tout prête au recueillement : le wagon s'avance loin des habitations entre deux forêts de pins ; les arbres, avec leurs petits bols suspendus le long du tronc, pour recevoir la résine, offrent un coup d'œil tout à fait original. Puis nous traversons des landes et encore des landes.

Quelques minutes avant d'arriver à Dax, le train ralentit, un employé descend et crie le long des voitures : " Le berceau de saint Vincent de Paul ". Chacun regarde à la portière, avec une pieuse curiosité, une toute petite maison, pauvre d'aspect, portant les mots *annoncés* écrits au frontispice . . . " C'est là qu'est né l'apôtre de la charité ! "

A Dax, la nature redevient plus riante et à mesure que l'on avance vers le midi, elle apparaît de plus en plus pittoresque et animée. Dans le lointain les silhouettes nei

geuses des Pyrénées se profilent à l'horizon, et déjà on entend parler le *basque* autour de nous. Le Gave, aux eaux vertes où se reflètent les arbres qui bordent les rives, apparaît soudain . . . il se cache, il revient encore . . . on le guette, comme des enfants qui jouent à *cache-cache*, et le revoir est une agréable surprise.

La ville de Pau, célèbre par ses eaux minérales, nous laisse voir en passant le château où naquit le bon roi Henri IV. Bientôt ce sera Lourdes, et les pèlerines se préparent à y entrer en récitant le rosaire.

Nous descendons à la villa Saint-Jean, chemin du Paradis, pension tenue par quatre religieuses sécularisées.

Dimanche, 15 octobre

Jour du ciel commencé par la sainte communion, l'audition de deux messes à la basilique et une première visite à la grotte miraculeuse.

C'est Marie elle-même qui nous reçoit dans son sanctuaire. Elle est là, au-dessus de la porte d'entrée, nous tendant les bras, comme pour nous souhaiter la bienvenue.

La basilique de Lourdes est d'un aspect grandiose et imposant. Avec ses oriflammes, ses bannières, ses ex-voto, formés en partie de lances et d'épées dispersées avec art, elle est, suivant l'opinion d'un touriste, un arc de triomphe à la Reine du ciel.

Les paroles de la sainte Vierge à Bernadette sont ingénieusement inscrites en lettres formées avec des cœurs d'or et faisant à la corniche un ornement d'un nouveau genre

Les vêpres se chantent à 2 heures dans l'église du Saint-Rosaire, qui sert comme de piédestal à la basilique. C'est l'hommage journalier de foi et d'amour à Celle qui règne en souveraine dans ces lieux bénis. Outre le maitre-autel dédié à Notre-Dame de Lourdes, cette église renferme trois groupes de cinq autels consacrés au rosaire : le sujet historique de chaque mystère est représenté en mosaïque vénitienne.

Les offices s'y font religieusement. Le chant est beau, les enfants de chœur portent surplis blanc et soutane bleu pâle, avec collet de même couleur.

Après la bénédiction du très saint sacrement a lieu la procession du saint rosaire. Elle se déroule sur l'esplanade, à l'entrée de laquelle se trouvent une statue de saint Michel en bronze, et un magnifique calvaire en granit offert par la catholique Bretagne. L'officiant porte la statuette de Notre-Dame de Lourdes, faite avec le bois de l'églantier de l'apparition ; on se rend à la grotte en chantant les litanies de la très sainte Vierge : les orphelines des sœurs de la Charité, revêtues d'une robe bleue et d'un élégant capulet blanc, alternent avec le clergé. Les assistants, très nombreux, s'agenouillent au pied de la grotte, devant la statue de marbre blanc qui occupe l'endroit même où reposait la Vierge au moment où elle dit : "Je suis l'Immaculée Conception."

La procession terminée, nous restons encore à prier avec la foule qui se renouvelle sans cesse : chacun dit son chapelet et passe à tour de rôle près du rocher béni, pour le

baiser et y faire toucher des objets de piété. Prêtres, religieuses, soldats, vieillards, jeunes personnes, riches, pauvres, malades, infirmes, tous prient avec ferveur, confiance, et paraissent aussi pénétrés du souvenir des grands événements accomplis en cette grotte que s'ils venaient d'avoir lieu. Une mère disait à son enfant : " Ici, c'est la présence réelle de la sainte Vierge, elle est apparue dix-huit fois."

Lundi, 16 octobre.

Les heures du ciel se continuent et notre cœur déborde de joie. Ce matin nous entendions la messe et recevions la sainte communion dans la crypte ou église inférieure de la basilique. Plusieurs messes s'y disent chaque jour, servies par de respectables vieillards aux cheveux blancs, et entendues par une foule aussi compacte que les dimanches et les fêtes d'obligation. Tout est grave et recueilli dans ce sanctuaire, embaumé des plus célestes parfums. De nombreux ex voto sont suspendus aux murs et autour des colonnes ; on remarque surtout un chapelet ayant appartenu au saint curé d'Ars.

Nos visites à la grotte miraculeuse sont multipliées durant cette journée : nous avons tant de grâces à solliciter, tant d'intérêts importants à recommander ! Nous nous agenouillons à l'endroit même où Bernadette pria lors de la première apparition, le 11 fév. 1858. Et, peu à peu, comme la chère voyante, nous nous approchons de l'Immaculée. Elle nous apparait de plus en plus belle et radieuse : son sourire semble nous engager à tout oser . . .

Des milliers de cierges brûlent à ses pieds jour et nuit ; quelques-uns sont de véritables colonnettes ; des bouquets de fleurs l'entourent ; des béquilles, des cannes, des bandages, etc., sont là, redisant un hymne de gratitude à la Vierge qui bénit, guérit et console.

Nous offrons des cierges et des lampes aux intentions de la communauté, du séminaire, du noviciat, des malades, de nos sœurs missionnaires, de nos élèves, de nos familles, de nos œuvres, etc. Nous écrivons nos demandes et les déposons dans la corbeille placée sous le rocher.

L'eau de la fontaine miraculeuse est limpide, pure et bienfaisante ; après en avoir bu avec confiance, nous prions MM. les chapelains d'en adresser à la maison mère pour nos chères malades.

A notre retour, quelle joie de trouver à table tout un paquet de lettres sur notre couvert. Si vous saviez combien les courriers du Canada sont appréciés, et quelles douces larmes ils font verser ! Des nouvelles de *chez nous !* que peut-il y avoir de plus réjouissant quand on est à l'étranger ? Mère assistante générale, mère Sainte-Aglaé et plusieurs de nos chères sœurs sont vraiment de bien fidèles correspondantes, disons-nous, en parcourant ces lignes si intéressantes.

L'après-midi tout entière est consacrée à la mémoire de Bernadette. Mlle Verdet, notre maîtresse de pension, nous conduit chez Jeanne Abadie qui tient un magasin d'objets de piété. Cette brave femme, avec Marie Soubirous, sœur de la voyante, était présente à l'apparition du 11 février.

Elle nous dit que c'était la première fois qu'elle se dirigeait de ce côté et, quand elles passèrent le Gave, elles trouvèrent l'eau bien froide, à l'exception de Bernadette qui, le traversant quelques minutes plus tard, leur cria : " Mais non, l'eau est chaude." Jeanne assista pareillement aux autres apparitions : à la seconde, c'est elle qui portait la fiole d'eau bénite : mais elle ne vit jamais la sainte Vierge.

Mme Thérèse Suberbise, âgée de soixante-douze ans, qui, elle aussi, a bien connu Bernadette, nous raconte des faits étonnants et encore inédits, entre autres la guérison de son enfant opérée par la petite privilégiée de Marie. La respectable vendeuse de volailles ajoute : " Bernadette parlait souvent comme un prophète. Combien de fois je lui ai entendu dire : " Au lieu de l'apparition, il sera bâti une église ; l'univers entier viendra prier ici."

A la rue des petits Fossés, nous allons voir la maison où naquit Bernadette : rien de plus pauvre que ce réduit. Des soliveaux à peine dégrossis, avec quelques fragments de briques servant à exhausser les poutres qui soutiennent les planches ; de vieux murs rugueux, couverts de poussière, un foyer servant à faire la cuisine, un pavé usé dont les pierres sont en partie brisées ; en arrière deux petites fenêtres éclairant ce misérable logis et . . . c'est là tout ce qui reste de la demeure des Soubirous.

Dans une autre maison, où Bernadette passa sept années avant d'entrer au noviciat, son lit est gardé avec soin. On a dû l'entourer d'un grillage pour empêcher les visiteurs

d'en enlever les couvertures ; le bois de la couchette a été bien endommagé déjà par la pieuse avidité des pèlerins.

Les lettres qu'elle adressait à sa famille, après son entrée en religion, sont encadrées ; son livre de prières, son chapelet et son voile de novice sont conservés dans des vitrines. La chambre est remplie de toutes sortes d'objets, laissés comme ex-voto, par les pèlerins.

En revenant de cette pieuse excursion, notre guide nous raconte un fait qui montre les vues providentielles de Dieu sur cette petite ville de Lourdes. C'est à son château fort construit sur un pic élevé, que Lourdes doit son origine gauloise probablement. D'après la légende, Charlemagne aurait pris ce château, appelé alors Mirambel (mirabilis, belle vue) et occupé par Mira, prince sarrasin. Pendant le siège du château, un aigle apparut soudain sur la tour la plus élevée de la citadelle et y laissa tomber de ses serres un poisson. L'émir envoya le poisson à Charlemagne et, avec fierté, lui fit dire : " Quand on a de tels poissons dans son vivier, on peut tenir tête à Charlemagne." Toutefois, il finit par capituler et se convertit.

En cédant le château à l'empereur, le sarrasin stipula que, devenant chevalier de madame la Mère de Dieu, il entendait que son domaine libre de tout fief terrestre, ne relevât jamais que d'Elle seule. La légende est justifiée : l'aigle et le poisson se trouvent dans les armoiries de la ville de Lourdes.

Le désir du chef arabe s'est pleinement réalisé. Ce lieu privilégié de la nature et de la grâce est, en effet, bien

digne de son aimable souveraine. Les offices se font à ciel ouvert devant la grotte des apparitions ; le rocher y prête son ombre fraiche et mystérieuse, le Gave, en passant, mêle aux cantiques des pèlerins l'harmonie de son murmure, et les prés fleuris, les vertes collines d'alentour, forment la décoration de ce temple nouveau. La grâce du site fait, en quelque sorte, trouver plus admirables et plus doux, les souvenirs célestes qui planent sur Lourdes.

Dans la nouvelle église paroissiale, dédiée au Sacré-Cœur, se trouve le tombeau de Mgr Peyramale, curé de cette paroisse à l'époque des apparitions. Ce monument superbe, en marbre blanc, est dû à la généreuse initiative de Henri Lasserre. Il recueillit des aumônes de tous côtés pour le rendre digne de celui qui fut choisi pour réaliser l'ordre de Marie : " Dites aux prêtres de bâtir ici une église." La statue de Marie immaculée domine le sarcophage lequel est entouré de chapelets, de couronnes de lis, de roses et d'immortelles.

La malle du Canada nous apporte, ce matin, un grand nombre d'intéressantes missives de nos chères sœurs de Montréal.

Mardi, 17 octobre.

Nous nous unissons, pour faire notre pèlerinage, à un groupe venu des environs de Toulouse. La messe se dit en plein air à l'autel de la grotte. Tête nue, les pèlerines, portant pour insigne un ruban bleu descendant sur les épaules, revêtent un voile noir pour la communion qui se

fait à la grille avec beaucoup d'édification. Pendant le saint sacrifice, un chœur de jeunes filles chante l'*Ave maris Stella*, et le pieux cantique : "*Prends mon cœur, le voilà, Vierge, ma bonne Mère, etc*"

A 10 heures nous suivons les pèlerins et faisons avec eux le chemin de la croix sur la montagne dite du Calvaire. Les stations sont indiquées par de grandes croix, à l'exception de la première où se voit un groupe de dix personnages représentés par des statues de grandeur naturelle : c'est le tribunal de Pilate jugeant et condamnant Jésus. A chaque station, la foule se prosterne et baise la terre, puis elle chante la strophe *Sancta Mater* ainsi que les mystères du rosaire, tout comme M. Martineau, S. S., les faisait chanter autrefois, à Notre-Dame de Pitié. Il y a du mérite à parcourir cette voie douloureuse, car les pentes sont escarpées et les stations éloignées les unes des autres. Mais, quand nous voyions ces femmes si vaillantes, cela nous encourageait à être aussi généreuses qu'elles.

Sur le sommet de la montagne, quel beau panorama se déploie devant nous ! De cette hauteur la vue domine toute la ville. Le château fort, bâti sur un rocher élevé, se dresse majestueusement et semble défier toute attaque.

Le Jer, point culminant de cette partie des Pyrénées, est surmonté d'une croix de métal qu'on a fixée dans le roc. L'ascension qui se fait par le funiculaire peut, cependant, être accomplie à pied dans l'espace de trois heures.

En descendant nous allons au cinématographe, car, tout pèlerinage se termine par une séance d'attraction. Là,

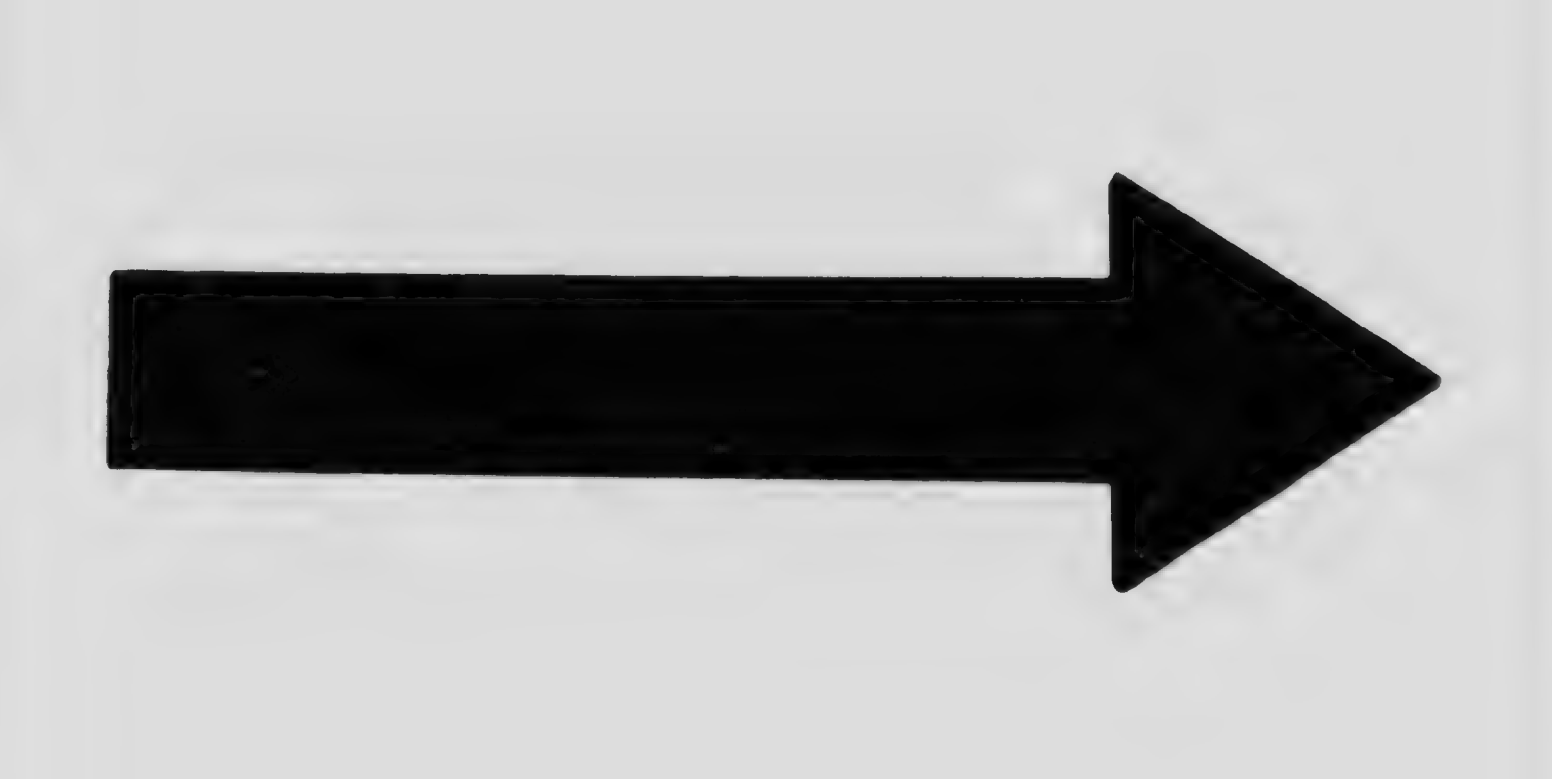
nous avons la consolation de jouir du spectacle de l'apothéose de Bernadette. Les apparitions de la sainte Vierge, en 1858, sont reproduites avec exactitude et expliquées d'une manière très intéressante Les vues, sur les mystères douloureux de Notre-Seigneur et sur les supplices des martyrs de la primitive Eglise, sont d'une réalité émouvante.

Les pèlerins ne sont pas assez nombreux pour avoir la procession aux flambeaux. Aucun miracle ne s'accomplit sous nos yeux durant notre séjour à Lourdes, mais nous lisons, au Bureau des Constatations, la relation de ceux qui ont été opérés les années précédentes.

Après le dîner, une petite visite à l'orphelinat dirigé par les sœurs de la Charité de Nevers, nous intéresse beaucoup. Cet établissement doit son existence à Bernadette : elle avait supplié ces bonnes religieuses, qui avaient été ses maîtresses et devinrent plus tard ses compagnes en religion, de s'occuper des enfants orphelins et délaissés. La religieuse qui nous reçoit nous parle longuement de la chère petite sœur Marie-Bernard, qu'elle soigna pendant sa dernière maladie. Elle nous dit qu'elle était gaie, spirituelle et d'une simplicité charmante. Jamais elle ne manifesta le désir de revenir à Lourdes, ni ne parla des merveilles dont elle avait été l'objet et le témoin.

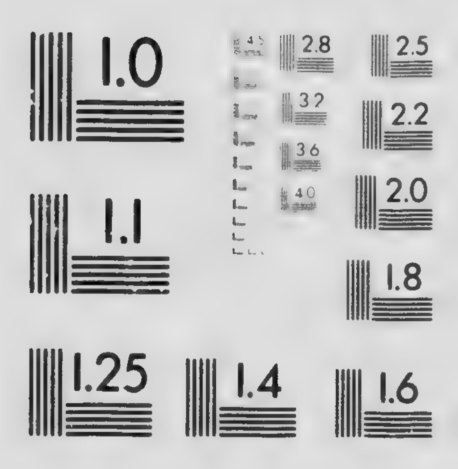
Dix-sept jours après sa mort, on ouvrit son cercueil, et ses membres furent trouvés flexibles et ses ongles roses, comme ceux d'une personne vivante.

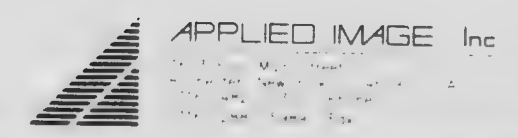
Nous entrons chez les Carmélites dont le monastère se



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

ANSI and ISO TEST CHART No. 2





trouve de l'autre côté du Gave, en face de la grotte et à l'endroit même où se trouvait Bernadette, lors de la dernière apparition de la sainte Vierge, le 16 juillet. Les filles de Sainte-Thérèse sont donc là bien chez elles dans ce lieu sanctifié par la présence de la Reine du Carmel. Leur chapelle est un joyau d'art et de bon goût. Le corps de sainte Claudia repose dans une châsse magnifique sous la table du maître-autel.

L'église des Clarisses, au contraire, est bien pauvre. Les séculiers sont admis et se pressent en grand nombre aux exercices du saint Rosaire, auxquels nous assistons.

Les ministres du gouvernement laissent en paix les pauvres Clarisses, mais ici, comme partout ailleurs, ils ont chassé les communautés enseignantes d'hommes et de femmes. Les pères du Saint-Sacrement, qui avaient à Lourdes une belle résidence, ont dû subir le même sort.

Reçu une aimable petite lettre du château de la Rouillonnais. (17)

Mercredi, 18 octobre.

C'est foire générale à Lourdes aujourd'hui : les bergers descendent de la montagne avec leurs produits ; on les prendrait pour des bandits tant leur apparence est peu rassurante ; cependant tous vont à la grotte pour dire leur prière.

En nous rendant à la messe ce matin, nous apercevons la lune qui brille au-dessus de nos têtes. C'est bien le même astre qui éclaire les nuits du Canada, mais en ce

moment, chères sœurs, vous êtes plongées dans un sommeil profond : vos cadrans marquent une heure et les nôtres six. Cette différence ne nous est pas agréable, car, pour vous suivre aux différents exercices de la journée, il faut toujours faire un calcul.

Nous pensions avoir visité tout ce qu'il y a de beau et d'intéressant ici, mais notre cicerone nous conduit à d'autres merveilles : en sa compagnie nous escaladons les Espélugues, montagnes ainsi nommées " des grottes " qu'elles renferment. Il y en a deux principales qui communiquent par un sentier très étroit, entre deux énormes pics couverts de petits arbustes à feuillage varié. L'une de ces grottes est dédiée à sainte Madeleine. La *pénitente* y a sa statue ; c'est une seconde *Sainte-Baume*. L'autre est consacrée à Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Le spectacle qui se déploie devant nos yeux, à cette hauteur, est vraiment imposant. Près de nous se trouvent le pic du grand Gers, la brèche de Rolland, et à l'extrême horizon, les hauts sommets couronnés de neiges éternelles.

Redescendant des hauteurs où l'air est si pur et si vivifiant, nous nous dirigeons vers le monastère des sœurs de l'Immaculée-Conception. Ces religieuses portent robes et voiles bleus, guimpes et chapelets blancs. Elles sont vouées à l'adoration perpétuelle et revêtent pour l'heure de garde un ample manteau blanc.

Au retour nous visitons en détail l'église du Rosaire, inaugurée en 1889, et qui sert comme de piédestal à la basilique. Elle renferme quinze chapelles qui sont ornées

de splendides mosaïques, dont la composition est due à Facchina, mosaïste de Paris. Le sanctuaire est dominé par une coupole à campanile. Au tympan du portail se voient des bas-reliefs représentant la sainte Vierge qui remet le rosaire à saint Dominique.

Nous voyons de nouveau le trésor de la basilique : — un superbe ostensoir aux rayons de diamants, don de plusieurs associations ; — un ciboire offert par Pie IX ; — deux autres, splendides, donnés par le roi d'Espagne et le prince de Monaco ; — plusieurs calices présentés par diverses nations et dont le plus riche vient du Brésil ; — une croix et la *rose d'or*, envoyées par Pie IX, etc., etc.

Dans cette dernière visite à la basilique, nous apercevons, après maintes recherches, le tableau que la communauté a envoyé à Notre-Dame de Lourdes, en 1883, par l'entremise du bon père Martineau, S. S., organisateur du premier pèlerinage canadien. Elle est là, au-dessus de l'orgue, la *lyre* gracieuse dont les cordes portent les noms de nos sœurs ; en face de l'Immaculée qui domine l'autel, elle semble vouloir lui chanter l'hymne d'amour et de reconnaissance de tous les cœurs qui l'ont suivie dans ce sanctuaire. Elle fait vraiment bonne figure au milieu des drapeaux et des six cents bannières qui décorent ce temple.

En quittant la basilique nous allons pour la dernière fois dire notre rosaire à la grotte. Oh ! c'est ravissant, le soir, dans ce coin des Pyrénées ! Les milliers de lumières qui brûlent devant la Vierge illuminent son front si beau et font briller de mille feux l'auréole qui la couronne.

Notre séjour à Lourdes est terminé. Quelles heures délicieuses nous y avons passées ! Nous serions tentées de nous demander si ce n'est pas là quelques gouttes du bonheur dont jouissent les saints ? C'est une grâce unique dans la vie que d'avoir vu la grotte et vénéré ces lieux sanctifiés par le passage de la sainte Vierge !

Nous répétons une dernière et longue prière pour toutes nos sœurs qui n'ont pas le même privilège ; depuis la vénérée doyenne jusqu'à la plus jeune postulante, toutes ont été présentées à la divine Mère. Nous nous plaisons à offrir à notre première supérieure chacun des membres de sa nombreuse communauté, demandant à l'auguste Reine de daigner se manifester au cœur de chacune de ses enfants, " non par un de ces miracles qu'elle réserve très justement aux élus de son divin Fils, mais par le don d'une parfaite humilité, d'un amour très ardent, très intime et très efficace."

Combien il nous serait agréable de détacher de l'églantier la rose qui se balance si gracieusement aux pieds de l'Immaculée ! mais nous pensons qu'il vaut mieux la laisser exhaler ses parfums qui montent vers elle avec ceux de la prière. Jetant un dernier regard sur Lourdes, au site enchanteur, sur le Gave dont on aime tant le murmure, sur la Vierge du *couronnement* qui, de l'esplanade des processions, regarde les trois églises n'en faisant qu'une, nous nous éloignons le cœur gros d'émotions comme lorsque l'on quitte la maison paternelle.

Sœur Marie-Augustine nous adresse une lettre char-

mante de religieuse simplicité Combien son frère serait heureux de la lire ! (18*)

Jeudi, 19 octobre.

Nous prenons, à 10 heures, le train pour Toulouse *la sainte*. Le paysage qui se déroule sur notre chemin est superbe. Les vallées sont couvertes d'une végétation qu'embellit un soleil radieux. Ses rayons font miroiter les cimes les plus élancées des Pyrénées couvertes de neiges étincelantes. Sur le versant des montagnes, on voit de nombreux troupeaux de brebis, conduits par leurs bergers. A chaque instant, la nature nous présente un spectacle nouveau et inattendu, dont nous ne pouvons détacher les yeux. Nous côtoyons des abîmes, c'est pourquoi le convoi va d'une lenteur qui serait désespérante, si elle ne laissait le temps de regarder . . . Etant seules dans notre compartiment, nous pouvons prier en commun, causer et même fredonner les cantiques du pèlerinage, sans incommoder personne. Quand on nous aperçoit de la portière, on court bien vite au compartiment voisin, nous laissant ainsi l'avantage d'une solitude que nous apprécions tant.

Nous arrivons à Toulouse à 3h.20 du soir. Prévenues de notre passage, les sœurs de Notre-Dame du Calvaire, du même ordre que celles d'Issy — viennent à notre rencontre et nous mènent à la maison de santé qu'elles tiennent pour le docteur Parant, neveu de M. de Foville, à qui ce dernier nous avait recommandées. Une réception splendide nous est faite par cette respectable famille.

Les religieuses sont en retraite, un jésuite, le père Terrasse, la dirige ; mais il ne faut pas prononcer ce mot *jésuite* qui est prohibé, il faut dire M. l'abbé. Sa réputation est celle d'être un saint, et nous le croyons volontiers après avoir entendu son sermon sur la mort, sujet qu'il a traité à la façon des saints. Les religieuses, qui ont de très belles voix, chantent au salut du saint sacrement qui suit l'instruction. Ces sœurs sont très bien formées et possèdent un véritable esprit religieux.

Nous avons le plaisir de rencontrer le père prédicateur. Il est émerveillé en nous entendant dire que nous donnons l instruction à trente mille enfants. " Oh ! que d'âmes à sauver, s'écrie-t-il. Vous êtes heureuses de pouvoir faire le bien sans entraves." Lui-même, très zélé pour l'éducation de la jeunesse, a composé un *Cours complet d'enseignement religieux* destiné aux élèves des pensionnats et des catéchismes de persévérance.

Vendredi, 20 octobre.

Les prières du mois du Rosaire se disent pendant la messe qui est suivie de la bénédiction du saint sacrement avec l'ostensoir. Une journée aussi bien commencée ne peut que se continuer dans d'heureuses conditions.

Après le déjeuner, M. Parant nous envoie sa voiture avec son cocher. Accompagnées par une sœur de Notre-Dame du Calvaire, nous partons en excursion à travers la ville, qui est très jolie. Les tramways électriques n'étant pas encore en usage à Toulouse, les rues sont paisibles ;

quelques-unes sont très larges et bordées d'une double rangée d'arbres lesquels, se rejoignant par le sommet, forment des arceaux pleins de grâce. Tous les édifices sont en brique, même les églises. Une seule maison est en pierre et c'est un hôtel, aussi ne porte-t-il pas d'autre nom que celui d'*hôtel de pierre*.

Nous commençons nos visites par les églises. La basilique de *Saint-Saturnin*, par corruption *Saint-Sernin*, étant la plus célèbre, nous y entrons tout d'abord. Cet édifice est le type splendide de l'architecture religieuse au XIe siècle ; il combine ensemble les styles roman et byzantin. On est frappé par la majesté, l'harmonie, et, en même temps, la simplicité des lignes ; l'aspect en est tout à la fois monumental, religieux et austère. C'est, en un mot, nous dit-on, la merveille de la cité toulousaine, dans le passé comme dans le présent. Les comtes de Toulouse se sont plu à l'embellir.

De nombreux souvenirs se rattachent à cette basilique. Le souverain pontife, Urbain II, à son retour du concile de Clermont, où il prêcha la croisade, s'arrêta à Toulouse et la bénit solennellement, le 24 mai 1096. Le pape Calixte II, étant venu présider un concile en cette cité, y consacra un autel en l'honneur de saint Augustin. Saint Dominique y prêcha souvent.

Entre toutes les chapelles que renferme Saint-Sernin, on remarque celle de Sainte-Croix, où se voit un grand crucifix doré, rapporté de Jérusalem par les Toulousains qui s'étaient croisés sous la conduite de Raymond IX, comte

de Toulouse. C'est dans cette chapelle que fut enseveli le duc de Montmorency, après son exécution en 1632. Quelques années plus tard, son corps fut enlevé et porté dans la chapelle des sœurs de la Visitation à Moulins.

Le trésor de la basilique contient un nombre incalculable de saintes reliques, entre autres : — le chef de saint Barnabé, ainsi que ceux de saint Saturnin et de saint Thomas d'Aquin, — une épine détachée de la couronne de Notre-Seigneur, possédée par le roi Louis IX ; — le crucifix dont saint Dominique se servait habituellement dans ses prédications, ainsi que sa chasuble ; — les gants de saint Remi ; — la mitre de saint Exupère, sixième évêque de Toulouse ; — des ossements considérables de sainte Germaine Cousin, la sainte préférée des Toulousains. On peut voir par là que cette basilique est un véritable reliquaire.

La cathédrale, sous le vocable de *Saint-Etienne*, n'est pas encore terminée. C'est dans cette église que l'illustre père Lacordaire prêcha ses conférences. Derrière l'autel est le tombeau des évêques de ce beau diocèse. Le cardinal Desprez, qui avait un culte tout particulier pour sainte Germaine et qui travailla beaucoup pour sa canonisation, a demandé que ses restes mortels fussent déposés dans la chapelle de l'humble bergère de Pibrac. Il est représenté à genoux sur une plate-forme, priant devant un tableau de la jeune vierge. Son chapeau cardinalice est suspendu au centre de cette modeste chapelle.

La Daurade attire spécialement notre attention. Cette

église est consacrée à la très sainte Vierge ; on y vénère une antique statue sous le titre de Notre Dame la Noire, couronnée en 1874 par l'archevêque de Toulouse au nom de Pie IX ; les Toulousains ont une grande dévotion à cette madone et lui rendent un culte filial et dévoué.

Ce magnifique sanctuaire, élevé sur les ruines d'un temple ancien dédié à Apollon, a été consacré par saint Exupère. Placidie, sœur d'Honorius et reine des Visigoths, fit couronner l'édifice d'une voûte, et couvrir les murs d'une mosaïque qui représentait la Mère de Dieu et les apôtres revêtus d'or. De là le nom de *Daurade* donné à cette église. On prétend que c'est à Notre-Dame de la Daurade que fut ensevelie l'illustre protectrice de l'académie des jeux Floraux, Clémence Isaure. Le curé de cette paroisse est encore en possession du privilège de bénir annuellement les fleurs d'or et d'argent qui sont données en récompense aux vainqueurs.

La DALBADE, ainsi nommée en patois de *dalbas*, saules pleureurs — beaucoup de ces arbres se voyaient autrefois sur le terrain en face, — est une grande, belle et riche église.

Celle du GÉSU, sur la rue des Fleurs, est fermée au culte depuis la guerre aux congrégations. Tous les religieux sont dispersés. Le concierge fait mine de ne pas nous recevoir, mais bientôt pris de remords il nous dit : "Vous êtes religieuses, entrez." Les fresques sont des chefs-d'œuvre dus au pinceau d'un jésuite qui finissait à peine la dernière, la mort de saint Joseph, lorsqu'il fut

frappé de la maladie qui l'emporta un mois après.

En sortant, on nous fait remarquer au-dessus de la porte d'entrée une madone appelée la "Vierge des proscrits", et les ateliers du "Messager du Sacré-Cœur".

L'église des Visitandines est une véritable miniature. L'apparition de Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie, et la visite de la sainte Vierge à sainte Elisabeth, sont des peintures d'une expression si vraie et si touchante, qu'elles attirent l'attention de tous les connaisseurs.

Au retour, nous voyons le Capitole où commença le martyre de saint Saturnin, premier évêque de Toulouse, mort en l'an 70 de l'ère chrétienne, sous le règne de Néron. A l'endroit où le taureau s'arrêta, une église a été bâtie pour recevoir les restes mutilés de la glorieuse victime.. Cette église existe encore aujourd'hui et porte le nom de Notre-Dame du Taur (du taureau).

Sur la rue de la Fonderie se rencontre la maison du duc de Montmorency.

Après le dîner, M. l'abbé Robert, aumônier des sœurs de Notre-Dame du Calvaire, nous offre aimablement ses services. Il nous présente à l'archevêché, sur lequel flotte constamment le drapeau tricolore, parce que le palais épiscopal est devenu propriété de l'Etat. En l'absence de Mgr Germain, M. le V. G. Ronzau, vénérable vieillard, nous reçoit dans son cabinet de travail. "Mgr l'Archevêque, dit-il, aurait été heureux de vous recevoir, il aime les œuvres et aurait pris plaisir à vous entendre parler de la vôtre."

L'histoire de notre communauté intéresse beaucoup généralement, en raison de notre qualité de canadiennes françaises et de l'origine de notre vénérable Fondatrice. Nous sommes obligées de la répéter souvent.

M. l'abbé nous conduit au " Palais des Césars ", construction en brique du Ve siècle et qui, d'après les connaisseurs, est ce que l'architecture romaine a pu produire de plus admirable. Un antiquaire a offert 50 000 francs pour la porte qui est en bois et d'une seule pièce, ainsi que 5 000 francs pour le marteau.

Cet édifice a subi plusieurs destinations. En 1895, un monsieur O'zeune l'a acheté et donné à diverses académies : académie géographique dont M. Parant est l'archiviste ; académie des Belles-Lettres et inscriptions ; académie des jeux Floraux. Mgr Germain et quelques prêtres font partie de cette dernière. Nous avons feuilleté le registre contenant les noms des lauréats, ainsi que leurs compositions et la mention des récompenses offertes à leurs succès. Les fleurs d'argent se distribuent tous les ans, et les fleurs d'or tous les trois ans seulement, afin de laisser aux aspirants un temps plus long pour la préparation de leur travail.

Notre plus belle visite — celle qui pourrait remplacer toutes les autres — est celle que nous faisons au grand séminaire. La réception la plus cordiale nous y attendait. M. Gondal, supérieur, s'est montré vraiment paternel ; cet accueil ressemblait beaucoup à celui qu'on nous fit à Paris. Ce vénéré père nous fait entrer à la chapelle qui

compte parmi les merveilles de Toulouse. Elle était autrefois la propriété des Carmélites et avait été décorée par le père d'une novice qui, n'ayant pas de fortune, s'offrit à peindre leur église pour payer la dot de sa fille ; il en fit son œuvre.

L'histoire de ce sanctuaire, écrite par un monsieur de Saint-Sulpice, nous a été offerte par l'auteur même. A côté de la grande chapelle, il en existe une autre plus petite, très élégante et dédiée à la sainte Vierge : les séminaristes s'y réunissent pour les exercices du mois de Marie.

L'entrée des élèves a été nombreuse cette année, bien que quarante-deux lévites aient été obligés de quitter le séminaire pour la caserne.

Les cloîtres et les terrasses sont superbes.

On se réjouit à Toulouse d'avoir gardé M. Gondal pour supérieur, et non sans raison : quel digne prêtre, savant, distingué et aimable, ce qui ne gâte rien ! Il envoie chercher ses confrères — ils sont quatre sulpiciens — et en les voyant entrer, il leur dit joyeusement : " Venez voir nos sœurs de Montréal." C'est une vraie réunion de famille. Comme ces messieurs connaissaient plusieurs de nos bons pères du Canada, la visite se prolonge, on s'informe de celui-ci et de celui-là, etc M. Gondal s'exprime admirablement bien et dans un langage choisi ; il met en pratique les règles qu'il a si bien données dans son Traité de prononciation.

Le souvenir du vénéré père Tambareau nous a suivies

toute notre journée à Toulouse. Il nous a été impossible d'avoir des renseignements sur sa famille, personne ici ne la connaît. Nous nous contentons alors de prier pour ce regretté père, dans la basilique de Saint-Sernin dont il nous parlait si souvent.

Mlle Carpendale nous écrit pour annoncer son départ de Paris. (19*)

Samedi, 21 octobre.

Nous rentrons à Paris après avoir voyagé la nuit afin de gagner du temps. La journée se passe à dépouiller la volumineuse correspondance qui nous attendait ici. Mgr Bruchési a la délicate attention de nous adresser fidèlement — et de sa propre main — la Semaine Religieuse de Montréal, et autres imprimés que Sa Grandeur sait de nature à nous intéresser.

Dimanche, 22 octobre.

La température est froide ce matin et les Parisiens s'étonnent de la saison. Nous la trouvons un peu rude nous-mêmes, car le doux soleil du midi dont nous jouissions la semaine dernière nous a gâtées.

Nous assistons à la grand'messe de 10h.30, à Saint-Sulpice. On nous place avantageusement près de la balustrade. Le très honoré Père supérieur assiste à l'office, entouré de ses assistants, de M. le curé de la paroisse et des séminaristes. Le chant grégorien, exécuté avec une simplicité vraiment religieuse, nous remplit l'âme de piété.

Partant prochainement pour Rome, nous faisons notre visite d'adieu au vénéré supérieur général, M. Garriguet, et nous le remercions pour tous ses bienfaits envers notre communauté. Il bénit l'Institut dans la personne de sa représentante, et condescend à écrire dans notre cahier d'autographes les lignes suivantes : " Tous mes vœux pour la chère communauté de Notre-Dame, priant Dieu qu'il la fasse prospérer et s'étendre pour sa plus grande gloire, et demandant à toutes les sœurs de prier pour obtenir la cessation de nos épreuves et le rétablissement de la paix religieuse en France."

H. Garriguet, supérieur général
de Saint-Sulpice, 22 octobre 1905.

M. Létourneau, curé de Saint-Sulpice, nous donne une paternelle bénédiction et souhaite que notre famille religieuse soit toujours fidèle aux traditions du passé.

Lundi, 23 octobre.

Quelques-unes de nos sœurs aimeraient à être renseignées, nous écrivent-elles, sur la situation religieuse en France.

Voici ce que nous en disait ce matin le R. P. Lemius, aumônier des sœurs de l'Espérance. " La rupture du concordat ne sera pas un malheur pour la France, car son application actuelle entrave l'Eglise. Le choix des évêques est fait par nos ennemis, et il faut avouer qu'ils ne s'enten-

dent guère à cette besogne, si ce n'est pour nuire à l'Eglise, la mettre à la chaîne et gêner sa marche. Seize évêques sont à nommer, le pape les a choisis, mais ils ne sont pas connus, et ne le seront qu'au moment de leur consécration. La dispersion des religieux ne nous est pas trop funeste ; nous restons dans nos diocèses respectifs où nous pouvons exercer le saint ministère, faire du bien pourvu que nous ne portions aucune autre distinction que le costume des prêtres séculiers. Toutes les stations de l'avent et du carême ont été prêchées, encore cette année, par des religieux, dans toutes les églises de la France, et le gouvernement le sait. Ce sont les religieuses qui sont le plus à plaindre. Les congrégations enseignantes qui n'ont pas de maisons à l'étranger sont *finies* : celles aussi qui n'ont pas de supérieure générale pour recevoir une haute direction vont péricliter. Beaucoup se sont réfugiées en Belgique et plusieurs y sont en grande souffrance. Le gouvernement les tolère, parce qu'il est bon ; mais l'année prochaine, les élections auront lieu, et si les ministres sont hostiles, tout sera balayé en quarante-huit heures. C'est ce que disait un évêque à une supérieure qui avait l'intention d'acheter une propriété, au-delà de la frontière. " Ne faites pas cela, *les événements* ne sont pas assez rassurants, peut-être dans quelques mois serez-vous obligée de partir ; on vous en donnera l'ordre sans que vous ayez le temps de vous retourner." En Italie, les pauvres religieuses ne sont pas non plus sur un terrain solide. " Qu'on les laisse venir, qu'on les reçoive bien, et

ensuite, on confisquera leurs immeubles ", auraient dit les gouvernants.

Tel est le récit que nous a fait ce vénéré père oblat qui se montre bien sympathique envers les voyageuses canadiennes. Il nous recommande de voir son frère, le R. P. Joseph, qui est procureur général de leur maison à Rome, et est très bien vu au Vatican.

Nous allons présenter nos hommages à M. Guibert, S. S., supérieur de l'Institut catholique. La conversation roule tout entière sur notre vénérable Mère.

Dans une dernière visite au cher et bon père Roger, nous lui exprimons le désir d'avoir les portraits des supérieurs généraux de Saint-Sulpice pour notre maison mère de la rue Sherbrooke. " Adressez-vous à M. de Foville, nous dit-il, demandez les tableaux peints à l'huile, ne vous gênez pas, demandez." Ce vénéré sulpicien nous invite à revenir et écrit dans notre carnet, plus encore avec son cœur qu'avec sa main, ce qui suit : " Mes vœux pour nos sœurs de Notre-Dame de Montréal. Que le bon Dieu hâte la béatification de notre vénérable Mère Bourgeoys. Union de prières dans le Sacré-Cœur."

Th. Roger, 23 octobre 1905.

Une lettre de M. Denis, S. S., met le sceau à notre journée, déjà si riche en événements heureux et agréables. (20*)

Mardi, 24 octobre.

Le temps si beau aujourd'hui nous permet de visiter Versailles, petite ville de 38000 habitants, qui porte un cachet tout royal. Après avoir pris le dîner chez les sœurs de l'Espérance, dont nous admirons le bel établissement, nous nous dirigeons vers le château, un des monuments de France les plus intéressants au point de vue de l'histoire. Ce palais bâti par les rois Louis XIII et Louis XIV, habité par la monarchie française jusqu'à la révolution, a été transformé depuis en musée. C'est dans ce palais que le châtiment mérité par ses ancêtres vint chercher le vertueux Louis XVI.

La chapelle est richement décorée de sculptures et de peintures. La messe s'y dit encore tous les dimanches à 9 heures. Nous visitons rapidement les pièces ci-dessous mentionnées :

Salles de l'histoire de France, renfermant des tableaux qui rappellent les principaux faits depuis Clovis jusqu'à la révolution ;

Salles des croisades, ainsi appelées parce qu'elles commémorent l'histoire des expéditions faites en Orient pour la délivrance des lieux saints ;

Salles de Crimée et d'Italie, comprenant l'illustration complète de l'expédition de Crimée et de la guerre d'Italie ;

Salles modernes, retraçant la retraite de Russie, les

dernières victoires de la Terreur, etc. ;

SALLE DES BATAILLES, renfermant une série de compositions des principales batailles de l'histoire de France ;

SALLE DES GLACES, très somptueuse, tout en marbre, en verre et en or. C'est dans cette galerie qu'eurent lieu les plus belles fêtes de la cour, ainsi que plusieurs événements remarquables pour la France du XIXe siècle : — la bénédiction pontificale donnée du balcon par le pape Pie VII, le 3 janvier 1804 ; — la fête en l'honneur de la reine d'Angleterre en 1855 ; — le couronnement du roi Guillaume de Prusse comme empereur d'Allemagne en 1871 — la célébration du centenaire des Etats généraux par le président Carnot, entouré de tous les corps de l'Etat, le 5 mai 1889 ; — enfin la réception, le 8 octobre 1896, du Tsar de Russie, Nicolas II, qui parut au balcon pour être acclamé par une foule immense massée devant le château.

De là nous passons au cabinet de travail de Louis XIV. L'ameublement de sa chambre à coucher est à peu près comme au XVIIe siècle, nous dit le guide. Nul n'avait le droit de franchir, sans sa permission, la balustrade d'or qui entoure le lit. C'est dans ce lit que le grand roi mourut le 1er septembre 1715.

Les *petits appartements* du roi sont intéressants par leurs anciennes décorations, ainsi que les pièces occupées à différentes époques par Louis XV, Louis XVI, Marie-Thérèse, Marie-Leczinska, Marie-Antoinette et Mme de Maintenon.

Les jardins qui entourent le palais de Versailles sont

superbes. Avec leur parc, leurs pièces d'eau, leurs terrasses et leurs bosquets, ils ont quelque chose de grand et de solennel qui s'harmonise bien avec l'aspect imposant de cet édifice. On y voit un grand nombre de statues et de vases antiques, ainsi que des œuvres originales des XVIIe et XVIIIe siècles.

Le musée des carosses de gala est intéressant à visiter. Il y a la *voiture du sacre* qui a été faite en 1825 pour Charles X ; — celle du mariage du duc de Bordeaux qui a servi à celui de Napoléon III et au baptême de son fils ; — la *topaze* a figuré dans le cortège du couronnement de Napoléon 1er en 1804 ; — l'*opale* a conduit l'impératrice Joséphine au château de la Malmaison après son divorce.

La sellerie et le harnachement très riches des chevaux sont conservés dans des armoires vitrées. On garde également des chaises à porteurs de l'époque de Louis XV et de celle de Louis XVI.

Le *Grand Trianon*, situé à quelque distance de la terrasse du palais de Versailles, est un élégant château construit par ordre de Louis XIV pour Mme de Maintenon. Le " roi soleil " aimait à s'y reposer des fatigues de la cour et l'aimable duchesse de Bourgogne venait souvent l'habiter.

Dans le salon nous admirons : une table avec un dessus en chêne d'un seul morceau de sept pieds ; — une autre en mosaïque romaine qui a coûté 1 000 000 de francs ; — de beaux vases en malachite donnés à Napoléon Bonaparte par Alexandre 1er de Russie. Quelques appartements sont

meublés avec les fauteuils et les sofas rapportés de la Malmaison après la mort de Joséphine.

Au *Petit Trianon*, un seul souvenir absorbe toutes nos pensées : celui de Marie-Antoinette. L'histoire de la malheureuse reine est là, tout à fait vivante. La salle à manger, le salon de réception, le boudoir, tout parle d'elle, de ses bonheurs, de ses infortunes, de sa triste fin. Elle y résidait des semaines entières, se plaisant à mener la vie champêtre, loin du faste, de l'étiquette de la cour, et dans cette simplicité qu'elle aimait par-dessus tout. On voit au *Petit Trianon* les outils de Louis XVI, serrurier à ses heures de loisir, ainsi qu'une pendule que l'infortuné monarque montait lui-même.

Le *hameau*, que fit construire Marie-Antoinette, se compose d'une dizaine de maisonnettes rustiques, groupées sur les bords d'un petit lac et dont les principales sont désignées sous le nom de moulin, poulailler, laiterie, etc. La reine, paysanne à ses heures, prenait plaisir à préparer elle-même la crême et le fromage.

Elle passait au hameau des après-midi d'intimité, entre Mme Elisabeth et ses amies, vêtues de robes de lin et coiffées de larges chapeaux de paille.

Jeudi, 26 octobre.

Une ancienne élève de Villa-Maria, Mlle Sheehan, nous conduit au Louvre pour visiter les musées où elle fait de la copie. Quelques œuvres des grands maîtres attirent sur-

tout notre attention : des originaux de Raphaël, de Murillo, des tableaux des écoles françaises, anglaise, espagnole, italienne flamande, etc.

Du Louvre, nous apercevons le palais de Richelieu, l'arc de triomphe du Carrousel, l'endroit où s'élevait le palais des Tuileries, incendié aux jours malheureux de la commune, l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, où sonna le massacre de la Saint-Barthélemy en 1672, etc.

Grâce à l'aimable attention de Mlle Idola Saint-Jean, un billet d'autorisation nous permet de visiter la Conciergerie, enclavée dans le palais de justice. Cette antique prison vit les querelles religieuses et tous les mouvements politiques de la France.

Le palais de " la Conciergerie " abrita les rois de la première race, ainsi que les douze premiers de la troisième dynastie. Le roi Robert le reconstruisit, et ses successeurs, entre autres saint Louis, l'agrandirent et complétèrent son embellissement.

On nous montre une pièce appelée " salle de Saint-Louis " et celle où ses gardes prenaient leurs repas ; — un cabinet autrefois occupé par la reine Blanche, qui servit de prison, en 1870, au prince Bonaparte, et en janvier 1883, au prince Napoléon ; — une galerie, comprise entre deux grilles, portant le nom historique de " rue de Paris ". Pendant la *Terreur*, plus de deux cent cinquante personnes entassées dans cet étroit espace pour attendre la mort, n'avaient qu'une paille infecte pour lit de repos.

Nous voyons également les cellules où furent détenues

Mmes Roland, Récamier, de Sombreuil, du Barry, ainsi que plusieurs autres nobles dames au temps de la révolution ; — le petit boudoir où le marquis de la Valette prit les vêtements de sa femme, ruse qui lui permit de s'évader et d'échapper à la mort : il devait être fusillé le lendemain (1815) ; — le cachot qu'occupa André Chénier et où il composa sa touchante élégie : " La jeune Captive ". La même cellule servit de prison au maréchal Ney. Napoléon III, après son coup d'Etat, fut enfermé comme prisonnier dans une chambre de la Conciergerie.

La chapelle, fermée au culte depuis la révolution, servait de réfectoire aux Girondins. Vingt et un d'entre eux, massacrés en un seul jour, allèrent à l'échafaud en chantant les couplets révolutionnaires : " Mourir pour la patrie ". On voit une petite porte, dans la chapelle, qui leur livra passage pour se rendre au lieu du supplice.

Une douloureuse émotion nous saisit en entrant dans le cachot où Marie-Antoinette passa soixante-seize jours, sous la surveillance continuelle et malveillante des gendarmes. Louis XVIII a fait placer un monument commémoratif dans cette cellule et agrandir un peu la croisée qui éclairait l'infortunée reine.

Robespierre occupa pendant vingt-quatre heures le cachot voisin de celui de la reine ; étrange ironie des événements : les bourreaux remplacent les victimes. Quelle leçon, et quelle justice qui console !

Vendredi, 27 octobre.

C'est le jour des adieux à nos pères de Saint-Sulpice. La plus profonde reconnaissance leur est due pour le cordial accueil qu'ils ont daigné nous faire, et leur extrême obligeance à nous rendre service. Grâce à leur attention bienveillante, nous avons joui de nombreux privilèges que nous n'osions espérer.

A M. de Foville en particulier nos plus sincères remerciements. Avec la plus exquise délicatesse, ce dévoué père s'est plu à nous donner toutes les informations nécessaires et utiles pour rendre notre voyage facile et agréable.

M. Roger nous donne des reliques de sainte Anne, de saint Vincent de Paul, de saint François de Sales et des quarante-neuf martyrs des Missions étrangères béatifiés en 1900.

Plusieurs de ces messieurs écrivent dans notre cahier-souvenir. Nous conserverons ces précieux autographes comme un bien de famille.

"Le supérieur de la Solitude, heureux d'avoir reçu dans cette maison la révérende Mère supérieure générale de la Congrégation de Notre-Dame, recommande instamment aux prières de la pieuse communauté, si attachée à Saint-Sulpice, l'avenir de l'œuvre de M. Olier, et compte sur les mêmes prières pour que tous les enfants de ce saint prêtre gardent fidèlement son esprit."

A. Berrué.

Solitude d'Issy, octobre 1905.

"L'économe du séminaire d'Issy, F. Olivier, se réjouit d'avoir fait la connaissance des religieuses de Notre-Dame de Montréal, et recommande à leurs prières les œuvres des prêtres de Saint-Sulpice de France. Il les prie de porter son religieux souvenir à M. Lecoq, son saint ami, et à ses confrères nantais, ainsi qu'au cher M. François. Il leur demande aussi un souvenir dans leurs pieux pèlerinages."

Issy, 27 octobre 1905.

"Le supérieur du séminaire des Carmes, heureux de faire une première connaisaance avec les sœurs de Notre-Dame de Montréal, souhaite d'avoir part à leurs saintes prières. Comme il n'y a rien qui soit plus précieux à une communauté que de garder intact l'esprit même qui lui a donné naissance, il fait le vœu que les sentiments de la Mère Bourgeoys, la fondatrice, à travers les inévitables vicissitudes des temps, animent toujours ses pieuses filles, afin qu'elles demeurent bien longtemps au Canada, le ferment du bien et le parfait exemplaire de la vie chrétienne."

J. GUIBERT, S. S.

Paris, 27 octobre 1905.

"Très dévoué de cœur aux religieuses de Notre Dame de Montréal, je fais les vœux les plus sincères pour qu'il plaise à Notre-Seigneur et à sa très sainte Mère de leur continuer les plus abondantes bénédictions, et je serai heu-

reux de prier en union avec les vénérées sœurs pour le succès de toutes leurs œuvres."

S. SABATIÉ, S. S.,
Procureur général.

Paris, 27 octobre 1905.

"Que Dieu soit béni de continuer ainsi de protéger si visiblement l'œuvre de Notre-Dame. Il nous accordera, à nous aussi, nous l'espérons de sa bonté, les mêmes bénédictions, ou plutôt, il nous les a déjà accordées, car n'est-ce pas une bénédiction que d'être persécuté pour la justice ? Demandez pour nous à Notre-Seigneur la grâce de profiter de cette bénédiction, pour qu'elle serve à notre salut et au bien du clergé à qui nous avons dévoué notre vie."

F. MONNIER, S. S.

Paris, 27 octobre 1905.

C'est avec bonheur que nous visitons ce matin la maison où le vénérable J.-J. Olier commença son séminaire, coin des rues Vaugirard et des Nouettes : elle a trois étages et est en état de parfaite conservation. La chambre qu'occupait le saint fondateur forme le sanctuaire de la chapelle. Dans la grotte du jardin où il se rendait pour dire son bréviaire, se voit aujourd'hui une statue de la sainte Vierge. Après avoir baisé ce sol sanctifié par les prières, les sacrifices et les travaux apostoliques de ce grand serviteur de Dieu, le père de nos pères, nous demandons pour tout l'Institut l'esprit qui anima toujours ce saint

prêtre et qui n'est autre que celui de Notre-Seigneur.

Notre journée se termine par une visite au musée Grévin, créé par le célèbre dessinateur de ce nom. Cette galerie est remplie de statues représentant des personnages célèbres, des paysages et des scènes de toutes espèces. Le tout excite vivement notre intérêt.

Samedi, 28 octobre.

Nous quittons définitivement Paris, émerveillées de sa splendeur et de sa beauté. L'animation extraordinaire qui règne dans ses grands boulevards, ses larges avenues, ses riches monuments et ses places historiques en font une ville incomparable.

Notre cœur s'élance déjà vers Rome ; quelques étapes cependant nous restent à faire avant que de contempler les coupoles et le dôme de Saint-Pierre.

Nos malles bouclées et nos adieux faits aux chères sœurs de l'Espérance qui nous ont donné une si bonne et si affectueuse hospitalité, nous nous mettons en route pour Lyon. La révérende mère assistante, sœur Sainte-Perpétue, nous accompagne, et le *Métro*, chemin de fer souterrain, nous y conduit avec une rapidité vertigineuse.

De Paris à Lyon, nous avons de la compagnie dans notre compartiment : des Anglais ; c'est la première fois depuis notre passage à New York que nous entendons parler la belle langue de Shakespeare.

Sur le parcours du voyage nous saluons Dijon, la patrie de saint Bernard, de Bossuet et de Lacordaire. Un arrêt

nous permet de descendre du wagon pour prendre quelques minutes d'exercice ; le besoin de nous délasser se fait vivement sentir.

Vers 5 heures du soir, nous arrivons à Lyon, appelée la *ville des aumônes*. Il n'est pas de cité plus charitable au monde, pas de population plus généreuse que la sienne, et le nombre des œuvres qu'elle soutient est incalculable. La Propagation de la Foi, la merveille du XIXe siècle, a pris naissance dans ses murs, grâce au zèle et à l'initiative d'une femme dévouée et au cœur d'apôtre, Mlle Pauline-Marie Jaricot.

Descendues à la gare Perrache – ainsi nommée de l'ingénieur qui dessécha les marais où elle est bâtie — nous prenons le bateau " La Mouche" pour traverser la Saône, puis le funiculaire qui nous monte à Fourvières. Rien de plus agréable que cette petite traversée. Les bords de la rivière sont tout illuminés. La brise est tiède et les premières étoiles commencent à scintiller dans un ciel azuré, calme et serein. Notre petite "Mouche", qui semble avoir des ailes, glisse gracieuse et légère sur les eaux limpides où se reflètent les feux des deux rives : c'est charmant, on se croirait presque à Venise sur les lagunes tant chantées par les poètes.

A notre arrivée, deux lettres nous sont remises : l'une de notre aimable hôtesse de Paris, Mère Saint-Irénée, l'autre de M. l'abbé Méfray. (21*)

Lyon est le siège d'un archevêché dont le titulaire porte le titre de primat des Gaules. Cette ville, évangélisée par

saint Pothin, se glorifie d'avoir produit un grand nombre de martyrs aux premiers siècles de l'Eglise.

Deux grandes artères navigables, placées entre le Jura, les Cévennes et les Alpes, font de Lyon une ville à l'aspect exceptionnel. L'antique cité lyonnaise a vu naître les empereurs Claude et Caracalla ; elle est aussi la patrie des célèbres botanistes Joseph et Laurent Jussieu et des artistes-peintres, Hippolyte Flandrin, Meissonier, Puvis de Chavannes, etc.

Dimanche, 29 octobre.

Ce matin nous entendons la messe et faisons la sainte communion dans l'ancienne chapelle de Notre-Dame de Fourvières, au pied de la statue miraculeuse. Si nos prières sont exaucées, les grâces les plus choisies pleuvront sur notre famille religieuse.

Nous assistons ensuite à la messe solennelle chantée à la basilique. Cette magnifique église est la plus célèbre de Lyon, l'un des lieux de pèlerinage les plus vénérés du monde chrétien. Elle s'élève au sommet de la colline de Fourvières, qui doit son nom à un forum romain, construit par Trajan et appelé *Forum Vetus*.

L'ancienne chapelle, construite en 1643, est un ex-voto : les échevins de Lyon avaient fait vœu d'élever un sanctuaire à Marie, si la ville était préservée de la peste qui décimait l'Europe. La nouvelle basilique a été érigée pour accomplir le vœu émis le 8 octobre 1870 — en pleine

guerre franco-allemande — par Ginoulhiac, archevêque de Lyon, qui supplia la Mère de Dieu d'épargner à sa ville les horreurs de l'invasion prussienne.

Le 8 septembre, jour de la Nativité de la sainte Vierge, le primat, en commémoraison du vœu de 1643, donna solennellement la bénédiction du saint sacrement à la cité, du haut du balcon de la basilique. Chaque samedi, le prêtre qui chante la grand'messe, bénit la ville avant de bénir les fidèles. Le soir du 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, la colline et la cité sont splendidement illuminées.

Dans le cours de l'après-midi, nous dirigeons nos pas vers le séminaire universitaire. Le supérieur, M. André, S. S., a passé plusieurs années à Baltimore et visité plusieurs fois Montréal. " Tous mes vœux, dit-il, sont d'aller revoir mes confrères d'Amérique et de mourir sur cette terre si libre et si hospitalière."

Au grand séminaire, le supérieur n'étant pas sulpicien, nous demandons le directeur, M. Choublier : celui-ci nous reçoit avec une grande affabilité, et gracieusement nous invite à assister à la messe au séminaire, le jour de la Toussaint.

La soirée tout entière est consacrée à dépouiller notre correspondance. (22)

Lundi, 30 octobre.

Notre céleste Mère nous a préparé pour ce jour les plus suaves jouissances. C'est à Ars que sa main nous conduit

pour nous faire jouir du calme et de la paix dont est rempli ce lieu embaumé par les vertus du vénérable prêtre que l'Eglise vient de béatifier.

Ce village n'étant pas très éloigné, on nous conseille vivement de faire le pèlerinage au tombeau du *saint curé*. "Personne ne vient à Lyon, nous dit-on, sans se rendre à Ars."

A l'heure matinale où nous partons, 5 heures, le temps n'est pas très encourageant, mais une étoile solitaire qui brille au ciel comme un heureux présage, nous rassure. Le trajet est accompli dans un omnibus appelé *galoche* à cause de sa proverbiale lenteur. A Misérieux une montée de vingt minutes de marche reste à gravir ; nous refusons la voiture, car nous sommes désireuses d'arriver en vraies pèlerines dans ce hameau, tout sanctifié par l'humilité, la pauvreté et la simplicité de son bienheureux pasteur.

Sur notre route se rencontre une belle statue en bronze de sainte Philomène. D'une main, la jeune martyre tient une palme, et de l'autre, elle semble indiquer le chemin qui conduit à l'église.

A 9h.30, nous entrons dans l'église, et grâce à un prêtre pèlerin nous pouvons entendre la messe et recevoir le sainte communion, dans la chapelle où repose le corps du bienheureux Jean-Marie Vianney. Sa statue en marbre blanc a été placée sur l'autel à l'époque de sa béatification, en 1905.

Nous visitons à loisir la pauvre église, demeurée ce

qu'elle était au temps du vénérable prêtre, mais qui a été considérablement agrandie depuis, à cause des pèlerinages toujours de plus en plus nombreux. Ici, c'est l'humble chaire où M. Vianney faisait ses touchantes homélies et ses instructions familières de onze heures ; là, le baptistère où il a ouvert à tant d'âmes l'entrée de la vie chrétienne ; plus loin, le tableau commémoratif de la cérémonie du 1er mai 1856, lorsqu'il consacrait solennellement sa paroisse à Marie immaculée. Son "pauvre" confessionnal, dans la chapelle dédiée à sainte Philomène, la martyre préférée, derrière laquelle s'abritait son humilité pour cacher les miracles qu'il opérait. Vis-à-vis est celle de la sainte Vierge représentée par une statue dorée, dont les mains débordent de grâces, symbolisées par des rayons lumineux : c'est aux pieds de cette madone que le zélé pasteur envoyait ses pénitents dire une prière à l'Avocate des âmes pécheresses ; c'est là aussi que s'accomplissaient les conversions merveilleuses.

Le bienheureux Vianney a été enterré sous les dalles de la grande allée. Une large pierre scellée dans le pavé, et portant une inscription surmontée d'un calice et d'une hostie, indique le lieu où il repose depuis sa mort, arrivée le 4 août 1857.

Nous faisons le chemin de la croix dans cette pieuse église d'où s'exhale un parfum de sainteté qui pénètre jusqu'au plus intime de l'âme. Les justes et les pécheurs s'y sont coudoyés, et tous ont remporté de leurs communications avec le saint prêtre les plus précieux avantages.

Le presbytère, simple et pauvre, est conservé intact et avec la plus religieuse vénération : on impose une amende a quiconque se permet d'écrire sur les boiseries et les murailles, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Dans la première pièce se voit la couchette du Saint, considérablement brûlée par la malice du *grappin*, qui y mit le feu à diverses reprises ; — la planche que chaque nuit il substituait à son matelas ; – la marmite dans laquelle il faisait cuire les pommes de terre qui composaient l'unique nourriture de la semaine ; — sur la cheminée, la lanterne dont il se servait pour se rendre à l'église, toutes les nuits à 2 heures, où déjà l'attendaient plusieurs personnes pour se confesser. Au second étage on nous fait voir l'aube avec laquelle il célébra sa première messe, qu'il plia lui-même et qu'il ne porta jamais depuis ; — une chasuble que le saint curé, à jeun et à pied, alla s'acheter à Lyon, faisant dans cet état 66 kilomètres dans la journée ; — son cilice et sa discipline ; — son chapeau, sa misérable chaussure ; — une fiole de sang provenant des nombreuses saignées qu'il était obligé de subir, et qui se conserve à l'état liquide ; — le lit sur lequel il est mort. Enfin, la croix d'honneur envoyée par Napoléon III et qu'il ne voulut jamais porter, affirmant qu'on la lui avait donnée par méprise, et qu'il ne la méritait pas.

Au retour de ce pèlerinage, nous demandons pour la communauté toutes les vertus du Bienheureux, en particulier son esprit d'humilité qui a rendu sa dévotion si vraie et si touchante, son amour de Notre-Seigneur au

saint sacrement, et le don qu'il possédait de bien faire le catéchisme.

Mardi, 31 octobre.

Ce matin, nous recevons de M. André, S. S., le billet suivant :

Son Eminence le cardinal Couillié vous recevra à 11 heures. Je me mets à votre disposition, si vous croyez qu'il soit nécessaire de vous présenter.

Je vous renouvelle toute l'expression du bonheur que votre visite m'a causé, et mes sentiments de profond respect.

P. André, S. S.

A l'heure indiquée, nous sommes au palais épiscopal, et quelques instants plus tard aux pieds de son Eminence, dont la douceur et l'exquise bonté font penser à la mansuétude du divin Maître.

Le cardinal nous parle avec beaucoup d'intérêt du Canada et de la France. Les épreuves de sa patrie le désolent. Il espère que la très sainte Vierge, toujours si pieusement honorée et invoquée par le peuple français, viendra de nouveau au secours de la Fille aînée de l'Eglise qui, malgré ses égarements et ses nombreuses infidélités, donne encore, chaque jour, ses missionnaires et son argent pour l'extension de la foi dans l'univers entier. "Dans un mois, dit Son Eminence, nous ferons le centième anniversaire de la réouverture de l'église de Fourvières

fermée à l'époque de la révolution. Le pape Pie VII, lors de son passage à Lyon, en 1805, fit solennellement cette magnifique cérémonie."

Son Eminence nous bénit paternellement et offre à chacune un pieux souvenir : le crucifix du pardon, avec le feuillet qui en fait connaitre l'origine.

Nous faisons visite à M. Lepin, S. S., professeur au grand séminaire. Bien que jeune encore, ce digne abbé s'est déjà fait une réputation d'auteur par la publication de deux traités sur la divinité de Jésus-Christ. Un de ces ouvrages réfute, avec succès, les fausses idées de l'abbé Loisy en matière d'exégèse.

La visite de la ville et de ses monuments les plus remarquables remplit notre soirée. Une dame nous accompagne et nous conduit d'abord à la prison de saint Pothin. Sur la porte se lisent ces mots : " L'Eglise de Lyon, par une tradition constante, a toujours vénéré ce caveau comme la prison où saint Pothin, son premier apôtre, fut enfermé avec quarante-neuf chrétiens, et où il consomma son martyre sous l'empire de Marc-Aurèle, en l'an 177 de l'ère chrétienne." C'est avec une religieuse émotion que nous pénétrons dans ce lieu sanctifié par les souffrances de ces généreux martyrs. Creusé dans une terre rocailleuse, ce caveau va en s'abaissant jusqu'au sol sur lequel repose sa voûte naturelle. A droite, se trouve l'enfoncement, où saint Pothin, alors âgé de quatre-vingt-dix ans, et déjà épuisé par les privations et les mauvais traitements, demeura pendant vingt-quatre heures ; cette excavation est

si petite et si incommode, que l'auguste vieillard ne pouvait ni se coucher, ni se tenir debout ou à genoux. Au milieu se trouve la colonne de pierre formée de tronçons au-dessus de laquelle un anneau, tout rongé par la rouille, apparaît fixé à la voûte. Il servit à soutenir les cordes qui liaient sainte Blandine à cette colonne.

Quatre pilastres font saillie et racontent les phases de la vie du saint évêque de Lyon : son apostolat, son accusation et son martyre. Sur les murs, des mosaïques représentent les quarante-huit martyrs, placés selon le genre de leur supplice : ceux qui furent étouffés dans la prison, ceux qui périrent par le glaive et ceux qui furent dévorés dans l'amphithéâtre.

SAINT-MARTIN D'AINAY est l'église la plus ancienne de Lyon et la plus remarquable après la cathédrale. Construite au commencement du VIe siècle, dans un lieu appelé *Athanacum*, — où les martyrs de l'an 177, ayant la qualité de citoyen romain, eurent la tête tranchée — elle fut rebâtie au VIIIe siècle et consacrée en 1106 par le pape Pascal II. Les quatre grosses colonnes en granit qui soutiennent la coupole centrale, ornaient le temple d'Auguste.

SAINT-NIZIER a été la cathédrale primitive de Lyon. Saint Pothin y célébrait les mystères divins dans une crypte qui subsiste encore. L'église actuelle date du XVe siècle. Elle a été dédiée à saint Nizier, archevêque de Lyon, qui vivait au VIe siècle. Son érection est due aux libéralités d'un négociant et de ses héritiers : autel en marbre, belles boiseries, magnifiques statues, chaire remarquable.

L'église SAINT-BONAVENTURE, vaste, très belle, est richement décorée. La statue du saint Docteur se voit dans une niche tout étincelante d'or et de pierreries. Dans cette église se tint un concile œcuménique en 1274.

SAINT-PAUL, près de la gare de ce nom, offre des parties romanes très intéressantes. Un portail latéral, le transept, la tour centrale et la coupole octogonale attirent surtout notre attention. De splendides fresques illustrent la scène du chemin de Damas, et sur le fronton se voit, en relief, la reproduction du même tableau.

Nous passons par le quartier des fabriques de soiries, le principal objet de commerce de la cité lyonnaise. On nous indique l'endroit où le président Carnot fut assassiné, ainsi que le monument érigé à sa mémoire, par la République ; l'hôtel de ville, le palais des Arts, etc.

L'Hospice de l'Antiquaille, tenu par les sœurs de Notre-Dame de Charité, contient mille huit cent quatre-vingt-treize lits réservés aux épileptiques. Il occupe l'emplacement de l'ancien palais des préfets du prétoire, qui fut habité par plusieurs empereurs romains et où naquirent Germanicus, Claude et Caracalla.

La maison mère, le noviciat et le pensionnat des religieuses de Jésus-Marie, très grandes et imposantes constructions, sont en face de la basilique. Aujourd'hui, ce magnifique établissement est entre les mains des laïques. Les sœurs ont protesté contre l'injustice qui leur enlevait leur propriété ; mais la cause est là devant les tribunaux et traine en langueur.

Mercredi, 1er novembre.

Deux mois écoulés depuis notre départ ! . . Combien nous trouverions la séparation plus cruelle si la prière ne nous tenait en union d'esprit et de cœur, avec notre chère communauté, si belle et si aimée ! Quelle ravissante impression nous fait aujourd'hui le dogme de la communion des saints ! Nous sentons intimement que les deux congrégations, celle du ciel et celle de la terre, sont unies dans une même foi et un même amour, sous les regards maternels de Marie et de notre vénérable Fondatrice.

Les cloches carrillonnent joyeusement, invitant les fidèles au saint *rendez-vous* de la grande famille du Père céleste. C'est dans la chapelle du grand séminaire, qu'en ce beau jour de fête, nous entendons la grand'messe selon le rite romano-lyonnais, solennel et très compliqué. Quand il fallut adopter la liturgie romaine, les Lyonnais demandèrent d'en être dispensés, alléguant que le rite en usage dans leur église, de temps immémorial, était celui de l'apôtre saint Jean que leur avait apporté saint Pothin, son disciple. Le saint-siège prit en considération ce filial et religieux attachement, fit des concessions et permit de réunir les deux rites en un seul.

Les séminaristes chantent très bien. A la fin de la messe, leur cantique à la sainte Vierge, avec son touchant refrain : " J'irai la voir un jour ", nous enlève presque au ciel.

Nous assistons aux vêpres à l'église primatiale *Saint-Jean*. Elles sont présidées par Son Eminence le cardinal Couillié. L'exécution de la maitrise est remarquablement belle et savante. Avant la bénédiction du saint sacrement, un missionnaire donne un touchant sermon sur la mort du juste.

A la suite de l'office, nous visitons cette superbe cathédrale qui s'élève au pied de la colline de Fourvières. Elle remplace deux édifices d'origine romaine, Sainte-Croix et Saint Etienne. Son architecture est une des plus anciennes, et les assises ont été construites avec des matériaux provenant du forum de Trajan. Elle est élancée et très sombre. L'atmosphère qu'on y respire porte au recueillement et à la prière : ses chapelles sont vraiment remarquables, entre autres, celle de *Saint-Louis* ou des Bourbons ; on y voit les noms de plusieurs membres de cette royale famille artistiquement sculptés ; — celle des *fonts baptismaux* renferme les mausolées en marbre blanc de leurs Eminences les cardinaux Caverot et Foulon, morts tous les deux le 23 janvier, à quatre ans d'intervalle ; — la *chapelle* de *Saint-Polydore* dont le corps repose sur l'autel : ses ossements sacrés furent retrouvés, il y a deux ans, dans cette même église, où ils avaient été murés au temps de la révolution ; la chapelle de *Saint-Exupère*, autre martyr de Lyon, sous le règne de l'empereur Marc-Aurèle ; — la chapelle *du clocher*, où se trouve un des plus gros bourdons de France : Anne d'Autriche en fut la marraine.

Cette église possède une horloge astronomique merveil-

leuse, construite en 1598 par Nicolas Lippius ; son originale sonnerie, avec mouvement des personnages et chant du coucou, a lieu à 5 heures et à 10 heures du matin, à 1 heure et à 2 heures du soir.

Le trésor des reliques renferme un fragment de la nappe de la dernière cène ; deux croix conservées depuis la tenue du concile général en 1274 ; – des missels du VIIIe siècle ; le cœur de saint Vincent de Paul et la crosse de saint François de Sales. Le lit du saint évêque est conservé chez les Visitandines de Lyon : ces religieuses n'ont pas encore été chassées de leur monastère. La maison de l'aumônier où mourut Mgr de Genève, dans le jardin de ses chères filles, est aujourd'hui occupée par la gendarmerie. Une plaque commémorative rappelle cet événement.

La ville de Lyon a donné au ciel un grand nombre de martyrs au temps de la primitive église. La persécution contre les chrétiens fut plus violente dans cette partie des Gaules que partout ailleurs. Les eaux de la Saône furent rougies par le sang généreux de ces nobles victimes des fureurs païennes.

A Saint-Irénée, dans la crypte, existe un puits où l'on prétend entendre bouillonner le sang des victimes. Cette église possédait un nombre considérable de reliques ; au XVIe siècle, les huguenots en firent brûler un grand nombre et y mêlèrent, non seulement des ossements d'hommes de toutes conditions, mais même ceux de vils animaux. Ils cachèrent les corps des saints, les murèrent et commirent les plus indignes profanations.

Jeudi, 2 novembre.

Après une dernière visite à la madone miraculeuse si chère aux Lyonnais, nous nous mettons en route pour Valence. De la gare, nous envoyons un salut d'adieu à la divine Mère, dont la statue érigée sur la basilique domine toute la ville, la colline de Fourvières ayant une altitude de sept cents pieds.

La ville de Lyon, avec les montagnes qui l'environnent et les deux jolies rivières qui la traversent, est d'un aspect tout à fait pittoresque, surtout quand le soleil dissipe les brouillards qui l'enveloppent si fréquemment.

Rien de plus poétique que le trajet de Lyon à Valence, et jusqu'ici nous n'avons rien vu qui égale en beauté la magnificence des scènes que nous avons sous les yeux. A droite, le Rhône bordé de hauts peupliers roule ses flots impétueux ; à gauche, des plaines couvertes de vignobles et dominées par des coteaux charmants ; bientôt les petites Alpes se dressent couronnées de neiges éblouissantes ; ici, c'est une tranchée, là un tunnel, plus loin apparaît un pont à plusieurs arches : le paysage toujours grandiose, est des plus variés et l'œil ravi ne se lasse pas de contempler. En général, les campagnes de la France sont de vrais jardins par la richesse de leurs cultures et la fraîcheur de leurs routes ombragées ; mais aucune ne peut rivaliser avec celle du Dauphiné.

VIENNE, célèbre par ses draps et ses fonderies, se trouve

sur notre passage. Ancienne capitale des Allobroges, cette ville était une des plus importantes de la Gaule sous la domination romaine. Plus tard, elle devint capitale de la Bourgogne, et les ducs du Dauphiné qui y faisaient leur résidence, ajoutèrent au titre de Dauphiné, celui de comte du Viennois. C'est à Vienne que se tint le concile qui abolit l'ordre célèbre des Chevaliers du Temple en 1311. On y voit encore aujourd'hui le temple d'Auguste et de Livie qui date de l'empereur Claude. Ponsard naquit dans cette ville et une statue en bronze rappelle sa mémoire.

A SAINT-VALLIER, nous voyons en passant le château gothique qu'habita la célèbre Diane de Poitiers, ainsi que les ruines d'un palais du XIIIe siècle, dit de *Pilate*.

A différents intervalles se rencontrent des statues de la sainte Vierge élevées autrefois par les bateliers du Rhône ; il est réjouissant pour le cœur chrétien de voir la Madone dominer le sommet de ces verdoyantes collines, d'où elle semble bénir les voyageurs qui parcourent ces contrées.

Vendredi, 3 novembre.

En arrivant à Valence hier, vers midi et demi, nous trouvions à la gare une tourière des sœurs de Notre-Dame du Refuge qui nous conduisit à leur monastère. Après avoir causé avec ces religieuses, nous partions sous la conduite de notre petite tourière pour visiter quelque peu la ville.

Valence, chef-lieu du département de la Drôme, est bâtie

en amphithéâtre, et offre de ses différentes parties de magnifiques points de vue, sur le Rhône et sur les montagnes du Vivarais. De la rive droite du fleuve la ville présente un aspect des plus pittoresques. Le climat est sain et agréable, la vie douce et facile.

Cette cité, l'antique Ventia, puis Valentia, servit de refuge en 408 à l'usurpateur Constantin. Au moyen âge, la ville appartint à ses évêques ; après avoir, à diverses reprises, essayé de secouer le joug ecclésiastique, les habitants voulurent se donner à Louis XI, qui obtint des prélats le partage des droits seigneuriaux, et fonda l'université que la révolution supprima. Le pape Pie VI y mourut en exil, en 1799.

C'est à l'école d'artillerie de Valence que Napoléon Bonaparte, alors simple lieutenant, vint compléter son éducation militaire.

Nous entrons à la cathédrale SAINT-APOLLINAIRE qui est en deuil de son saint évêque, Mgr Cotton, décédé il y a un mois : son trône est drapé de noir. Cette église bâtie en 212, sous le vocable de Saint Etienne, fut détruite par les Sarrasins et réédifiée au Xe siècle. Deux siècles plus tard, le pape Urbain II, venu en France pour y prêcher la première croisade, en fit la solennelle consécration. Ruinée en partie au XVIe siècle par les guerres de religion, elle a été restaurée en 1609. Un cénotaphe en marbre, accolé à l'un des piliers de la nef, renferme le cœur du pape Pie VI. Le buste du pontife, qui le surmonte, est l'œuvre de Lelaboureur, élève de Canova.

L'église Saint-Jean-Baptiste sur la place de ce nom, a une origine très ancienne. Rebâtie vers le XIIe siècle, elle a été dévastée par la fureur calviniste qui n'en laissa debout que le clocher. On la reconstruisit en 1850. Au milieu de la nef, un peu en deçà de la balustrade, se voit un crucifix à larges dimensions suspendu d'une manière invisible : cette vue qui semble une apparition est très impressionnante.

Dans l'église Saint-Pierre du Bourg, annexe de la ville, se trouve la statue de sainte Galle, libératrice de Valence. Cette jeune vierge obtint par ses prières l'éloignement des Lombards qui étaient sur le point de prendre la ville d'assaut. Le regretté Mgr Cotton ne craignit pas de l'appeler la *Jeanne d'Arc* de Valence.

Les religieuses du Refuge se glorifient d'être en possession d'une commode qui a été à l'usage du souverain pontife Pie VI, pendant sa captivité. La bonne sœur tourière qui nous sert de guide dans nos courses à travers la ville, nous fait remarquer la *maison des Têtes*, un des plus curieux édifices du XVIe siècle. De très remarquables bustes en ronde-bosse ont valu, à cette construction, le nom populaire sous lequel on la désigne.

Grâces aux fontaines limpides et abondantes qui jaillissent tout le long de la colline couronnant Valence à l'est, une fraîche ceinture de prairies et de parterres ombragés entourent la ville, offrant aux citadins des promenades variées et agréables. Celle du Champ-de-Mars, plantée de beaux arbres, forme une vaste terrasse dominant la

vallée du Rhône, d'où le coup-d'œil sur le fleuve est splendide. En face surgit le roc calcaire du Crussol, bloc détaché de la masse granitique des Cévennes. Son sommet porte les ruines du château familial de l'illustre maison des Crussol qui s'allièrent aux d'Uzès. Ces décombres, encore grandioses, sont la propriété de Mme la duchesse d'Uzès, héritière de ces nobles familles.

Les monuments du général Championnet et d'Emile Augier, poète dramatique, tous deux enfants de Valence, s'élèvent à l'entrée d'un des principaux boulevards.

En faisant une petite excursion à Saint-Péray, chef-lieu de canton du département de l'Ardèche à quelques minutes de Valence, nous entrons à l'église paroissiale. M. le curé Rey-Herme, archiprêtre et chanoine honoraire, est un savant modeste et distingué. Il daigne nous conduire lui-même au château et nous présenter à Mme Malet, vénérable douairière, l'âme de toutes les bonnes œuvres de sa paroisse et l'amie de toutes les religieuses. Cette bonne dame, véritable type de la châtelaine du moyen âge, met son manoir à notre disposition et nous comble des plus délicates attentions.

La famille de M. Dimberton, S. S., demeure dans cette intéressante localité, et c'est avec joie que nous allons faire visite à la vénérable mère de M. l'abbé, qui est une sainte femme, et dont le sacrifice journalier est de voir son fils si loin d'elle. On nous reçoit, dans cet intérieur calme et paisible, avec cette affabilité qui met à l'aise en nous faisant sentir que notre présence est agréable.

M. le curé de Saint-Péray recommande aux prières de la communauté l'avenir de sa paroisse qui l'inquiète beaucoup ; il avait établi des couvents de religieuses pour l'éducation des jeunes filles, des écoles de Frères pour les garçons et aujourd'hui tout cela est anéanti ; il lui faut reconstruire des écoles libres et au prix de quels sacrifices ! "Nous souffrons moralement et physiquement, dit-il, les larmes aux yeux. Quelle tristesse pour l'Eglise, de voir tant de défections parmi les personnes qui ont fait les vœux ! La laïcisation est une concession néfaste ; quelles ruines elle amène ! Ma révérende Mère, formez bien vos jeunes sœurs, qu'elles ne fassent pas des vœux à la légère et comprennent bien leurs obligations. Si plus tard vous avez la persécution, elles seront fermes et lutteront sans défaillance."

Samedi, 4 novembre.

Nous donnons un souvenir tout particulier au très honoré Père supérieur du séminaire de Montréal, ainsi qu'à celles de nos sœurs qui ont saint Charles pour patron.

Apres avoir entendu la messe à Saint-Péray et déjeuné chez Mme Malet, nous prenons le train pour Avignon. Notre billet nous laisse la liberté de descendre, à notre guise, à tous les endroits qui se rencontrent sur notre route, sans aucun déboursé.

Notre wagon fuit, aussi rapide que le vent, et ne s'arrête qu'à de rares stations. Nous passons à *Montelimar*, jolie petite ville située au pied d'une colline couverte de vi-

gnobles, et remarquable par un ancien château attenant aux ruines de la chapelle romaine de Sainte-Agathe, et servant aujourd'hui de prison. A quelque distance se trouve Saint-Paul-des-Trois-Châteaux, patrie de Mgr Sibour. Plus loin, sur cette petite ligne qui se détache de Pierrelatte, est le village de Grignan immortalisé par le souvenir de Mme de Sévigné. Une belle statue de la marquise orne une des places de la ville, et l'on montre son tombeau dans le chœur de l'église paroissiale. Aux environs se trouve la Trappe d'Aiguebelle, fondée en 1045, par Adhémar de Monteil, famille qui a donné son nom à Montélimar.

Orange, ancienne colonie du temps des Romains est la sous-préfecture du département de Vaucluse. A Bédarrides, sur les bords du Rhône, se dresse la tour des papes, ruines imposantes de l'ancienne résidence d'été, occupée par les souverains pontifes, pendant les soixante-dix ans de leur captivité à Avignon. Construite en 1309, elle fut détruite par le terrible baron des Adrets pendant les guerres calvinistes.

En arrivant à Avignon notre premier soin est de nous rendre au séminaire, pour présenter nos hommages au supérieur, M. Garriguet, cousin germain du très honoré Supérieur général de Saint-Sulpice. Ce vénéré père nous reçoit avec affabilité et nous offre à prendre le dîner. Nous remercions, car Mme Malet, en mère prévoyante et attentive, nous avait fait préparer un délicieux goûter pour notre voyage.

M. le supérieur, par une délicate attention, veut nous

présenter à M. l'abbé Sylvain, auteur des *Paillettes d'or*, et a la bonté d'aller lui-même le chercher. Ce digne abbé est un vénérable vieillard, petit de taille, gai, alerte, et plein de vigueur malgré ses soixante dix-huit ans. Il est aumônier des sœurs de Saint-Charles, vit comme un apôtre, et consacre tous les revenus de ses publications au soutien des écoles libres. Avec la plus exquise courtoisie, il se prête à écrire dans notre cahier d'autographes ces mots charmants : "Se voir, se faire un peu de bien, se séparer, se quitter, c'est la terre ; tout cela n'est plus au ciel. Le ciel, c'est se voir, s'aimer en Dieu et toujours !"

Parmi les sœurs qui prennent soin du séminaire, M. Garriguet en désigne une pour nous accompagner en ville. Guidées par elle, nous visitons d'abord le *palais des papes*. C'est une immense construction de style gothique, véritable château fort du moyen âge, aux murailles épaisses, percées de meurtrières couronnées de machicoulis, et flanquée de six tours plus ou moins balafrées par les coups du temps ; ce curieux monument, où subsistent d'admirables fresques de Memmi, sert actuellement de casernes.

La cathédrale de NOTRE-DAME-DES-DOMS fait suite au palais des papes. On y remarque, outre le trône pontifical en marbre, le tombeau de Jean XXII, enfermé dans la sacristie ; ceux de Benoit XII et de Crillon enclavés dans le chœur ; — et une très belle chapelle à la très sainte Vierge honorée sous le titre de Notre-Dame du *Pouvoir*.

Nous montons au *Rocher* afin de jouir de la magnifique promenade qui en couronne le sommet. De ce point élevé,

on embrasse dans un coup d'œil les différentes parties de la ville. A nos pieds, c'est le Rhône, dont on peut suivre toutes les sinuosités ; en face, le fort Saint-André qui protégeait l'ancienne Chartreuse aux tours très imposantes ; en arrière du petit séminaire, les ruines du pont de Saint-Bénézet construit au XIIIe siècle, et qui, sur dix-huit arches, traversait les deux bas du fleuve et l'île de la Barthelosse ; quatre arches seules subsistent encore ; sur la seconde se trouve la chapelle de Saint-Nicolas où, selon la légende, fut inhumé saint Bénézet, le jeune architecte de ce pont merveilleux.

Dans le lointain se voit le pont suspendu, ce *fameux pont d'Avignon où tout le monde passe.*

De l'autre côté, on aperçoit Ventoux, sentinelle avancée des Alpes, accessible aux automobiles. Pétrarque en fit l'ascension en 1345. C'est le premier point de la terre de France qu'aperçoivent, par un temps clair, les marins entrant dans le golfe du Lion.

Non loin du Rocher s'élève la magnifique statue d'Althen, introducteur de la garance sur le sol français. Près de la gare est celle de Philippe de Girard, l'inventeur de la fabrique mécanique du lin.

On nous indique les maisons occupées par les différentes catégories de Pénitents — noirs, gris, blancs. Leur église est fermée ; ces ascètes vivent isolés, cachés, et mettent en pratique le conseil de l'Imitation : " Aimer à vivre inconnu etc." Presque tous sont des Avignonnais.

A 3h.30, nous prenons le train de Marseille. La route

que nous parcourons est intéressante et variée d'aspect. La première construction qui s'offre à nos regards en arrivant à Tarascon, est un ancien couvent dont on aperçoit de loin la tour couronnée d'arcades. La ville est dominée par un ancien château fort très bien conservé, commencé par Louis II, comte de Provence, et terminé par le roi René qui en fit son séjour favori. Il est aujourd'hui transformé en maison d'arrêt.

C'est à sainte Marthe, la patronne de la ville, qu'est dédiée la principale église construite au XIIe siècle. La sainte hôtesse de Béthanie s'est acquis le culte et la vénération des Tarasconnais en délivrant la contrée de la *Tarasque*, monstre affreux qui la ravageait.

Arles, une des principales villes de la Gaule sous la domination romaine, est riche en souvenirs antiques. C'est là que se trouve l'abbaye de Saint-Césaire avec les ruines de sa chapelle romane.

Enfin, après avoir traversé des terrains accidentés, des plaines couvertes d'amandiers et resserrées entre des coteaux couronnés de chênes et d'oliviers, des terres arides et incultes comme celle du Cran, des Salines, l'étang de Berre, nous entrons dans un tunnel creusé à 600 pieds sous terre et mesurant 16000 pieds de longueur. En arrivant à l'autre extrémité, on est charmé d'apercevoir d'un côté la Méditerrannée aux flots bleus, le château d'If au milieu des eaux, et de l'autre Marseille, dont un parisien gouailleur a dit : " Si Paris avait la Cannebière, Paris serait un petit Marseille." Bientôt, nous entrons dans la gare

Saint-Charles, l'une des plus importantes et des plus bruyantes de l'Europe, s'accordent à dire les voyageurs.

Nous sommes cordialement accueillies chez les sœurs de l'Espérance de la plaine Saint-Michel, No 32.

Le jour de la Saint-Charles nous recevons une lettre de la Villa Henri-Joseph. (23*)

Dimanche, 5 novembre.

Le ciel de Provence, ordinairement clair et riant, est aujourd'hui terne et triste. Le *mistral*, qui souffle assez fort, amène bientôt la pluie, toutes choses que les peuples du midi n'aiment guère. Habitués à un climat doux, au soleil brillant, plus que d'autres ils trouvent maussade ce temps gris et pluvieux.

Notre nuit a été excellente, et après avoir entendu trois messes dans la gracieuse et élégante chapelle du couvent, nous profitons de la journée pour mettre ordre à notre correspondance.

Lundi, 6 novembre.

Ce matin, nous montons en pèlerinage à Notre-Dame-de-la-Garde. Le célèbre sanctuaire, qui couronne la colline, est un élégant édifice de style romano-byzantin, De quelque côté qu'on atteigne Marseille, par terre ou par mer, on l'aperçoit se profilant gracieusement sur l'azur du ciel. Un monument circulaire, orné de colonnes, sert de base à une colossale statue en bronze doré, de la très sainte

Vierge. L'Enfant Jésus, assis sur le bras gauche de sa Mère, regarde la ville qui bourdonne au loin et, d'un geste plein de grâce, étend sur elle ses petites mains toutes-puissantes comme pour la protéger.

Quand on a gravi les pentes abruptes de ces sommets rocailleux, on est ébloui par la magnificence de l'horizon qui nous entoure. Ici, c'est la grande mer, aux flots de lapis-lazuli qu'ont chantés les poètes, parsemée d'îles pittoresques, et ravissante à contempler. Là, vers le nord, c'est l'ancienne ville, dominant à la fois les deux ports, où les vaisseaux de toutes les nations viennent chercher un refuge. Plus loin, c'est la campagne marseillaise où l'œil distingue de riches villas et de simples maisonnettes, cachées dans des massifs de verdure. Pour ajouter à la féerie, l'encadrement de ce splendide tableau est formé par un demi-cercle de collines, découpant leurs vives arêtes sur un ciel étincelant.

La construction de la basilique actuelle, entreprise en 1852, par Mgr de Mazenod, fut conduite à bonne fin par Mgr Cruice, qui couronna l'œuvre par des fêtes inoubliables. Depuis lors, ce sanctuaire n'a cessé de recevoir les témoignages de l'amour et de la piété des Marseillais. La décoration ne laisse rien à désirer. De riches mosaïques ornent les murs, le pavé et les voûtes ; chaque jour s'accroît le nombre des ex-voto de tout genre : tableaux, plaques de marbre, cœurs de vermeil, épées et croix d'honneur, béquilles, petits navires suspendus à la voûte, etc., attestent éloquemment la puissance de Marie et la recon-

naissance de ses enfants. Tous, incroyants et fidèles, l'appellent la *bonne Mère*.

Le pieux sanctuaire fut longtemps desservi par les Oblats de Marie Immaculée qui le rendirent au culte après la tourmente révolutionnaire. Chassés par un nouvel orage, ces religieux ont été remplacés, au service de la Reine du ciel, par les prêtres du diocèse.

Une des particularités de cette église, c'est que l'antique statue de Notre-Dame-de-la-Garde portait entre ses mains le saint sacrement, au jour des expositions solennelles ; ce privilège s'est continué jusqu'à la révolution. Dans les calamités — comme celle du choléra en 1832 — le peuple demandait qu'on descendît la statue pour que la Vierge pût voir de près les souffrances de ses enfants. La procession s'organisait et la cité tout entière se mettait en fête. Un peuple en délire unissait ses chants et ses prières dans un transport de piété, d'amour et de joie. Le retour de la madone sur la colline se terminait par une indescriptible ovation qui remplissait les yeux de larmes et faisait frissonner d'enthousiasme.

Notre-Dame-de-la-Garde est la spéciale protectrice des marins, et chaque mois on prie en face des flots où dorment tant de ces pauvres victimes de la mer.

Tous les jours il y a pèlerinage de quelques paroisses de la ville ou des compagnes environnantes ; la cérémonie se termine par le salut du saint sacrement, et le bourdon sonne pour avertir la cité que Notre-Seigneur la bénit.

Avant de laisser ce sanctuaire incomparable, nous sup-

prions la *bonne Mère* de nous garder dans son amour et fidèles à son divin Fils. Le cœur pénétré d'une douce émotion, nous murmurons cette strophe d'un pieux cantique des anciens jours :

O Notre-Dame de la Garde,
Vous êtes Reine de ces lieux.
Si votre cœur loyal nous garde,
Un jour nous irons dans les cieux.

En sortant, nous prenons le tramway qui conduit à la cathédrale, fac-similé de Saint-Pierre de Rome, et une des plus vastes églises de France. Commencée par Mgr de Mazenod, elle a été livrée au culte sous l'épiscopat de Mgr Robert. Cette magnifique église s'élève en face de la Méditerrannée ; une large esplanade la sépare de la mer couverte de voiles blanches ; les pêcheurs, sans gêne, y font sécher leurs filets. Sur un terrain avoisinant se dresse la statue de Mgr de Belzunce, le martyr du dévouement.

Pour retourner nous côtoyons la mer dans la partie qu'on appelle le vieux port. C'est toute une forêt de mâts dominants le fourré de têtes qui bordent les quais. En traversant la cannebière nous avons besoin de toute notre habileté pour ne pas être étouffées par la foule, et écrasées sous les lourds camions, au milieu desquels trottinent les ânes, portant leur charge de fruits et de légumes.

Nous sommes heureuses, rendues au couvent, de pouvoir respirer à l'aise et jouir du bon air et de la tranquilité.

Mardi, 7 novembre.

Nous quittons Marseille, le cœur touché par toutes les bontés dont nous ont entourées nos aimables sœurs de l'Espérance, et nous prenons la route de Toulon.

Quelques stations de peu d'importance séparent Marseille d'Aubagne, première ville que nous rencontrons sur notre voie qui court dans la direction de l'est. C'est une coquette petite ville bâtie sur une colline à pente très douce ; elle a vu naître l'abbé Barthelémy, auteur du Voyage du jeune Anacharsis en Grèce.

A Cassis, se récolte le meilleur vin de Provence, mais la principale ressource des habitants est la pêche du corail.

Après avoir traversé une vallée entre deux tunnels, on aperçoit tout à coup la Ciotat, sitnée sur le bord de la Méditerrannée dans une position tout à fait pittoresque. et au pied d'un rocher, dont la forme bizarre lui a valu le nom de *Bec de l'aigle.*

Bientôt nous arrivons à Toulon. Cette ville de cent mille habitants possède peu d'édifices publics considérables, si l'on excepte la préfecture de marine et l'arsenal, dont la porte monumentale est due au génie de Vauban. Ce musée naval contient tous les modèles d'armes, de canons de vaisseaux de guerre connus ; ce qui constitue une histoire complète de l'art maritime. Toulon possède deux ports : celui du commerce qui a peu d'importance et le port militaire qui est le plus considérable de la France, précédé

qu'il est par la rade que protègent de tous côtés de formidables batteries et des bastions imprenables.

Les "Servantes de Marie" à qui nous demandons l'hospitalité nous la donnent large et généreuse : pauvres et à l'étroit, elles ont un grand cœur. Leur Congrégation, fondée à Paris, a pour but de venir en aide aux servantes.

Le dîner fini, nous prenons notre récréation dans le parterre tout émaillé de fleurs ; les lis et les roses s'y épanouissent en toute saison. On nous offre des figues fraîches, produit du jardin ; c'est la seconde récolte de l'année.

Il est tout à fait agréable de se promener dans des allées ombragées de palmiers, de platanes, d'orangers, de dattiers, de néfliers japonais, et tout embaumées par les délicieuses odeurs qui se dégagent des arbres fruitiers. Oh ! la belle nature ! l'heureux climat ! Dans ces contrées privilégiées, les nuages mêmes prennent une teinte poétique, lorsque, emportées à toute vitesse sur des hauteurs prodigieuses, nous les regardons planer au-dessous de nous.

M. Grangier, S. S., ancien professeur de philosophie au séminaire de Montréal, nous conseille de traverser la Méditerrannée pour jouir du panorama majestueux que présente le plus beau port militaire de la France.

Mercredi, 8 novembre.

Dès 8 heures, ce matin, nous nous dirigeons vers le port. La température est douce et caressante. Pendant vingt minutes nous glissons sur une mer calme et transparente ;

la sérénité d'un ciel sans nuage et légèrement teinte d'azur et de blanc s'y réfléchit comme dans un miroir. La rade est sillonnée par un grand nombre de chaloupes à rames et à voiles, transportant les provisions pour l'escadre qui mouille dans les eaux de Toulon. Quelques barquettes vont chercher les officiers de marine qui ont passé la nuit à terre.

Nous voyons en passant le navire qui ramena Napoléon de l'île *Sainte-Hélène*. Hors d'état de faire le service, il est conservé comme une relique glorieuse et historique. Le vaisseau amiral Saint-Louis se balance sur ses ancres au milieu de la mer, comme une sentinelle veillant sur le port.

Nous descendons à Manteau, village composé d'une quarantaine de villas enveloppées dans la verdure des orangers et des palmiers. Le propriétaire de ces chalets est un millionnaire français qui se créa une fortune par l'invention des phares optiques. Il contribua également, par ses largesses, à l'érection d'une jolie chapelle où saint Alfred et sainte Amélie ont leur statue.

La paix la plus profonde règne dans ce domaine champêtre, et en contemplant les beautés qui nous environnent, l'exclamation du psalmiste s'élève spontanément de notre âme : " Seigneur, le ciel et la terre sont pleins de votre gloire ! "

En France, le zèle pour les bonnes œuvres est tout à fait ingénieux. Aussi, Mlle Bouffier, qui tient un petit commerce de lingerie, a trouvé le moyen de satisfaire la

dévotion du peuple envers saint Antoine de Padoue en lui érigeant un oratoire dans sa boutique. Tout le monde entre, va prier et déposer des offrandes au pied de la statue du saint. L'humble fille amasse ainsi des sommes considérables qu'elle consacre aux pauvres, aux écoles, aux missions, etc.

Notre départ de Toulon s'opère sous un soleil brillant et une température vraiment printannière. Sur le trajet se rencontrent *Puget-Ville* bâtie au pied d'un monticule qu'une tour gallo-romaine domine ; — le *Luc*, ancien forum Voconti situé sur la voie dite Aurélienne ; Munatius Plancus mentionne le Luc dans une épitre adressée à Cicéron ; les vestiges des *Thermes* récemment découverts, des débris de poteries, de verres irisés, de tombeaux, démontrent l'importance de cette station thermale, créée par les consuls romains ; — *Draguignan* dont les portes datent du XVIIIe siècle, et à quelque distance, le *Dolmen*, monument druidique, respecté par l'occupation romaine et classé depuis au rang des curiosités historiques.

Au delà de l'Argens apparaît, sur un rocher, la chapelle d'un ancien monastère, puis *Roquebrune*, à l'abri d'un contrefort avancé de la chaîne des Maures. *Fréjus*, qui conserve les débris du phare d'Auguste et quelques parties de l'enceinte romaine. Bizarre transformation ! c'est un jardin qui occupe la place de l'ancien port où vint s'abriter la flotte d'Antoine. Au fond du golfe de Nice se détache, toute blanche et tout ensoleillée, la petite ville de Saint-Raphaël. C'est dans cette rade que Napoléon Bonaparte,

couvert de gloire, débarqua à son retour d'Egypte en 1799, et où, vaincu et exilé, il s'embarqua pour l'ile d'Elbe en 1814.

Nous faisons un arrêt de quelques heures à Cannes. Cette cité est protégée contre les vents du nord par un amphithéâtre de collines. La beauté du site, la douceur du climat, la pureté de l'air, la richesse de la végétation, en font une station hivernale des plus réputées de la France. Cannes est une ville aristocratique calme et paisible : les grandes familles de France et d'Angleterre y ont un pied-à-terre. La ville proprement dite se trouve resserrée entre la voie ferrée et la mer, sur le littoral de la grande République. Au delà du chemin de fer, elle déborde dans la campagne : on ne voit que blanches villas blotties dans la verdure des orangers, des palmiers, des aloès et des eucalyptus.

La pointe de la *Croisette*, située à l'est de Cannes, sépare le golfe de Juan de celui de Napoule. En face, émergent les îles Lerins, Sainte-Marguerite et Saint-Honorat, rochers de porphyre rouge couverts de pins. La plus grande et la plus rapprochée est celle de Sainte-Marguerite, célèbre par la captivité du Masque de fer et par la détention de Bazaine.

Vient ensuite *Grasse*, patrie des deux peintres Fragonard. C'est au golfe Juan que Napoléon descendit à son retour d'Elbe en 1815 ; une colonne a été élevée à l'endroit où il passa la nuit. Le lendemain il adressait à l'armée et au peuple une proclamation se terminant par ces

paroles enthousiastes : "La victoire marchera au pas de charge et l'aigle, avec les couleurs nationales, volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame."

Notre nuit à Nice se passe chez les religieuses Augustines qui nous installent princièrement. Nous avons le temps de visiter les promenades des Anglais, la cathédrale, les ruines d'un château d'où la vue plonge sur toute la ville. Entre tous les édifices se distinguent l'observatoire et le palais de la reine Victoria.

Jeudi, 9 novembre.

Nous quittons, bien à regret, la bonne et distinguée mère Saint-Jean de la Croix qui nous a reçues avec tant de délicatesse, et ne veut pas accepter un sou en dédommagement de tout le mal qu'elle s'est donné pour nous. Que Dieu récompense sa généreuse hospitalité !

Le parcours de la côte d'azur est superbe. Villefranche, Monaco, Monte-Carlo défilent sur notre passage. C'est en cette dernière ville que la passion du jeu engloutit tant de fortunes, et rend les bosquets témoins de tant de désespoirs et de suicides. Menton, protégé des vents du nord par un hémicycle de hautes montagnes. La végétation est riche, partout des plantations d'orangers, de citronniers, de figuiers et d'oliviers.

Le grand nombre de tunnels qu'il faut traverser rompt le charme que produit la vue de ces splendides passages.

Déjà nous touchons à la frontière. A Vintimille, il faut

descendre, changer notre monnaie et avancer nos montres de 55 minutes ; nous montons ensuite dans le wagon qui doit nous conduire à Gênes. Sur notre route s'échelonnent de belles campagnes, d'importants villages et de jolies petites villes : *Bordighera*, renommée par ses cultures florales ; elle fait une grande exportation de branches de palmiers pour le dimanche des Rameaux. *San Remo*, qui s'élève dans un beau site au centre d'une double baie ; c'est là que mourut l'empereur Frédéric II d'Allemagne. *Sainte-Thècle*, datant de la domination génoise, et transformée depuis en prison. *Savone*, port toujours plein de vie et de mouvement, défendu par une forteresse. Pie VII y fut relégué par ordre de Napoléon 1er.

Vers 6h.30, au moment où le soleil descend derrière les hautes montagnes en jetant sur la ville l'éclat de ses derniers feux, nous arrivons à Gênes. La métropole génoise est populeuse et très importante ; elle est le siège d'un archevêché, possède une université florissante et est considérée comme la première ville de la péninsule pour l'étendue et le commerce. Cette riche cité s'élève doucement en amphithéâtre au bord de la Méditerrannée , elle doit à la magnificence de son site, ainsi qu'à ses somptueux palais, le nom de Gênes la " Superbe ". La splendeur de ses édifices n'est surpassée dans aucune ville italienne. Un grand nombre de ses constructions sont des chefs-d'œuvre de Galéas d'Alessi, élève de Michel-Auge.

Vendredi, 10 novembre.

De bonne heure, ce matin, nous prenons le tramway pour nous rendre au Campo Santo, la principale célébrité de Gênes. On ne peut concevoir une juste idée de ce champ des morts, véritable musée de statues, sans l'avoir visité. C'est un immense carré entouré d'arcades splendides où les tombes sont placées dans des niches, ornées de lampes, de fleurs et de couronnes mortuaires. Quelques-unes des statues qu'ornent ces tombeaux pourraient paraître un peu payennes, mais la plupart sont vraiment inspirées par l'idée chrétienne de l'immortalité de l'âme.

En sortant de Campo Santo, toutes pénétrées de pensées austères et saintes, nous visitons l'église de l'Immaculée Conception, dont la magnificence n'a pas d'égale. Tout est travaillé, ciselé, avec le plus grand art et le goût le plus parfait. Le crucifix et la madone du maître-autel font l'admiration de tous ceux qui visitent ce pieux et riche sanctuaire. Le monde catholique entier a contribué à l'érection de ce monument, qui semble un trône vraiment digne de la sainte Vierge.

Au nord de la place Acquaverde, dans un jardin planté de palmiers, se dresse, depuis 1862, le monument de Christophe Colomb. Aux pieds de l'illustre génois, qui s'appuie sur une ancre, est la jeune Amérique à genoux. Le piédestal est orné de rostres et entouré de quatre figures allégoriques. Dans les intervalles, sont des bas reliefs représentant des scènes de la vie de Colomb.

Nous prenons la route de Pise et traversons par des tranchées de nombreux caps, plus de quatre-vingt tunnels, dont plusieurs sont considérables. Nous en sommes bien aises, car notre vénérable Fondatrice veut que ses filles passent sous terre. A la sortie de ces voies souterraines, on jouit de la magnifique vue de Gênes entourée de fortifications.

Nous traversons Rapallo, qui fait un commerce considérable d'huile d'olive ; Lavagna, berceau des comtes Feschi dont descendaient les papes Innocent IV et Adrien V ; -- Spezia, ville industrielle et le principal port de mer de l'Italie ; Sarzanna, ville natale du pape Nicolas V. On aperçoit à gauche, dans les montagnes, des carrières de marbre ; — Avenza, avec un vieux château aux tours crénelées, possède un petit port pour l'embarquement du marbre de Carrare ; la voie est bordée de blocs blancs dont les plus gros sont employés pour la statuaire ; – Massa ; son château transformé en préfecture a servi de résidence d'été à la princesse Elisa, sœur de Napoléon 1er ; — Piétrasanta, connue par son mémorable siège et sa prise par les Florentins, sous Laurent de Médicis, en 1482 ; -- Viareggio, ville fréquentée pour ses bains de mer.

Avant d'arriver à Pise, nous traversons une contrée marécageuse, et après avoir franchi l'Arno, nous descendons en gare à 5 heures du soir.

Avec empressement nous nous rendons à la cathédrale qui est déjà fermée. L'extérieur de cet édifice fait juger de la beauté de l'intérieur. Il est entièrement construit en

marbre de Carrare avec des incrustations de différentes couleurs ; sa façade est de la plus grande magnificence. Le baptistère, en face du dôme, datant du XIIIe siècle, est de forme circulaire, tout en marbre blanc et mesure 99 pieds de diamètre.

Le *campanile*, ou tour penchée, rivalise en beauté avec la cathédrale ; il incline de 13 pieds en dehors de la ligne verticale. Galilée profita de son obliquité pour faire, du sommet, des expériences sur les lois de la chute des corps.

Le Campo Santo date de 1203. Il doit son existence à l'archevêque Ubaldo de Lanfranchi. Après la perte des lieux saints, ce prélat fit venir cinquante-trois navires chargés de terre du mont Calvaire, pour en faire le cimetière de sa ville épiscopale.

Trois lettres de Montréal nous sont remises après le souper. Elles sont mille fois bienvenues. (24*)

Samedi, 11 novembre.

A 8 heures, ce matin, nous quittons Pise pour Florence, ville qui s'étend sur les deux rives de l'Arno.

Nous n'avons plus cette belle mer bleue qui réjouit si agréablement la vue, ni ces montagnes dont les cimes s'enchevêtrent comme les feuilles d'une rose ; c'est la nature, belle encore, mais enveloppée de brouillards. Rien de majestueux ; c'est un guéret dont les rigoles sont remplies d'eau, et quelle eau trouble et jaune ! C'est ainsi que Florence nous apparaît, elle, que les Médicis

ont voulue si grande ! Nous nous rendons chez les sœurs de Marie-Réparatrice, qui nous reçoivent avec une affabilité toute religieuse. La supérieure, née à l'île Maurice, parle le français.

Après un dîner réconfortant, Mlle Hirsch nous accompagne à la banque pour refaire nos fonds qui sont épuisés.

La femme du concierge nous conduit chez les carmélites. Là nous vénérons le corps de sainte Madeleine de Pazzi parfaitement conservé, par un miracle étonnant, depuis trois cents ans. On dirait qu'elle dort paisiblement : sa figure, son teint sont pleins de vie ; son expression est vraiment céleste.

Elle est revêtue de son costume religieux et couverte, ainsi que sa châsse, de fleurs d'or et d'argent, offertes par les âmes dévotes à cette sainte amante de Notre Seigneur, morte à l'âge de quarante-cinq ans.

Le tableau du maitre-autel représente la sainte en extase devant la sainte Vierge qui lui apparaît drapée dans un long manteau bleu flottant, et tenant dans ses mains un chapelet aux grains blancs.

Nous avons passé près de la maison où naquit sainte Madeleine de Pazzi, occupée par des bureaux.

Les Carmélites nous montrent, à la grille qu'elles nous ouvrent, une statue en cire du saint Enfant Jésus qui rougit en présence de ceux qui le regardent ; nous avons pu constater ce fait extraordinaire.

Ce Bambino a toute une histoire. Propriété d'abord de Pie VII, cette statuette trouvée dans le palais de Napo-

léon Ier, passa, sans qu'on sache comment, entre les mains des Capucines, puis enfin, dans celles des filles de sainte Madeleine de Pazzi.

Ces religieuses nous montrent une autre statue de l'Enfant Jésus, en marbre et très lourde ; la sainte la vénérait avec une grande dévotion et, en retour, le doux Bambino lui accordait toutes les grâces qu'elle lui demandait. Le crucifix, suspendu dans une salle attenante à la grille, conversait avec l'humble carmélite.

Nous sortons édifiées de tout ce que nous vu et entendu au Carmel . . . et nous prenons le chemin qui conduit au champ des morts, sur la hauteur de Saint-Miniato qui domine Florence. C'est là qu'on peut se former une idée de la sculpture florentine qui vise surtout à l'exactitude dans les détails, tels que les vêtements, les dentelles, les bijoux, etc.

Le *dôme*, ou la cathédrale Santa-Maria del Fiore, ainsi nommée des fleurs de lis qui sont dans les armoiries de Florence, a remplacé une vieille église consacrée à sainte Réparate, et qui servait de cathédrale depuis 1128. Commencée en 1294, elle ne fut achevée qu'en 1462. Elle fut l'œuvre des plus habiles architectes qui, dans une commission formée de vingt-quatre d'entre eux, donnèrent les modèles du chœur et de la coupole. Les peintures, les fresques, les mosaïques qui la décorent sont des maîtres les plus célèbres. C'est dans la sacristie de cette église que Laurent de Médicis se réfugia le 26 avril 1478, lors de la conspiration des Pazzi, pendant que son frère Julien était

poignardé dans le chœur, durant la sainte messe.

Le Campanile est carré et s'élève à une hauteur de 252 pieds. Il est richement décoré de marbre de couleur, et les fenêtres, qui vont en augmentant d'élévation, sont admirables comme détails.

Le *baptistère*, ou église Saint-Jean-Baptiste, est un édifice octogone avec dôme de même forme, décoré de belles bandes de marbre de diverses couleurs, de plusieurs étages de pilastres à proportions habilement graduées et avec de jolies corniches. Il était déjà vanté par Dante qui l'appelle : " Mon beau Saint Jean " ; c'est une des plus magnifiques productions du style roman, spécial à la Toscane.

L'église SAINT-MARC, bâtie en 1290, possède les tombeaux du fameux savant Jean Pic de la Mirandole, mort en 1494, à l'âge de 31 ans, et celui du poète Politien mort la même année.

A côté de cette église se trouve l'ancien et illustre couvent Saint-Marc qui a été restauré et ouvert au public, sous le nom de *Musée de Saint-Marc*.

Ce couvent appartint d'abord aux religieux de Saint-Sylvestre, mais il fut cédé par Cosme l'Ancien aux Dominicains, amis des Médicis. Le peintre Fra Angelico et le populaire Jérome Savonarole ont habité ce couvent.

L'ANNONCIATION est une belle église qui a des fresques célèbres, garanties contre les intempéries par une galerie vitrée. Richement décorée par les Médicis, elle possède une image miraculeuse attribuée aux esprits célestes. Michel-Ange disait: " Ce n'est pas une main humaine

qui a pu donner une expression si divine à la Vierge ; Dieu et les anges seuls pouvaient le faire." C'est dans cette église que saint Louis de Gonzague consacra sa virginité au Seigneur. Saint Philippe Béniti fonda l'ordre des Servites auprès de ce sanctuaire si pieux.

Dimanche, 12 novembre.

Florence, la ville aux fleurs, n'est pas souriante du tout ce matin. Cependant, malgré la pluie, nous continuons nos excursions commencées hier. C'est l'usage en Italie de visiter les églises le dimanche. Nous retournons à "Saint-Marc" que nous avons examiné trop à la hâte. C'est vers les cloitres que nous nous dirigeons ; ils sont ornés de fresques de l'*Angelico* et de ses élèves ; mais comme il est facile de distinguer celles du maître ! Il y a une *Annonciation* d'une grande délicatesse de sentiment ; le *Couronnement de la Vierge*, dont la joie, empreinte d'humilité, est exprimée d'une façon surprenante ; *Jésus en pèlerin* reçu par des religieux sous les traits de deux prieurs du couvent, par Fra Bartholomeo.

Toutes les cellules sont semblables : porte ogivale, petite fenêtre, siège et table, le tout en bois teint, brun foncé, décorées d'une fresque par Fra Angelico et ses élèves, sur un pan du mur.

Dans celle de Jérome Savonarole, on nous montre son buste, son chapelet, son étole, sa discipline, des autographes, son portrait par Fra Bartholomeo ; un crucifix peint par l'Angelico sur une bannière que le religieux portait par

la ville pour inviter à ses prédications ; une copie d'un ancien tableau représentant l'exécution du malheureux dominicain et de ses compagnons. La cellule de saint Antonin, premier prieur de ce monastère, archevêque de Florence durant quatorze ans, est très intéressante à visiter. On y conserve ses manuscrits, son manteau, sa chape, le masque pris sur son visage après sa mort et une de ses châsses.

La dernière cellule, qui contient une belle *Adoration des Mages*, par Fra Angelico, est celle que Cosme l'Ancien fit préparer pour lui-même, et où il avait des entrevues avec saint Antonin.

Une partie de ce magnifique couvent enlevé aux Dominicains par l'État en 1859, est occupée par l'Académie de la *Crusca*, fondée en 1852, dans le but de conserver la pureté de la langue italienne. Elle publie un dictionnaire et elle tient des séances publiques de temps à autre. On y voit les armoiries de la famille des Médicis.

L'église SAINTE-CROIX fut construite par les Franciscains en 1294, à l'exception de la façade qui ne fut élevée qu'en 1857. Sa Sainteté Pie IX en posa elle-même la première pierre.

L'ensemble de cet édifice, majestueux et imposant, est rehaussé par le grand nombre de somptueux monuments funèbres élevés à la mémoire des hommes de génie, tels que Michel-Ange, le Dante, Machiavel, Galilée et Rossini, une des gloires musicales de l'Italie. On y voit aussi les mausolées de Charlotte Bonaparte, morte en 1839 et

celui de Julie Clary-Bonaparte, morte en 1845.

De belles chapelles renferment les chefs-d'œuvre de Giotto, des peintures qu'il exécuta dans toute la plénitude de son talent; rien de superflu sur ces toiles où tout est plein de vie, d'intelligence, de vérité et de simplicité

La bibliothèque, la première qui fut publique en Italie, s'éleva en 1441 sur les ordres de Cosme de Médicis qui la dota de 400 manuscrits. Au milieu de cette vaste et magnifique salle, sont des missels avec enluminures de l'époque, des miniatures du XVe siècle, travaux d'art et de patience exécutés sur parchemin; plusieurs sont dus au pinceau de Fra Benedetto, frère de l'Angelico.

Saint-Laurent, construite en 394, consacrée par saint Ambroise et rebâtie au XIe siècle, est une des églises les plus anciennes de l'Italie. La famille des Médicis la fit reconstruire de nouveau. L'intérieur de la façade est de Michel-Ange. Sous la coupole, en avant des marches, une simple inscription dans le pavé désigne la tombe de Cosme de Médicis l'Ancien. Selon sa volonté, il fut inhumé là, sans pompe, le 2 août 1464, pendant que la *Seigneurie* honorait sa mémoire le surnommant "Père de la patrie."

Dans la sacristie, près de l'entrée, à gauche, est le simple, mais beau monument du père de Laurent le Magnifique, Pierre de Médicis, et de son frère Jean, où Laurent lui-même fut inhumé plus tard.

Santa-Maria-Novella, que Michel-Ange appelait la *fiancée*, a été construite d'après les plans des moines dominicains Fra Sista et Fra Ristora. On y voit un cadran et

deux méridiens concentriques, placés en 1572, par Ignazio Danti.

Sur la place de *Santa-Maria-Novella*, on remarque des obélisques en marbre, reposant sur des statues de bronze. Elles servaient de but aux jeux publics et aux courses qui avaient lieu surtout la veille de la Saint Jean, au temps des Médicis.

Au sortir de l'église, nous passons près de la *Place de la Seigneurie* qui forme le centre de Florence. C'est l'ancien forum de la République, qui a joué un rôle considérable dans les assemblées du peuple. C'est aussi sur cette place que fut dressé le bûcher de Savonarole et de deux autres dominicains brûlés avec lui, le 23 mai 1498. Une plaque de marbre commémore ce lugubre événement.

Le *Palais-Vieux*, siège de la Seigneurie ou gouvernement de la République, puis résidence du grand-duc Cosme Ier, sert aujourd'hui d'hôtel de ville. C'est une sorte de château fort, avec galerie faisant saillie considérable, des créneaux et une tour élancée de 282 pieds, commandant les rues voisines, et dans laquelle Jérome Savonarole fut enfermé comme prisonnier et jugé digne de mort.

Au-dessus des Arcades se voient les armes de Florence : le lis ; du peuple, la croix ; du partie guelfe, l'aigle ; des Médicis, des boules ; de Florence et de Fiesole réunies, le rouge et le blanc.

Lundi, 13 novembre, Via Torino, 44, Rome.

Enfin, nous voici à Rome ! Comme des enfants arrivant au foyer paternel, nos cœurs sont agités d'une douce et forte émotion, malgré une pluie battante qui semble une image des grâces qui pleuvront sur les deux pèlerines dans cette terre des martyrs. A l'Institut normal catholique, dont Mlle Mahuzier est la directrice, plusieurs canadiennes sont là qui nous font fête, entre autres, Mme Saint-Onge, Mlle Rolland et Mlle Villers. Quand on voyage, rencontrer des compatriotes est bien certainement une des plus douces jouissances.

Notre premier soin est d'aller rendre nos devoirs à M. Hertzog. Ce bon père nous reçoit avec beaucoup de bienveillance et nous annonce une heureuse nouvelle : le promoteur de la foi lui a promis de préparer ses *animadversions* pour le mois de décembre ou de mars. Cela étant fait, la cause de notre vénérable Mère prendra un nouvel élan. Nous demandons des prières spéciales à cette intention qui est d'un si grand intérêt pour tout l'Institut.

Comme c'est aujourd'hui la fête de saint Stanislas Kostka, nous nous rendons à l'église Saint-André du Quirinal où repose le corps de cet angélique saint, dans une urne placée sous l'autel.

Dans un couloir commençant à côté du maître-autel, on voit la tombe d'Emmanuel IV, roi de Sardaigne qui, après avoir abdiqué en 1802, embrassa la règle de saint Ignace.

Nous visitons la chambre où mourut saint Stanislas Kostka. Il est représenté sur son lit de mort, en marbre polychrome. Comme expression et vérité, c'est un chef-d'œuvre, dit-on. Dans cette chambre et ses dépendances, sont réunies diverses reliques, dont quelques-unes très précieuses.

Du même pas, nous allons à la basilique Vaticane, traversant le Tibre par le pont Saint-Ange : dix statues sont érigées sur les contreforts. Elles représentent des anges portant dans leurs mains les emblèmes de la Passion.

La visite du dôme gigantesque de Saint-Pierre nous a vivement impressionnées, surtout celle du premier et du second pourtour ; de cette hauteur le regard plonge sur la Confession de Saint-Pierre et sur toute cette immense basilique, de manière à nous faire saisir l'idée de cette œuvre admirable.

Que de beaux monuments, de statues et de tombeaux renferme ce colossal édifice ! Il est l'œuvre de quarante-trois papes. C'est Paul III qui chargea Michel-Ange de le reconstruire. L'édifice a cinq portes : la première est celle qu'on appelle la *porte sainte* ou *du jubilé* ; elle ne s'ouvre que tous les vingt-cinq ans.

On conserve une colonne en spirale, de marbre blanc et ornée de fleurs, qu'une ancienne tradition indique comme ayant fait partie du temple de Salomon. Dans la chapelle des chanoines de Saint-Pierre, est une urne funéraire dans laquelle on dépose les restes mortels du dernier pape.

Tous les tableaux sont en mosaïque et représentent les

chefs-d'œuvre dont les originaux sont dispersés dans la ville. On remarque une statue de saint Pierre, faite au Ve siècle, avec le bronze de la statue de Jupiter Capitolin. La basilique possède des reliques extrêmement précieuses.

En sortant de ce temple, on a devant soi la vue magnifique de la place Saint-Pierre. Elle est de forme elliptique et mesure 196 mètres de largeur ; deux cent quatre-vingts colonnes, soixante-quatre pilastres, appartenant à l'ordre dorique et toscan, lui font une grandiose parure, et supportent une galerie dont la riche balustrade est ornée de cent quatre-vingt-douze statues de saints de 12 pieds de hauteur. Cette œuvre a immortalisé le nom de son auteur, Laurent Bernin.

Au bas de l'escalier conduisant au portique, Pie IX a fait élever les statues de saint Pierre et de saint Paul.

Mardi, 14 novembre.

Nous voyons MM. Clapin et Vacher, S. S., du collège canadien. Ce dernier nous fait visiter le jardin où croissent les orangers et les palmiers. Les lauriers restent en terre l'hiver comme l'été. Nous avons l'avantage de voir les salles du premier étage ; la chapelle est très bien décorée, le réfectoire et les salons sont tenus avec goût. M. Vacher nous disait : " A Rome, il faut qu'il en soit ainsi."

M. Hertzog nous rend notre visite d'hier. Il a vu Mgr Bisleti et lui a parlé de notre audience au Vatican. Il y a beaucoup de présentations urgentes de ce temps-ci, de sorte que nous devons attendre. Vingt évêques espagnols

et quatre du Canada se trouvent à Rome. Ces derniers logent au séminaire canadien : l'hospitalité y est large, digne et cordiale. Cette maison jouit d'une haute réputation dans la ville éternelle.

Mercredi, 15 novembre.

Nous faisons notre visite à l'église des pères du Saint-Sacrement et nous avons le plaisir de rencontrer le R. P. Estévenon, supérieur général de l'ordre. Il nous offre gracieusement ses services. " Quoique vous ayez des protections plus puissantes que les nôtres, dit-il, cependant nous sommes à vous pour vous obliger en quoi que ce soit."

L'église de SAINTE-MARIE DE LA CONCEPTION que nous visitons ensuite appartient aux Capucins. Elle fut bâtie par le cardinal Antoine Barberini, de l'ordre des Capucins, et frère d'Urbain VIII. Le souverain pontife lui-même en posa solennellement la première pierre en 1626.

A côté du chœur, on remarque le tombeau d'Alexandre Sobieski, mort à Rome en 1714. Ce fils du libérateur de Vienne, Jean III, roi de Pologne, voulut être enseveli avec l'habit de Saint-François.

Sous l'autel est conservé le corps de saint Félix de Cantalice qui s'appelait lui-même le *petit vieux*, et celui de saint Crispin de Viterbe.

Par un étroit escalier nous descendons au cimetière des pères Capucins. La voûte et les parois sont armées d'ossements humains qui forment des figures, des rosaces, des

guirlandes et même des lustres suspendus. Dans l'attitude de la prière et du sommeil nous apparaissent des morts anciens et nouveaux, revêtus de leur robe grossière et le crucifix à la main.

Jeudi, 16 novembre.

Nous avons le bonheur d'entendre la sainte messe dans la crypte de la " Confession de Saint-Pierre ", et d'y recevoir la sainte communion des mains de Mgr de Bayeux. C'est une faveur que nous devons à M. Hertzog. Ce prêtre est si bon que les personnes de sa connaissance croient qu'il a fait vœu de charité. Le baldaquin de la *Confession* est en bronze : tout le bronze enlevé au Panthéon y fut employé ; il recouvre l'autel papal. Au-devant de cet autel se voit la *Confession* de Saint-Pierre, c'est-à-dire l'autel qui renferme la majeure partie des corps des saints apôtres Pierre et Paul ; quatre-vingt-treize lampes y brûlent constamment une huile parfumée ; dans la partie ouverte, en bas, est la statue colossale de Pie VI, par Canova, ainsi que le tombeau de Paul III, très remarquable.

L'action de grâce terminée nous parcourons les cryptes qui s'étendent sous la nef de la basilique. Elles renferment le tombeau de douze papes, celui des Stuarts et d'Othon II, ainsi qu'une urne, contenant les entrailles embaumées de Pie IX.

Après le petit déjeuner, nous reprenons nos excursions. SAINT-JEAN-DE-LATRAN, c'est la *cathédrale* de Rome, dont le pape lui-même est évêque. Elevée en forme de croix

latine, elle présente un aspect plein de majesté et de magnificence. On y conserve un autel de bois sur lequel ont célébré saint Pierre et les premiers papes, ainsi que la table de la Cène au-dessus du maître-autel. Nous avons le bonheur de vénérer cette précieuse relique. C'est dans cette basilique que Mgr Bruchési reçut les ordres sacrés. Léon XIII a demandé qu'on érigeât son tombeau dans ce vénérable sanctuaire.

L'abside a été richement restaurée et modifiée par les papes Pie IX et Léon XIII. Sous le portique latéral, se trouve la statue de Henri IV, roi de France, nommé chanoine honoraire de la basilique, en considération des riches aumônes qu'il fit au chapitre de Saint-Jean.

Voisin de cette église, se trouve le baptistère bâti par Constantin et restauré par le pape Sixte III au Ve siècle. Les fresques de cet édifice se rapportent au vainqueur du pont Milvius ; elles représentent l'apparition de la croix, la déroute de Maxence, le triomphe de l'empereur, la destruction des idoles, ainsi que celle des livres payens. Deux énormes blocs de marbre noir poli sont encastrés dans les murs du portique ; ils servaient à torturer les martyrs.

Au retour de ces pèlerinages, nous recevons une lettre de la maison mère nous annonçant la nomination de M. Gaudin, S. S., à la charge de supérieur ecclésiastique de notre communauté. Cette nouvelle nous réjouit grandement, car tout en conservant Mgr Bruchési pour supérieur majeur, nous aurons de plus cet excellent père pour veiller à nos intérêts, et nous savons d'avance avec quel

dévouement il le fera. Nous communiquons cette heureuse nouvelle à nos pères de Saint-Sulpice et allons dire un Magnificat d'action de grâces dans l'église de Notre-Dame-de-la-Victoire où le saint sacrement est exposé pour les quarante-heures. Ce sanctuaire prit son nom du grand triomphe remporté par Maximilien de Bavière sur les protestants, à la bataille de Prague en 1620. Il est remarquable par l'abondance et la variété des marbres : le jubé est d'une grande beauté et d'une richesse extraordinaire.

Nous nous faisons un devoir d'aller présenter nos hommages aux évêques du Canada actuellement au collège canadien : Nos SS. les évêques Duhamel, Gauthier, Barry et McEvoy. Leurs Grandeurs nous accueillent avec une paternelle bonté, et nous assurent de leurs prières et de leur bonne volonté à promouvoir la cause de béatification de notre vénérable Mère. Les trois premiers qui ont des couvents de la Congrégation dans leur diocèse, nous expriment toute leur satisfaction pour le bien qu'y font nos chères sœurs. Nous rencontrons aussi le père supérieur général des Oblats, avec deux de ses assistants ; c'est Mgr d'Ottawa qui les amène lui-même au parloir.

Vendredi, 17 novembre.

Visite à SAINTE-MARIE-MAJEURE, primitivement appelée "Sainte-Marie-des-Neiges". Cette église doit sa fondation au miracle de la neige qui, au mois d'août, couvrit le sommet du mont Esquilin pour indiquer l'endroit

où la sainte Vierge voulait qu'un sanctuaire s'élevât en son honneur. Plus tard, on l'appela " Sainte-Marie de-la-Crèche ", lorsqu'on y eut déposé la sainte crèche de Bethléem, et enfin pour la distinguer de tant d'autres églises érigées dans Rome en l'honneur de Marie, on lui donne le nom de " Sainte-Marie-Majeure " ou la principale.

La nef du centre est grandiose. Les dispositons générales de cet édifice rappellent, dit-on, les temples payens qui ont servi de modèles aux basiliques chrétiennes.

Dans la chapelle du Saint-Sacrement, se voit le tombeau de saint Pie V, dont le corps est en état de parfaite conservation ; avec sa barbe blanche on le croirait vivant. Les restes des saints Innocents sont placés sous l'autel de Sainte-Lucie. Le corps de saint Jérôme repose sous l'autel qui lui est dédié. Le trésor le plus précieux de Sainte-Marie-Majeure est le portrait de la sainte Vierge, peint par saint Luc, selon l'opinion commune, et la crèche de l'Enfant Jésus.

Une magnifique colonne d'ordre corinthien cannelée, et portant sur son chapiteau la statue en bronze de la sainte Vierge, a été élevée sur la place de " Sainte-Marie-Majeure " par le pape Paul V. C'est l'unique colonne qui restait encore de la basilique Constantinienne au Forum. Sur le côté se trouve le monument commémoratif de l'abjuration de Henri IV en 1595. Derrière l'abside, on voit l'obélisque de Sixte-Quint qui était devant le mausolée d'Auguste. A droite, en entrant, est la statue de Philippe IV, roi d'Espagne, destinée à rappeler les préroga-

tives des rois de cette nation, qui étaient par droit de naissance protecteurs de cette basilique insigne et faisaient partie du chapitre qui y est attaché. Elle est toute ruisselante d'or apporté d'Amérique.

La chapelle SIXTINE construite par Sixte V et restaurée par Pie IX, est en forme de coupole et surmontée d'une croix grecque.

L'église SAINTE-PRAXÈDE, titulaire de Mgr Merry del Val, renferme la colonne de la Flagellation de Notre-Seigneur que nous avons eu l'ineffable consolation de vénérer. Dans la crypte du sanctuaire, sont conservés, dans leurs sarcophages primitifs, les restes de sainte Praxède et de sa sœur sainte Pudentienne. On voit incrustée dans le mur une longue table de marbre, portant cette inscription : " Sur ce marbre dormait la Vierge Praxède ". Non loin est le puits, entouré d'une grille, dans lequel sainte Praxède conservait les restes des martyrs et faisait couler le sang qu'elle avait recueilli avec des éponges. Une de ces éponges est conservée sous verre, ainsi que trois épines de la couronne de Notre-Seigneur.

Une des sept chapelles que renferme cette église est dédiée à saint Charles Borromée. A gauche, est le fauteuil de l'illustre cardinal, et à droite, est la table sur laquelle il donnait à manger aux pauvres.

A quelques pas de S.-PRAXÈDE, est l'église S.-PUDENTIENNE, construite sur l'emplacement de la maison du sénateur Pudens, chez qui saint Pierre logea pendant sept ans ; ce qui en fait un sanctuaire des plus vénérables.

Dans la chapelle de Saint-Pierre, on voit une partie de l'autel en bois qui servit au chef des apôtres et à ses successeurs. Près d'une colonne — qui appartenait à la maison de Pudens — se trouve aussi un puits dans lequel les saintes filles du sénateur romain, Praxède et Pudentienne, déposèrent les corps d'un grand nombre de martyrs ; le sacristain y descend une lanterne qui nous permet de distinguer ces reliques insignes.

L'église SAINTE-SABINE sur le mont Aventin est desservie par les Dominicains. Les murs sont ornés d'inscriptions antiques et de peintures plus récentes dues au pinceau du R. P. Besson, un des compagnons de Lacordaire. Outre la chambre de saint Dominique et celle de saint Pie V, on nous montre deux pierres mémorables : l'une indique l'endroit où saint Dominique venait prier la nuit, l'autre recouvrait les corps de sainte Sabine et de sainte Sérapis, sa gouvernante.

Nous ne quittons pas ce pieux sanctuaire sans dire une prière pour notre bien chère mère Sainte-Sabine. Nous supplions sa glorieuse patronne de lui obtenir bien des grâces.

Dans le jardin du couvent se voit un oranger planté par saint Dominique. C'est le premier qui ait été importé d'Espagne en Italie.

Il n'y a qu'un pas à franchir pour se rendre à l'église SAINT-ALEXIS, construite sur l'emplacement de la maison du sénateur romain Euphemianus, père de ce saint. Au bas de la nef latérale gauche, derrière une grille, on

aperçoit l'escalier du palais sénatorial sous lequel Alexis vécut pauvre et obscur pendant dix-sept ans. Dans la nef latérale droite est le puits profond et étroit où le saint puisait l'eau dont il s'abreuvait. Nous en avons bu aux intentions de vénérée mère Saint-Alexis. Le corps de ce saint extraordinaire, ainsi que ceux de saint Boniface et de sainte Aglaé, repose dans la crypte. On vénère également dans cette église la colonne de saint Sébastien. Près de ces saintes reliques, nous avons bien pensé à nos sœurs qui portent ces noms.

De là, nous allons à SAINTE-MARIE-DE-L'AVENTIN, église de l'ordre de Malte et nommée pour cette raison "Sainte-Marie du Prieuré". Sa fondation remonte au Xe siècle. Plusieurs chevaliers de Malte ont leur tombeau dans ce sanctuaire, entre autres, Jean Diedo, grand prieur de Venise et neveu du pape Eugène III. La croix de l'ordre rayonne partout sur les murailles.

Le jardin possède un des plus beaux palmiers de Rome, bien qu'endommagé par un boulet de canon en 1849. On y jouit d'une vue superbe de la ville, de la campagne et des montagnes environnantes.

Nos SS. les évêques du Canada, accompagnés de M. Clapin supérieur du séminaire canadien, nous honorent de leur visite.

L'Institut normal catholique, où nous prenons notre pension, est sous la protection de Saint-Sulpice. Un prêtre de la procure donne la messe tous les matins à 6h.30. C'est la vie religieuse, sous l'habit laïque, que l'on mène

ici : oraisons, exercices de piété, repas à heures fixes, etc.

Samedi, 18 novembre.

La Dédicace des églises est fêtée solennellement à la basilique de Saint-Pierre. La messe se célèbre dans la chapelle du chapitre avec exécution de chant et de musique ravissante. A l'issue du saint sacrifice et au son d'une cloche intérieure, le célébrant et tout le clergé se prosternent sur le pavé, l'assistance s'agenouille, et un prêtre, du haut d'un balcon, présente à la vénération des fidèles les reliques de la vraie croix, de la lance et de la sainte Face.

Après le dîner, nous nous mettons en route pour l'insigne basilique de SAINT-PAUL-HORS-LES-MURS. Nous sortons de la ville par la porte d'Ostie ou de Saint-Paul. Non loin est la chapelle de la *Séparation*. Sortis de la prison Mamertime, saint Pierre et saint Paul firent quelque temps route ensemble ; mais il fallut bientôt se séparer et se donner le baiser d'adieu. Ce fait est exprimé dans une inscription naïve placée entre deux petites colonnes ; un bas-relief sur la façade en conserve la mémoire : " En ce lieu, se séparèrent saint Pierre et saint Paul. Paul dit à Pierre : *Que la paix soit avec vous, fondement de l'Eglise et pasteur de tous les agneaux de Jésus-Christ. Et Pierre dit à Paul : Va en paix, prédicateur des bons et guide des justes, dans la voie du salut.*"

L'Apôtre des Gentils fut décapité au lieu appelé les

Trois-Fontaines, mais il fut enterré dans la villa de sainte Lucine, où s'élève la basilique que nous visitons. L'autel papal a un baldaquin supporté par quatre colonnes d'albâtre oriental transparent, extrêmement précieuses ; elles reposent sur une base de malachite. Cet autel est un des plus riches du monde. On y conserve audessous la partie considérable des restes de saint Paul et ses chaînes. Au-dessus de l'entablement de la nef, on a placé les portraits, en mosaïque, de tous les papes qui ont gouverné l'Eglise depuis saint Pierre jusqu'à Pie IX. C'est une galerie unique au monde et d'une majesté sans égale.

Saint-Paul-aux-Trois-Fontaines, encore plus loin dans la campagne, a été ainsi nommée, parce que la tête du saint apôtre, en tombant sous le glaive du bourreau, rebondit trois fois, faisant jaillir chaque fois une source miraculeuse. Ces trois sources existent encore, surmontées d'un petit monument religieux. Nous avons bu de cette eau merveilleuse. Un peu au delà de la première fontaine, dans un angle de la chapelle, on conserve une section du billot qui servit pour la décollation de saint Paul.

Cette église est desservie par les Trappistes français, qui ont réussi à assainir le terrain au moyen de nombreuses plantations d'eucalyptus, dont ils extraient un excellent fébrifuge et une liqueur de table renommée.

Outre la chapelle des Trois-Fontaines, l'enclos monastique renferme la vaste église des SS. Vincent et Anastase, sur les piliers de laquelle sont peints les douze apôtres, d'après les dessins de Raphaël ; la chapelle appelée Scala

Cœli, parce que saint Bernard, y célébrant la messe, vit l'âme du défunt pour laquelle il priait monter au ciel sur une échelle miraculeuse. C'est en cet endroit que saint Zénon et ses dix mille compagnons d'armes furent martyrisés.

L'église de la Scala Cœli possède un autel qui a le privilège des indulgences du *trentain*, c'est-à-dire qu'*une* seule messe donne autant d'indulgences que les *trente* messes consécutives. Huit autels seulement dans le monde catholique jouissent de cet avantage précieux. Les honoraires de cette messe sont de cinq francs ; nous en payons quatre pour nos chères sœurs défuntes.

De plus, nous agrégeons la communauté à la confrérie de Saint-Paul, érigée à l'église des Trois-Fontaines pour la conversion des pécheurs. Une messe est dite chaque semaine à cette intention. Aucune obligation à remplir. On donne un franc en entrant dans l'association, et voilà tout.

Dimanche, 19 novembre.

La pluie a cessé depuis jeudi : il fait un temps magnifique, nous souffrons même de la chaleur. Souvent nous disons : à la maison mère, l'on est obligé de chauffer les calorifères, tandis qu'ici les fenêtres restent ouvertes toute la journée.

Notre visite aujourd'hui est au Gesu, église du généralat des Jésuites, une des plus belles et des plus somptueuses de Rome. Notre attention est attirée surtout par

la chapelle de Saint-François-Xavier qui possède un superbe tableau, par Maratta, représentant la mort du saint apôtre du Japon ; — le sanctuaire où l'on voit la tombe du célèbre Bellarmin ; — la chapelle de Saint-Ignace de Loyola, d'une somptuosité sans égale.

Lundi, 20 novembre.

La révérende mère Sainte-Félicité, supérieure de Notre-Dame-des-Oiseaux, visite en ce moment la maison que ces bonnes religieuses ont à Rome, sur la via San Martino, 14. Elle envoie une des sœurs tourières nous dire qu'elle serait très heureuse de faire notre connaissance. Nous allons donc la voir, ainsi que les sœurs de Jésus-Marie qui demeurent à la via dei Mille, 15. La supérieure est occupée, sœur Marie de Jésus nous reçoit, et, comme elle est canadienne, nous parlons du pays.

Mlle Rolland, notre bon cicerone, nous conduit au musée du Capitole. Nous remarquons le portrait de Michel-Ange, peint par lui-même ; le couronnement d'épines, par Tintoret ; — une Sainte-Famille, par Carrache ; — le martyre de Saint-Sébastien, par le Dominiquin ; — Sainte-Pétronille, par le Guerchin ; c'est la perle du musée, etc.

Nous voici ce soir à SAINT-LAURENT-HORS-LES-MURS. Une belle colonne de granit égyptien, surmontée d'une magnifique statue du saint martyr, décore la place.

L'intérieur de la basilique a, tout d'abord, un aspect étrange, parce qu'elle est formée de deux églises de niveau différent, et ajoutées tête à tête, en sorte que leurs entrées

sont diamétralement opposées. Au-dessous d'un très élégant baldaquin qui surmonte le maître-autel, reposent les deux plus grands diacres de l'Eglise catholique : saint Laurent et saint Etienne. Sur une face de ce tombeau, on voit une grande plaque de marbre couverte de taches sanguinolentes, sur laquelle on déposa le corps de saint Laurent, après qu'il eut été rôti sur le gril.

Dans le fond de la crypte ouverte, se trouve le tombeau de Pie IX, le plus vaste et le plus grandiose de Rome. Sur les fresques sont représentés les écussons des ordres religieux du monde entier.

Les murs de la galerie supérieure sont couverts d'ex-voto en l'honneur du saint pontife Pie IX ; et dans un cadre, est conservée la partie de son testament, dans laquelle ce grand pape demande à être enterré à "Saint-Laurent."

De là, nous allons au cimetière le plus populaire de Rome, le plus riche en monuments et le plus édifiant. Nous nous arrêtons longtemps devant celui que fit élever Pie IX à la mémoire des soldats morts, de 1869 – 1870, pour la défense du saint-siège. Puis, nous nous agenouillons avec un respect tout filial sur la tombe du vénéré M. Captier qui repose dans ce Campo Santo.

M. Vacher nous remet, sous le couvert de l'anonyme, près de deux mille médailles qu'un de nos amis de Montréal, dit-il, l'a prié de nous adresser en son nom. Tout de suite, nous nommons le vénéré père Daniel ; le sourire de M. Vacher nous indique que nous sommes tombées juste.

Il est unique ce cher père ! Nous lui écrivons nos remerciements.

Mgr l'Archevêque de Montréal nous adresse son mandement sur le " Denier de Saint-Pierre ", nouvelle preuve de son attachement à l'Eglise et au saint-père. A chaque malle Sa Grandeur nous envoie la " Semaine Religieuse ". Cette délicate attention nous remplit de reconnaissance. (25*

Mardi, 21 novembre.

Nous nous rendons, ce matin, chez les Ursulines, en suivant la via Momentana et en passant par la porte Pia, qui rappelle de si douloureux souvenirs aux enfants de l'Eglise.

En arrivant au monastère, on nous dit que la Mère supérieure est allée, avec ses assistantes, présider une cérémonie de profession religieuse à leur noviciat de Villa-Maria.

Nous continuons notre route jusqu'à l'église SAINTE-AGNÈS-HORS-LES-MURS. La basilique s'élève sur le tombeau de la glorieuse martyre qui fut ensevelie dans une villa appartenant à sa famille. On y descend par un large escalier de quarante-cinq marches. Les corps de sainte Agnès et de sainte Emérentienne reposent sous le maitre-autel. Les mosaïques de l'abside sont précieuses et très anciennes ; la voûte est d'une grande richesse. C'est dans cette basilique que, le 21 janvier, on bénit les agneaux dont la laine servira à la confection des *pallium*. Au pied

de l'autel de cette aimable petite sainte, un souvenir tout particulier est accordé à nos chères sœurs qui sont sous sa protection.

Au retour nous allons rendre visite aux bons pères Oblats qui ont une belle résidence près du Colisée, sur le mont Esquilin. Nous remettons au révérend père Augier, supérieur général, la lettre que le père Tourangeau nous avait donnée pour présenter à ses confrères d'Europe. En voici la teneur.

Montréal, ce 19 août 1905.

La révérende Mère Saint Anaclet à qui je remets ces lignes est la supérieure générale des sœurs de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal.

Je prie tous les révérends pères Oblats que cette digne Mère rencontrera pendant son voyage en Europe, d'avoir pour elle et sa compagne les plus charitables égards.

Les Oblats du Canada et les dévouées religieuses de la Congrégation de Notre-Dame se considèrent, à plus d'un titre, comme des frères et des sœurs de la grande famille catholique de cette partie de l'Amérique, et celui qui signe cette page désire de toute son âme que l'on prouve là-bas que chez les Oblats, il n'y a partout qu'un seul cœur et un même esprit.

E.-J.-A. TOURANGEAU, O. M. I.,
Provincial.

Le vénéré Père supérieur nous reçoit avec une exquise bienveillance, et nous montre la chapelle, les jardins qui

sont vastes, réguliers et ombragés de grands arbres.

Nous nous dirigeons vers SAINT-PIERRE-AUX-LIENS ou basilique Eudoxienne, non loin des Thermes de Titus. Cette église fut construite pour y garder les deux chaînes dont saint Pierre fut chargé à Jérusalem et à Rome. Elles sont conservées dans un riche reliquaire placé dans la Confession. L'église de Rome conservait la chaine que l'apôtre avait portée sous Néron, lorsque, en 436, elle reçut de l'impératrice Eudoxie celle dont il avait été chargé dans la ville sainte. Le pape saint Léon rapprocha les deux chaines qui se joignirent aussitôt miraculeusement pour n'en former qu'une seule.

En l'honneur de saint Pierre et en mémoire de ce prodige, le pape, de concert avec l'impératrice, édifia la basilique de Saint-Pierre-aux-Liens.

C'est dans cette église que, le 3 juin 1827, Jean-Marie Mastaï Ferretti, devenu plus tard Pie IX, fut consacré évêque de Spolète. En 1877, à l'occasion du jubilé episcopal du grand pontife, la basilique de Saint-Pierre-aux-Liens fut restaurée et grandement embellie. Dans l'abside, on a découvert en 1876 les restes des sept frères Machabées dont le martyre est représenté par des fresques dues au pinceau de Cappazoni. Dans cette église aussi se voit la statue de Moïse par Michel-Ange.

En ce jour de la Présentation de Marie, nous donnons un souvenir particulier à nos sœurs novices qui renouvellent leur acte de consécration à cette divine Mère, ainsi qu'aux élèves de nos différentes maisons qui rivalisent à

qui honorera le mieux la Vierge du Temple, en cette touchante fête.

A Rome on est tout aux préparatifs de la fête de sainte Cécile, une des saintes romaines les plus populaires. Les premières vêpres se chantent à 3 heures dans la basilique qui porte le nom de cette héroïque martyre. La décoration du sanctuaire est splendide : entre les fleurs gracieusement disposées, plus de quarante lustres, avec nombreuses bougies, y sont suspendus ; la musique est bien exécutée ; cependant les *habitués* ne sont pas satisfaits ; ils regrettent la suppression de l'orchestre et les grands morceaux à effet des années précédentes ; le Motu proprio du pape, pour la réorganisation du chant sacré, est loin d'être mis en vigueur, même à Rome. Le cardinal Rampolla est titulaire de cette église.

Il y a foule comme aux fêtes d'obligation. Tous les ordres religieux sont représentés, et qu'ils sont nombreux à Rome ! Les diverses nations y ont des séminaires ecclésiastiques, et les étudiants sont désignés en général par un costume particulier.

Après les vêpres, nous visitons l'église qui fut bâtie sur l'emplacement même de la maison où mourut sainte Cécile. Elle est précédée d'une grande cour et on remarque à droite le *caldarium*, c'est-à-dire la salle des bains dans laquelle la sainte fut d'abord exposée à la vapeur pour y être étouffée ; on y voit encore un reste de chaudière et des tuyaux en plomb : — la dalle de marbre sur laquelle elle reçut les trois coups d'épée, qui ne réus-

sirent pas à trancher sa tête : une magnifique statue représentant sainte Cécile, telle qu'elle fut trouvée dans son tombeau, à la catacombe de Saint-Calixte, l'an 802. A cette époque, son corps fut transporté par ordre du pape Pascal Ier, dans la basilique où il repose sous le chœur, avec ceux des saints martyrs Valérien, Tiburce, Maxime, Lucius et Urbain.

Autour de ce tombeau, le cardinal Rampolla a fait construire une crypte très riche et très élégante, dans laquelle est conservée la pierre sépulcrale qui recouvrait aux catacombes le corps de saint Valérien, époux de sainte Cécile.

Mercredi, 22 novembre.

Une grand'messe est chantée, ce matin, dans la catacombe de Saint-Calixte, en l'honneur de la patronne des musiciens. La voie Appienne y conduit. Sur cette route se trouvent la porte Appia, dite de Saint-Sébastien, parce qu'elle est à courte distance de la basilique de ce saint ; la porte Latine devant laquelle saint Jean subit le supplice de l'huile bouillante ; la porte Capène, de l'enceinte de Servius Tullus ; l'église des SS. Nérée et Achillée ; l'arc Drusus élevé par le sénat, l'an 8 avant Notre-Seigneur ; la petite église "Domine, quo vadis ?" bâtie à l'endroit où saint Pierre, fuyant la persécution de Néron, rencontra tout à coup le divin Sauveur. "Où allez-vous, demanda l'apôtre à son Maitre ? Et à celui-ci de répondre : "Je vais à Rome pour y être crucifié de nouveau." Pierre comprit et retourna sur ses pas.

L'âme pénétrée des sentiments les plus profonds, inspirés par la vue des choses admirables rencontrées sur notre passage, nous pénétrons dans le cimetière Saint-Calixte, le plus vaste et le plus important de tous ceux qui entourent la ville de Rome. On y descend par un long escalier, construit probablement par Constantin, nous dit le guide, quand les fidèles du IVe et du Ve siècle venaient en foule visiter ces chapelles souterraines et les corps des saints martyrs. Nous nous dirigeons d'abord vers la crypte des papes qui a été découverte en 1851, par le grand archéologue, M. de Rossi. On y voit les fragments des pierres sépulcrales de saint Anthère, de saint Fabien et d.. saint Eutychien. La voûte disparaît sous les couronnes. C'est dans cette catacombe que nous entendons la sainte messe qui se chante à la chapelle de Sainte-Cécile, ornée de guirlandes de fleurs naturelles.

Le chant, exécuté par les prêtres du séminaire français, est très beau : le Credo et le Sanctus sont enlevants. A l'issue du saint sacrifice, nous examinons les fresques de "Saint-Calixte" qui méritent une attention spéciale à cause de leur haute antiquité, puisqu'un grand nombre remontent aux deux premiers siècles de l'ère chrétienne.

On ne peut définir les impressions que l'on éprouve en visitant ces souterrains qui ont servi aux réunions chrétiennes, pendant les grandes persécutions. Que de drames religieux s'y sont passés !

Nous assistons à une conférence donnée, dans une ancienne basilique, tout près des catacombes, par M. Maruc-

ci, sur la topographie chrétienne de la voie Appienne.

Jeudi, 23 novembre.

Aujourd'hui, les fidèles se portent vers l'église SAINT-CLÉMENT pour célébrer la fête du grand pape. De la Chersonèse où il mourut en exil, son corps fut apporté à Rome, au IXe siècle, par SS. Cyrille et Méthode. Une belle basilique lui est dédiée ; on pense qu'il avait demeuré en cet endroit. L'église actuelle est du XIIe siècle. Nous la visitons en détail. Elle a gardé sa forme ancienne et possède une intéressante mosaïque.

La basilique souterraine, la plus ancienne de Rome, remonte au IVe siècle et fut décorée au IXe et au XIe, de peintures encore visibles.

La basilique CLÉMENTINE, desservie par les Dominicains irlandais, est précédée d'une cour carrée (atrium) réservée anciennement aux pénitents publics.

Nous passons ensuite à la basilique SAINTE-CROIX DE JÉRUSALEM, bâtie par l'ordre de sainte Hélène, sur l'emplacement de son palais. La mère de Constantin y déposa les grandes reliques de la Passion qu'elle apporta de Jérusalem, après la découverte de la vraie croix.

Le chœur et l'abside sont couverts de fresques représentant les circonstances de l'Invention de la sainte croix. A côté, se trouvent deux ambons élégants qui servent à l'exposition de ces précieuses reliques.

Cette église desservie par les Cisterciens possède trois parcelles de la vraie croix, un des clous du crucifiement de

Notre-Seigneur, deux épines de la sainte couronne, un fragment de la tablette qui fut fixée au haut de la croix avec l'inscription, un doigt de saint Thomas et la pièce transversale de la croix du bon larron. Nous nous agenouillons avec respect devant ces saintes reliques conservées dans une chapelle intérieure.

La crypte renferme une splendide chapelle dédiée à sainte Hélène, dont le pavé est formé de la terre du calvaire transportée par la pieuse impératrice.

Vendredi, 24 novembre.

Accompagnées de M. Hertzog, nous allons au Vatican faire une visite à Mgr Bisleti, maître de chambre de Sa Sainteté. Ce prélat parle très bien le français; il nous promet une audience pour la semaine prochaine et nous offre d'assister à la messe du saint-père le 8 décembre : ce que nous acceptons avec reconnaissance.

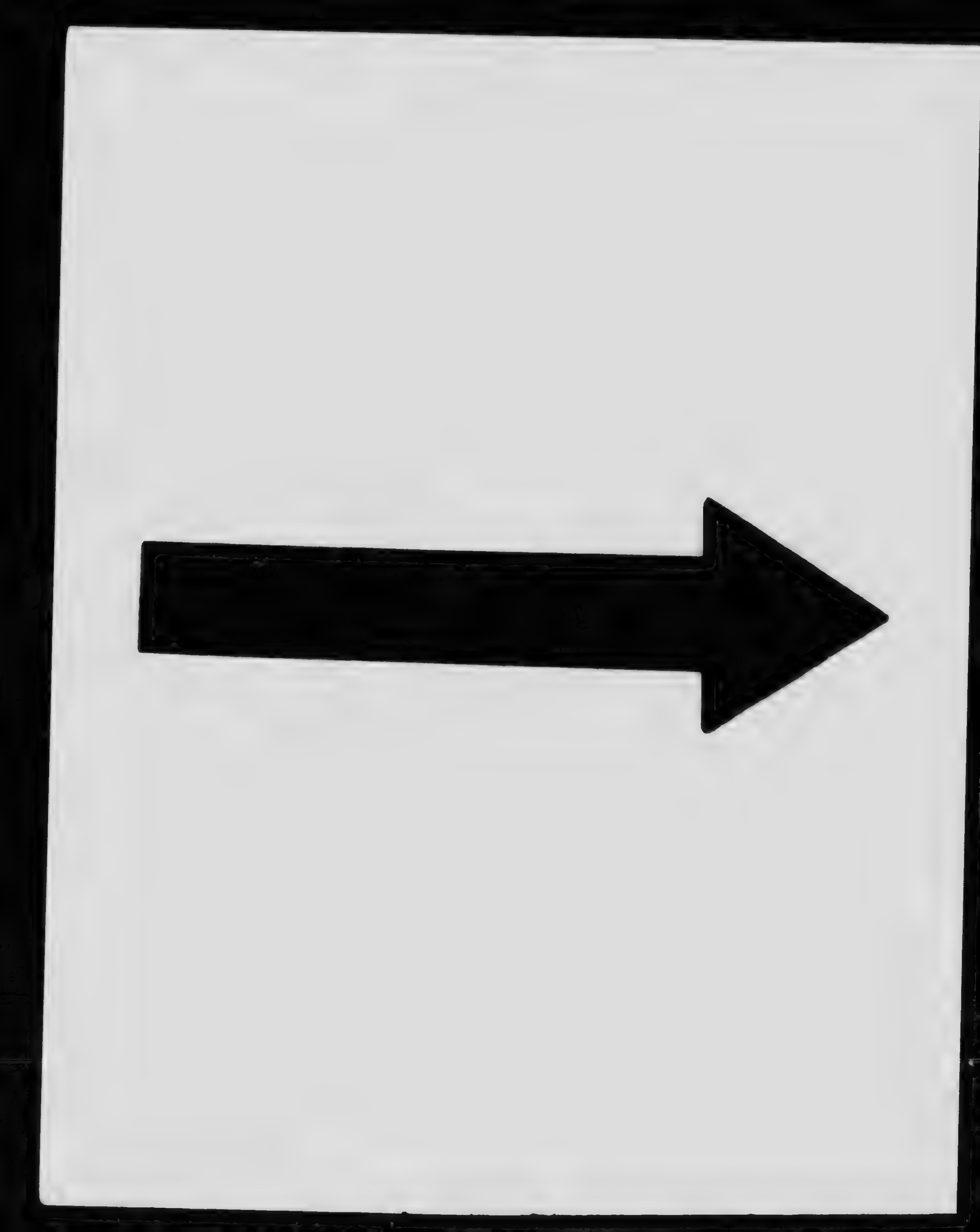
Nous laissons à Mgr Bisleti, qui veut bien s'en charger, la lettre de présentation que Mgr l'archevêque de Montréal nous avait donnée pour Sa Sainteté Pie X.

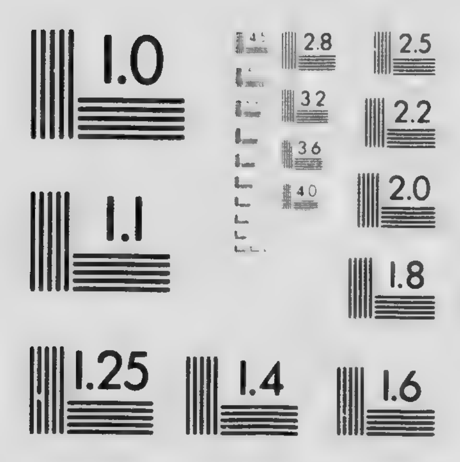
Nos lectrices seront charmées d'en prendre connaissance.

Montréal, 1er septembre 1905.

Très saint-père,

Je suis heureux de pouvoir présenter à Votre Sainteté la mère Saint-Anaclet, supérieure générale de la Congré-




1.0
1.1
1.25
1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0




APPLIED IMAGE Inc

gation de Notre-Dame, à Montréal, et sa secrétaire, mère Saint-Marcel.

Elles appartiennent à un institut fondé par la vénérable Mère Marguerite Bourgeoys et qui, aujourd'hui, répandu au Canada et aux Etats-Unis, donne l'instruction à plus de quarante mille enfants.

C'est sur mon conseil qu'elles ont traversé l'océan, afin d'aller déposer aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ l'hommage de leur piété filiale, et recevoir pour toute leur communauté et leurs entreprises sa paternelle bénédiction.

Je sais quel bonheur elles éprouveront et quel touchant accueil les attend de la part de Votre Sainteté !

Elles espèrent aussi, très saint-père, un mot de votre bouche, qui donnera l'essor à une cause qui leur est bien chère : la cause de la béatification de leur vénérable Mère fondatrice.

Ce mot puissant dont toute l'Eglise du Canada se réjouira, je prie humblement Votre Sainteté de le prononcer, et moi-même, agenouillé en esprit à vos pieds avec ces dignes religieuses de mon diocèse, je sollicite une nouvelle bénédiction.

Et dans la plus vive et la plus reconnaissante affection de mon âme, je me souscris,

De Votre Sainteté,
le très humble et très dévoué fils,
† PAUL, arch. de Montréal.

M. Hertzog nous présente ensuite à Mgr Pifferi, véné-

rable vieillard de quatre-vingt-sept ans, qui a été confesseur de Léon XIII et a connu les sept derniers papes. Il est religieux augustin et sacriste, c'est-à-dire chargé de la sacristie et des reliques du pape. Ce trésor renferme entre autres reliques précieuses la tête de saint Laurent, diacre; — le corps pétrifié de sainte Justine ; — un morceau considérable de la vraie croix.

Nous avons aussi l'occasion de rencontrer Mgr Virili. Ce prélat s'occupe de la canonisation des saints; il va sans dire que nous parlons de *notre chère cause*.

En nous rendant à la TRINITÉ-DES-MONTS, cette après-midi, nous examinons la colonne de l'Immaculée Conception qui rappelle au monde entier le nouveau fleuron dont Pie IX a orné le front de la sainte Vierge. Cette colonne s'appuie sur les prophètes qui ont parlé d'elle, et porte dans les airs la magnifique statue d'Obici qui nous fait voir la Vierge très pure, la lune sous les pieds et écrasant le dragon infernal, comme il avait été prédit aux premiers jours du monde.

Un remarquable escalier conduit à la Trinité-des-Monts. A la base se trouve une fontaine originale nommée Barcaccia, parce qu'elle a la forme d'une barque. Sur la place, se dresse un bel obélisque de granit rouge.

L'église de la Trinité-des-Monts a été bâtie par Charles VIII, roi de France, sur les instances de saint François de Paule. Abandonnée lors de la révolution, elle fut restaurée par Louis XVIII, et consacrée en 1816. Elle appartient aujourd'hui aux filles de Mme Barat, les Dames du

Sacré-Cœur. Avec émotion nous nous agenouillons devant la madone Mater Admirabilis qu'une religieuse, Mme Perdreau, peignit sur la muraille d'un corridor en 1844. Aujourd'hui, cet endroit solitaire est transformé en une chapelle dont les parois sont couvertes d'ex-voto. Pie IX avait une grande vénération pour cette Vierge au profil si pur et si modeste. En 1849, il permit de célébrer la fête de la Mère admirable le 30 octobre, anniversaire de la première visite de Sa Sainteté à la pieuse madone.

A quelques pas de là, sont le palais et la villa de Médicis, achetés par la France qui y transféra l'académie des beaux-arts, fondée à Rome, par Louis XIV, en 1666. La France y entretient de jeunes artistes qui se perfectionnent à l'école des grands maîtres. D'après une opinion commune, c'est dans ce palais que Galilée fut emprisonné.

Nous faisons notre visite au saint sacrement, ce soir, partie à l'église SAINTE-SUZANNE, partie à celle de SAINT-BERNARD, séparées seulement par la via Venti Settembre. La première a été construite sur l'emplacement de la maison paternelle dans laquelle sainte Suzanne fut martyrisée. L'extérieur, comme la plupart des églises de Rome, est de pauvre apparence, mais l'intérieur est riche en ornements et en fresques. Dans la Confession, est conservé le corps de sainte Suzanne, celui de son père saint Gabinus et une partie des restes de sainte Félicité, dame romaine, martyrisée avec ses sept fils, sous le règne de Marc-Aurèle.

La seconde, en forme de rotonde, était primitivement un des quatre caldaria qui occupaient les angles des Thermes

de Dioclétien. L'an 1598, Catherine Sforza, comtesse de Santa Fiora, la transforma en une église qu'elle donna aux Cisterciens qui la desservent encore aujourd'hui.

Cette église renferme le tombeau de la fondatrice, Catherine Sforza, du cardinal Bona, du sculpteur Finelli.

Une lettre de mère Raphaël de la Providence vient compléter les saintes joies que ce jour nous a procurées. Le vénéré M. de Foville daigne aussi répondre à notre lettre du 14, lui annonçant notre arrivée à Rome. (26*)

Samedi, 25 novembre.

L'Institut normal catholique est sous la protection de la sainte martyre Catherine d'Alexandrie ; c'est fête, ce matin, et Mgr Duhamel nous donne la sainte messe. Nous allons ensuite visiter la chapelle Sixtine, au Vatican ; l'escalier royal nous conduit dans la magnifique salle qui sert de vestibule à cette célèbre chapelle mesurant 40 mètres de long, et servant pour les cérémonies papales. Ce qui en fait le renom, ce sont les fresques que Michel-Ange a peintes à la voûte et au-dessus de l'autel.

Le *Jugement dernier* est une œuvre gigantesque, originale, dans laquelle le paganisme se trouve mêlé au plus pur christianisme. Telle est l'opinion des connaisseurs.

Il est 2 heures, M. Hertzog, notre *père romain*, comme nous l'appelons, désire nous conduire au palais Ricci ; c'est dire que nous allons voir notre Cardinal protecteur. Nous traversons l'antichambre, une première pièce, la salle du trône, et nous voilà dans le salon de réception de Son Eminence, qui ne tarde pas à paraître. Ce vénérable

père et seigneur nous reçoit avec la plus démonstrative et cordiale bonté. Nous prenant les mains, il les presse dans les siennes et nous dit : " C'est vous qui êtes à la tête de ce cher Institut que j'aime tant ; je vous attendais, je vous attendais " ; et, nous faisant asseoir tout près de lui, il s'informe de tout ce qui concerne notre maison. Nous lui en donnons un compte rendu qu'il écoute avec un intérêt vraiment paternel. Il est heureux que nous ayons une école ménagère. " C'est le principal cela, former les jeunes filles à la tenue d'une maison." Après avoir reçu les hommages reconnaissants et filials de la communauté, Son Éminence nous dit : " Si vous m'aimez, je vous aime moi " aussi et reçois toujours, avec grand bonheur, les belles " lettres que vous m'adressez. Je voudrais tout de suite " prendre la plume et vous écrire des pages et des pages, " mais je n'en ai pas le temps. Chaque fois que je vois " des évêques du Canada, je les charge de vous exprimer " mon dévouement, ainsi que l'intérêt et l'affection que " je porte à votre Institut ; ils doivent vous le dire. J'ai " donné mon portrait à Mgr Bruchési, votre bon arche- " vêque ; il était content de vous l'apporter.

" Et votre maison mère est-elle finie ? J'ai eu bien du " chagrin quand j'ai appris l'incendie qui vous a si cruelle- " ment éprouvées ; je ne pouvais m'ôter cette idée de " l'esprit ; j'y pensais sans cesse, mais quand j'ai vu votre " courage, votre générosité dans ce malheur, cela m'a un " peu consolé. Quant à votre vénérable Mère, il faut " qu'elle soit béatifiée, c'est le temps."

M. Hertzog le pria de vouloir lui-même se charger de présenter la cause à la première congrégation qui se réunira à cet effet. Ce droit, comme cardinal protecteur, lui revient tout naturellement. Son Eminence nous dit : " Votre présence va faire du bien à la cause ; le Canada n'a pas encore de saint à son calendrier, il faut qu'il en ait : pressez, pressez, révérende Mère."

Mgr Vincent Vannutelli est titulaire de la basilique Sainte-Marie-Majeure, et évêque suburbicaire de Palestrina. Genazzano se glorifie de lui avoir donné le jour ; sa famille y a son château. Comme M. Hertzog lui disait que nous irions prochainement faire un pèlerinage à " Notre-Dame du Bon Conseil ", Son Eminence dit : " Bien, je vais écrire à mes parents pour vous annoncer."

La manière affable et courtoise avec laquelle il nous a accueillies ne peut s'exprimer par la plume ; il faut dire ces choses de vive voix, et encore il faudrait avoir son cœur paternel, ses chaudes paroles et même ses grands bras ouverts pour reproduire la scène telle qu'elle s'est passée.

Nous lui avons offert le pavillon de ciboire dessiné et confectionné par nos sœurs de Villa-Maria ; Son Eminence nous remercia avec une effusion qui nous émut profondément. " Vous vous êtes chargées de cela pour moi, vous avez daigné me l'apporter vous-mêmes. Oh ! je vous remercie, vous êtes trop bonnes, vous me faites plaisir ; oui, j'accepte votre cadeau avec reconnaissance."

En revenant, nous passons devant le séminaire anglais

où le cardinal Wiseman composa *Fabiola*. Nous entrons ensuite à la procure de M. Hertzog ; ce père nous donne les portraits des vénérés MM. Lebas et Captier.

Pour remercier le bon Dieu de cette belle journée, nous allons à l'église de SAINT-CHARLES qui n'occupe pas plus d'espace qu'un des piliers de la coupole de Saint-Pierre ; elle peut contenir trois cents personnes ; les religieux Trinitaires la desservent. On y voit le tombeau de Casimir Denof, envoyé extraordinaire de Jean III Sobieski à Innocent XI, après la délivrance de Vienne.

Dimanche, 26 novembre.

Nous entendons la messe dans la chapelle du collège germanique tenu par les Jésuites. Les étudiants de cette maison portent soutane rouge et ceinture noire.

Après le dîner, nous visitons l'église SAINTE-MARIE-DES-ANGES qui a toute une histoire.

Les Thermes de Dioclétien étaient les plus vastes de Rome. Outre diverses salles pour les jeux, les spectacles et même les études, la partie consacrée aux bains était si spacieuse que trois mille deux cents personnes pouvaient se baigner en même temps.

Au milieu des ruines de ce colossal édifice restait, convenablement conservée, la salle du *Caldarium*. Michel-Ange, chargé de la changer en église, lui donna la forme d'une croix grecque. Il y conserva huit colonnes antiques de granit rouge, d'un seul bloc, hautes de cinquante-deux pieds. La grande nef transversale a plus de trois cents cin-

quante mètres de long, et son aspect est grandiose. Les principaux tableaux et monuments que l'on admire dans cette église sont : le martyre de Saint-Sébastien, par le Dominiquin ; la statue de saint Bruno, fondateur de l'ordre des Chartreux, par Houdon, sculpteur français, statue si belle que Clément XIV disait : " Ce saint parlerait si la règle de son ordre ne le lui défendait " ; Notre-Seigneur et saint Pierre par Muziano ; le tombeau du peintre Charles Maratta dessiné par lui-même ; son frère en sculpta le buste. Clément XI fit élever ce monument au célèbre artiste en témoignage d'estime et en souvenir de la tendre dévotion qu'il professait pour la sainte Vierge ; le tombeau de Salvator Rosa, illustre peintre et graveur, mort à Rome en 1673 à cinquante-huit ans.

Les élèves qui suivent les cours à l'Institut normal catholique nous donnent une jolie séance à laquelle assistent M. l'abbé Hertzog et deux autres prêtres.

Elles récitent Athalie, acte II, font de la musique, chantent de jolis morceaux et terminent par une cantate à sainte Catherine, leur patronne.

Lundi, 27 novembre.

Nous visitons aujourd'hui plusieurs églises, entre autres celle de SAINTE-MARIE DE LA MINERVE, construite sur l'emplacement d'un temple dédié à la déesse des beaux-arts et de l'éloquence.

Cette église gothique, vaste et imposante, a été riche-

ment décorée par les Dominicains qui la desservent. Le maître-autel en cuivre doré est consacré à sainte Catherine de Sienne et renferme le corps de cette illustre sainte que Pie IX, en 1856, y transporta solennellement.

On admire encore dans cette église le tombeau de Clément VII, celui de Léon X, le grand pape qui donna son nom au XVIe siècle ; ceux de Fra Angelico de Fiesole, de Benoit XII et de Guillaume, évêque de Mende ; le Christ de Michel-Ange, statue en marbre, et un tableau de Notre-Seigneur par le Pérugin, vrai chef-d'œuvre.

Presque tous les saints de l'ordre de Saint-Dominique sont représentés dans cette église : saint Thomas d'Aquin, saint Louis Bertrand, saint Raymond de Pennafort, etc.

Derrière la sacristie, on nous montre la chambre où mourut sainte Catherine de Sienne.

Nous voyons ensuite l'église SAINT-EUSTACHE, construite à l'endroit où saint Eustache, général romain, fut enfermé avec Théopista, son épouse, et ses deux fils, Agapit et Théopiste, dans un taureau d'airain rougi au feu. Les reliques de ces saints légendaires sont précieusement conservées.

SAINT-LOUIS-DES-FRANÇAIS est l'église nationale de la France. Elle est desservie par des prêtres de la nation.

A droite, est un monument en forme de pyramide, élevé en l'honneur des soldats français morts pendant le siège de Rome, en 1849. Ce pieux sanctuaire renferme le tom-

beau de Pimodan, commandant de l'infanterie pontificale, tué à Castelfidardo, en 1860.

Le PANTHÉON, se trouvant sur notre route, nous y entrons. Construit l'an 27 avant Jésus-Christ, par Agrippa, il fut dédié à tous les dieux. C'était un des monuments les plus grandioses de Rome payenne.

Dépouillé successivement de ses poutres, de ses briques d'airain, puis abandonné au milieu de ruines amoncelées, il fut déblayé et consacré à Dieu, sous le titre de Sainte-Marie-des-Martyrs, par le pape Boniface IV, qui y plaça une image de la Vierge et de nombreux ossements des martyrs, retirés des catacombes. La translation de ces précieuses reliques donna naissance à la fête de la Toussaint.

Le péristyle est composé de seize colonnes de granit d'un seul bloc chacune ; les chapiteaux sont en marbre blanc. La porte en bronze et d'un beau travail remonte au temps d'Agrippa. Cet édifice porte aussi le nom de *Rotonde*. Pas de fenêtre dans le Panthéon : la lumière descend par une ouverture de vingt-huit pieds de diamètre, pratiquée au milieu de la voûte. Les marbres du pavé, des colonnes et des autels sont d'une grande richesse et très variés.

Les cendres de quelques grands hommes, entre autres celles de Raphaël, reposent au Panthéon : leurs bustes ont été transportés dans la Promothèque du capitole. On y voit aussi les tombeaux des deux derniers rois d'Italie, Victor-Emmanuel et Humbert.

Ce temple n'est plus aujourd'hui qu'un monument historique : l'Etat s'en étant emparé, il est perdu pour l'Eglise.

Mme Joseph Hudon et sa jeune fille nous conduisent, en grand équipage, à l'église SAINT-PIERRE-IN-MONTARIO, sur le Janicule.

D'admirables fresques ornent la voûte et sont dues au pinceau de Sébastien del Piombo.

De l'église, on pénètre dans le cloitre, au centre duquel s'élève un gracieux petit temple, œuvre remarquable de Bramante. Dans la chapelle souterraine se voit le trou dans lequel, selon la tradition, aurait été plantée la croix de saint Pierre ; le custode, religieux minime, en retire une pincée de sable d'or qu'il nous donne comme souvenir de ce lieu vénérable.

L'église SAINT-ONUPHRE que nous visitons ensuite, est précédée d'un portique formé de superbes colonnes. Dans l'église, nous voyons le monument élevé par Pie IX à la mémoire du Tasse. L'auteur de la *Jérusalem Délivrée* a trouvé une large hospitalité dans le couvent des pères Hiéronymites qui desservent cette église.

Là, nous avons une vue admirable sur les montagnes de la Sabine et les monts Albains ; dans le lointain se dresse l'éternel Soracte avec son front couvert de neige. A nos pieds, le Tibre promène ses flots jaunâtres ; Rome ancienne et moderne, avec ses coupoles sans nombre, ses palais et ses vieux monuments, couvre les sept collines.

Nous poussons une pointe jusqu'à la villa Doria-

Pamphili. Sur notre passage, nous admirons la fontaine Pauline, ainsi nommée du pape Paul V, monument grandiose, composé d'une façade à cinq arcades, séparées par des colonnes de granit rouge provenant du Forum Transitorium de Nerva. Puis nous entrons dans la porte Saint-Pancrace. C'est de ce côté que l'armée française donna l'assaut, en 1849, pour s'emparer de Rome.

Quelques minutes après, nous arrivons à la villa en question où les voitures à un seul cheval ne sont pas admises.

Elle fut construite par un prince Pamphili et passa par héritage dans la famille Doria qui la possède actuellement. Jardins, parcs, pelouses, tout est du meilleur goût. Les pins séculaires sont d'une hauteur prodigieuse. Au bord d'une allée se voit le monument élevé à la mémoire des soldats français tués pendant le siège.

Nous faisons le tour du Pincio, le plus grand et le plus beau des jardins de Rome, construit sur l'emplacement des jardins de Lucullus et de Salluste. On y voit une horloge hydraulique très remarquable, inventée par un religieux de la Compagnie de Jésus, et les bustes de cent vingt-six hommes célèbres de l'Italie, parmi lesquels est celui de l'illustre astronome, le R. P. Secchi, S. J.

Notre correspondance, volumineuse aujourd'hui, contient de belles, chères et précieuses lettres, entre autres une de S. G., Mgr de Montréal. (27*)

Mardi, 28 novembre.

C'est en lettres de diamant que nous voudrions écrire cette date qui nous a apporté l'un des plus beaux moments de notre vie. En nous éveillant, ce matin, nous nous sommes dit : Aujourd'hui nous verrons le pape ! C'est étrange ! il nous semble que les émotions de ce jour ressemblent à celles de notre première communion.

Malgré les petites ondées de la nuit, le soleil se montre généreux, il a de chauds rayons à répandre sur nous. A 10 heures moins le quart, nous partons pour le Vatican. M. Hertzog nous accompagne. Nous franchissons la porte de bronze, nous gravissons les grands escaliers de pierre, et après avoir traversé la cour Saint-Damase, nous montons, nous tournons à droite, à gauche, les gardes se font de plus en plus solennelles ; enfin nous arrivons dans l'antichambre où l'on nous fait signe de nous asseoir : nous sommes bien près du vicaire de Jésus Christ, le père commun des fidèles.

Notre Cardinal protecteur avait promis de nous présenter au pape. Il ne tarde pas à paraître et nous salue avec son affabilité ordinaire ; Son Eminence entre avec le saint-père et voilà que Mgr Sanz de Samper, camérier de Sa Sainteté, vient nous trouver : " M. Hertzog, dit-il, m'a recommandé de prendre soin de vous." Puis il commence à causer aimablement et comme nous sommes dans la

chambre de Léon XIII, il nous désigne l'endroit où le grand pontife rendit le dernier soupir. Cette pièce est tapissée en soie rouge; les larges fenêtres sont garnies de rideaux de soie blanche et d'un rideau de soie verte, qui se tire au besoin.

L'attente n'est pas longue. Les gardes, en uniforme de damas cramoisi, vont, viennent avec une dignité, une tenue dont on n'a pas d'idée. Le camérier arrive : " Venez avec moi ", dit-il en très bon français ; il ouvre la porte du cabinet de Sa Sainteté, fait une génuflexion et nous invite à entrer. Un paravent nous dérobe la vue du saint-père ; nous n'apercevons que le manteau rouge du cardinal qui cause avec Sa Sainteté. Nous nous agenouillons. Le saint-père vient au-devant de nous : " Ah ! c'est vous, c'est vous la bonne Mère de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal." Il tend les deux mains, nous baisons son anneau. Il nous indique des fauteuils : *Assisez-vous*, dit-il. Et continuant : " Avez-vous de mauvaises choses à nous communiquer, Mère générale ? — Je n'ai que de bonnes choses à dire à Votre Sainteté. C'est un grand bonheur pour moi, très saint-père, de m'agenouiller aux pieds du chef suprême de l'Eglise pour lui offrir les hommages de profonde vénération, de reconnaissance filiale et d'attachement sincère de notre Institut. — Oui, oui, reprend le pape, je sais qu'au Canada, on aime l'Eglise et le souverain pontife. — Très saint-père, en me rendant aux désirs de notre vénéré archevêque qui a voulu que nous vinssions aux pieds de Votre Sainteté, j'accomplis

un acte d'obéissance bien doux à mon cœur : celui de vous supplier bien humblement, au nom de toutes les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal, de placer sur les autels notre vénérable Mère fondatrice, Marguerite Bourgeoys. Cette femme héroïque a quitté la France pour aller enseigner aux enfants à connaître Dieu et à aimer la sainte Vierge. Depuis plus de deux cent cinquante ans qu'elle a commencé son œuvre, au prix de sacrifices immenses, la bénédiction du Seigneur ne lui a pas manqué, non plus que les épreuves de tous genres. — Si, si, c'est le temps de s'occuper de cette cause. Voyez le promoteur de la foi, Mgr Verde ; il faut que la cause passe par toutes les procédures voulues par la Sacrée Congrégation. - Grâce au séminaire de Saint-Sulpice qui a toujours dirigé notre Institut, nous n'avons jamais eu besoin de réforme, et je crois pouvoir affirmer à Votre Sainteté qu'il s'est maintenu dans l'esprit primitif de sa fondation, qui est un esprit de simplicité, d'humilité et de zèle pour la sanctification des enfants par l'instruction. — Combien êtes-vous de religieuses ? — Très saint-père, notre Congrégation compte aujourd'hui treize cents religieuses. — Bene, bene. — Nous avons cent cinquante novices. — Bien, bien. — Toutes les classes de la société se rencontrent parmi nos élèves : nous avons des pensionnats, des académies et des externats ; nous tenons aussi une école normale pour la formation des institutrices et une école ménagère pour l'enseignement des travaux manuels. — Bene, bene.

Mgr de Montréal vous est d'un grand secours pour vos œuvres, et vous pouvez faire beaucoup de bien, parce que vous êtes libres. — Oui, très saint-père, nous pouvons faire le catéchisme aux enfants autant que nous le voulons. — Très bien, très bien, — Outre cette œuvre capitale de l'enseignement, nous avons aussi l'Œuvre des Tabernacles. — Oh ! oui, c'est bien ça. — Les dames et les élèves travaillent pour les églises pauvres." Ici, notre bon Cardinal protecteur semble approuver par son air souriant cette œuvre si belle. " Nous avons le soin des sacristies dans plusieurs paroisses ; nous y entretenons le linge d'autel, les-ornements, etc. Enfin, très saint-père, les Enfants de Marie travaillent à vêtir les petites filles pauvres de nos écoles. Ce sont toutes ces œuvres, très saint-père, que je vous prie de bénir, afin qu'elles se développent de plus en plus pour l'honneur de la religion et de l'Eglise. Daigne Votre Sainteté étendre sa bénédiction sur nos bienfaiteurs, nos pères de Saint-Sulpice, nos familles, notre noviciat, nos malades en particulier, et sur nos élèves qui prient avec nous Votre Sainteté de presser la cause de notre vénérable Fondatrice, afin que nous puissions l'honorer, cette digne Mère, d'un culte public.

— Oui, oui, je vous bénis, vous, votre communauté, toutes vos œuvres, tout ce que vous avez dans le cœur et l'esprit. Mais, qu'est-ce que cela ? — C'est une obole pour le denier de Saint-Pierre. — Une obole ! Et encore ? — C'est une bénédiction que je demande à Votre Sainteté pour tout l'Institut." Il prend l'i-

mage, lit ce qui est écrit au bas, et, de sa plume, il ajoute deux lignes précieuses qui, nous en sommes sûres, réjouiront toute la communauté. " Très saint-père, voici une supplique de nos sœurs qui se préparent à faire leur jubilé de profession religieuse à la Pentecôte ; elles sont au nombre de onze." Son Eminence lit la lettre et répète en italien ce dont il s'agit. Le saint-père prend connaissance lui aussi de la feuille et fait remarquer au cardinal que ces religieuses sont entrées l'année de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Comme il disait ces mots, son camérier apporta une petite boîte de crucifix. Sa Sainteté me la donne. " C'est pour vous ; oui, oui, emportez cela à vos filles." Je lui présente divers objets de piété : médailles, chapelets, etc. Elle les bénit, après les avoir fait passer, à ma demande, dans son auguste main. " Très saint-père, j'ai une nombreuse famille : je voudrais faire reproduire cette image, afin que chacune de nos religieuses en ait une." Après l'avoir examinée attentivement, ainsi que celle de Notre-Dame des Écoles, il dit : " Oui, oui, je veux bien ", et il prononça les paroles de la bénédiction. " Avez-vous encore d'autres choses à demander ? — Très saint-père, nous avons des sœurs malades qui ont des peines, des amies qui sont dans l'épreuve et la souffrance, pour elles je demande une bénédiction spéciale. — Oui, oui, je les bénis toutes, toutes. — Oh ! que vous êtes bon, très saint-père. " Un sourire paternel illumina son front. Nous nous mettons à genoux et nous sortons à reculons.

Notre bon Cardinal protecteur nous dit : " Vous devez être contentes, le saint-père vous a accordé tout ce que vous lui avez demandé. — Oui, et c'est grâce à Votre Eminence si nous avons été si bien accueillies. — Avez-vous quelque chose à faire ? — Non, Eminence. — Eh bien ! venez avec moi. " Et nous voilà avec le Cardinal, traversant la grande série de salons ; les gardes présentaient les armes. C'était ravissant !

Avant de nous quitter, Son Eminence nous dit : " Vous êtes au No 44, Via Torino ? Je tâcherai d'aller vous voir quelqu'un de ces jours."

Nous montons en voiture pour retourner à notre pension, le cœur plein de reconnaissance pour la matinée que Dieu nous a faite si belle et si précieuse !

Après le dîner nous allons dire nos bonheurs à M. Hertzog. Nous faisons connaissance avec Mgr Touchet, évêque d'Orléans, et M. Vigouroux, S. S. Puis nous nous rendons au collège canadien : le bon M. Vacher nous reçoit avec sa bienveillance ordinaire et se réjouit avec nous de toutes les consolations que la sainte Vierge nous a ménagées.

Mercredi, 29 novembre.

Notre cardinal protecteur, Mgr Vincent Vannutelli, veut bien nous honorer d'une belle et longue visite. Il demande comment nous nous trouvons ici et exprime son désir de nous voir heureuses au sein de la ville éternelle. Surtout, Son Eminence nous fait un indicible plaisir en

nous disant . " Je vous précéderai auprès de Mgr Verde que je verrai le 5 décembre." Les choses vont lentement à Rome.

Notre excellente amie, mère Saint-Irénée, nous adresse une charmante lettre, ainsi que M. Choquette, supérieur du séminaire, à Saint-Hyacinthe, et M. l'abbé Dimberton, S. S. (28*)

Jeudi, 30 novembre.

Hier, nous avons fait la connaissance de Mlle Hertzog, sœur de M. l'abbé. Agée de soixante-dix ans, elle est à la tête d'une maison de jeunes filles qui s'occupent d'enseignement et autres œuvres de charité. Nous avons prié dans la pieuse chapelle si bien entretenue où se trouve un trésor de reliques précieuses. Une de ses sœurs est religieuse au Carmel de Dijon ; elle en avait une autre à la Visitation que le bon Dieu a rappelée à lui, il y a quelques années.

Nous visitions aussi, hier matin, la petite église des " Missionnaires Apostoliques " , où le saint sacrement était exposé pour les Quarante-Heures. Après avoir rendu nos devoirs à Notre-Seigneur, nous passons à un musée tenu dans une salle adjointe à la sacristie. Nous nous intéressons au récit de diverses apparitions, aux photographies de différentes empreintes de mains brûlées, laissées sur des rideaux, des vêtements, des livres de prières, etc. Le révérend père Jouet, qui est l'organisateur de ce qu'on

ose appeler " le musée des âmes du purgatoire ", est absent, il prêche des retraites.

Aujourd'hui fête de saint André, nous allons à SAINT-PIERRE pour vénérer la tête du saint apôtre conservée dans cette insigne basilique, puis nous nous rendons à SAINT-ANDRÉ DELLE FRATTE. C'est dans cette église, à la seconde chapelle à gauche, que la sainte Vierge apparut au juif Ratisbonne, le 20 janvier 1847. Cette chapelle est richement décorée et possède trois tableaux relatifs à ce fait miraculeux qui a donné à ce sanctuaire un si grand renom.

Dans le transept de droite se trouve une chapelle très riche dédiée à saint François de Paule, fondateur des Minimes, dont le corps repose sous l'autel ; de chaque côté du chœur, se voient des statues d'anges par le Bernin.

Les RR. PP. Rédemptoristes ont une jolie église décorée avec goût, contiguë à leur maison mere, via Merulana. Nous y entrons saluer Notre-Dame du Perpétuel Secours. Son image miraculeuse est gardée sur le maître-autel, qui est monumental. Au pied de la statue de saint Alphonse de Liguori, placée sur un autel dédié à ce pieux serviteur de Marie, nous disons une prière pour nos sœurs qui portent son nom. Notre visite terminée, nous allons présenter nos hommages au R. P. Supérieur, dont la bonté et l'aimable simplicité nous charment. Il est bien ému au souvenir du regretté P. Strubbe, évoqué tout d'abord.

Il nous promet des reliques de saint Gérard Majella, mais à la condition que nous retournions le voir Il nous

fait l'impression d'un saint ; c'est ainsi que devait être saint Alphonse, nous semble-t-il.

Ce même jour, nous voyons Mgr Battandier, connu, dans la Semaine Religieuse de Montréal, sous le nom de Dom Alessandro. Nous causons une heure avec lui. Il nous parle de Mgr l'Archevêque qu'il connaît intimement, de Mgr Racicot, de Mgr Archambault et de plusieurs autres évêques du Canada. Nous l'interrogeons au sujet de la devotion à saint Expédit. Ses réponses sont exactement dans le sens de sa *correspondance romaine* du dernier numéro de la Semaine Religieuse de Montréal.

"Je suis heureux de constater, dit-il, qu'au Canada l'on parle le bon français ; on y a conservé le langage du grand siècle. Quel mauvais coup la France a fait d'abandonner sa plus belle colonie ! Mais c'est une providence pour les Canadiens qui échappent ainsi aux malheurs actuels de la mère patrie." Ce digne prélat nous félicite d'avoir conservé l'unité de notre Institut. "Ce qui est d'ailleurs, ajouta-t-il, le désir et la volonté du souverain pontife."

Vendredi, 1er novembre.

Nous faisons, ce matin, l'ascension de la Scala Santa. C'est l'escalier du palais de Pilate que sainte Hélène fit transporter de Jérusalem à Rome. Il est formé de vingt-huit marches de marbre blanc veiné, inconnu en Italie, mais dont on faisait un grand usage en Syrie. Notre-Seigneur le monta et le descendit quatre fois dans la mati-

née de sa passion. Dans tous les siècles les fidèles sont venus en grand nombre vénérer cet auguste escalier. Pour en empêcher l'usure et prévenir les pieux larcins, on recouvrit ces marches avec des madriers de noyer, laissant des ouvertures qui permettent de voir les contremarches. On ne le monte qu'à genoux et de nombreuses indulgences sont attachées à cette dévotion. Nous redescendons par deux escaliers placés de chaque côté, car, par respect, on ne le peut faire par la Scala Santa.

A quelque distance se trouve l'église de SAINT-ANTOINE DE PADOUE, desservie par les Franciscains. C'est un bel édifice décoré de peintures représentant les saints de l'ordre.

A la via Giusti, chez les Franciscaines de Marie, nous rencontrons une canadienne, sœur Hélène de l'Eucharistie. Elle nous donne des nouvelles de plusieurs de nos élèves religieuses dans cet ordre et qui sont disséminées dans les missions lointaines.

Samedi, 2 décembre.

Nous consacrons la matinée à visiter la bibliothèque du Vatican, la plus vaste et la plus riche du monde. Elle possède vingt-six mille manuscrits grecs, latins, orientaux, la plupart extrêmement précieux, et trois cent mille livres imprimés. Manuscrits et imprimés sont enfermés dans des armoires numérotées et très richement décorées. Les voûtes et les murs resplendissent de peintures ; le coup d'œil est magnifique, surtout dans la grande salle, à deux

nefs, qui mesure deux cent quarante-cinq pieds de longueur sur cinquante-deux de largeur ; la grande galerie est longue de mille cinquante pieds environ.

Faisant suite à la bibliothèque se rencontre une série de salles remarquables : 1° Le musée chrétien qui renferme des collections tout à fait précieuses ; 2° Le cabinet des papyrus ; c'est un des appartements les plus somptueux du Vatican ; il contient des papyrus des Ve, VIe, VIIe, VIIIe, siècles ; 3° La salle des *noces Aldobrandines*, où se trouvent de vieilles fresques payennes fort endommagées ; les peintures de la voûte sont de Guido Reni ; 4° Le Cabinet des sceaux antiques, c'est à dire, des marques que les anciens appliquaient sur les matériaux de construction.

Revenant sur nos pas, nous entrons dans le musée Pio-Clementino qui renferme plus de deux mille statues. C'est le plus riche musée du monde entier. La chambre des Muses est extrêmement belle, soutenue par seize colonnes de marbre de Carrare ; celle des animaux a un pavé orné de mosaïques très anciennes dont la plus grande, trouvée à Palestrina, a pour sujet des arabesques entremêlées d'oiseaux. Cette grande salle contient une riche et rare collection d'animaux, placés sur des tables de marbre et des consoles.

C'est à la bibliothèque vaticane que se voit le fameux palimpseste de la république de Cicéron, découvert par le cardinal Maï. On y voit aussi le bréviaire de Mathias Corvin, roi de Hongrie, et défenseur de la chrétienté

contre les Turcs au XVe siècle, ainsi que les autographes de le Tasse, de Pétrarque, de Luther, de Mélanchton et d'Henri VIII, etc.

En revenant de la chapelle des Pères du Saint-Sacrement, nous entrons à SAINT-SYLVESTRE, église richement décorée et desservie par des religieux anglais. Ce pieux sanctuaire possède la partie de la tête de saint Jean-Baptiste, qui lui fut donnée à la demande de Clément VIII, par la cathédrale d'Amiens, où se trouve l'autre partie.

On y vénère encore la *Sainte-Face*, ancien portrait de Notre-Seigneur, lequel, — selon une opinion accréditée autrefois mais aujourd'hui abandonnée, — aurait été envoyé par Jésus lui-même à Abgare, roi d'Edesse.

Nous offrons nos vœux à M. l'abbé H[illegible]g qui s'appelle François-Xavier.

Dimanche, 3 décembre.

Nous avons une seconde audience au Vatican : Mgr Duhamel présente la colonie canadienne à Sa Sainteté. Nous sommes vingt-quatre à jouir de ce privilège. Le saint-père nous reçoit dans son cabinet de travail. Il se montre d'une bonté toute paternelle, et souscrit à toutes les demandes que lui fait Monseigneur : attacher l'indulgence du chemin de la croix à nos crucifix, bénir nos objets de piété, nos familles, etc. De sa voix douce comme devait être celle de Notre-Seigneur, le pape nous dit en français : " Oui, je bénis vos familles, vos parents, vos amis, et je souhaite

que cette bénédiction vous apporte, à vous et à eux, des consolations de toutes sortes."

Les prêtres placés près de la porte de sortie passent les premiers en faisant chacun la génuflexion ; les dames mieux inspirées s'avancent près du saint-père, baisent sa main et lui disent le mot qu'elles ont dans le cœur. Nous lui demandons à baiser sa croix. – " Si, si ", dit Pie X. L'audience fut tout intime et laissa dans nos âmes une impression qui ne s'effacera jamais.

Au cours de la journée nous visitons plusieurs églises : celle du GESU où le bras de saint François-Xavier est exposé sur l'autel qui lui est dédié. La voûte de la grande nef a été peinte à fresque par Baliccio qui a représenté le triomphe du *saint Nom de Jésus.* Dans les chambres de Saint-Ignace, tout près du sanctuaire, on conserve une lettre autographe de saint François-Xavier et le parasol d'honneur dont l'illustre missionnaire se servait aux Indes

L'église SAINT-MARCEL, un des plus anciens titres de Rome, fut bâtie sur l'emplacement de la maison de Lucine, pieuse matronne qui recueillait le corps des martyrs pour leur donner la sépulture. Le saint Pape repose sous le maitre-autel. Ce pieux sanctuaire est confié aux soins des religieux Servites de Marie.

L'église SAINTE-MARIE-DES-MONTS attire de nombreux pèlerins, car elle conserve le corps de saint Benoît-Joseph Labre, qui repose devant une image de la sainte Vierge, aux pieds de laquelle il priait souvent. C'est à la porte de ce vénéré sanctuaire que le saint mendiant tomba

en défaillance le 16 avril 1783. Le vénérable serviteur de Dieu fut recueilli dans la maison de Zaccarelli où il mourut le soir même.

L'église SAINTE-FRANÇOISE, au forum, desservie par les Olivetains, a été construite sur une partie de l'emplacement du temple de Vénus et de Romulus. On y conserve une pierre portant l'empreinte des genoux du chef des apôtres, lorsqu'il pria Dieu de confondre Simon le Magicien. On remarque aussi le tombeau de Grégoire XI, qui lui fut érigé en reconnaissance de ce qu'il avait rétabli le siège pontifical à Rome, après soixante-dix ans d'interruption.

Le maître-autel est surmonté d'une antique image de la sainte Vierge, transportée de Troie à Rome en 1100. A l'entrée du chœur une riche Confession renferme le corps de sainte Françoise romaine parfaitement conservé.

Lundi, 4 décembre.

Grâce à Mlle E. Rolland qui a des fonds et se montre très généreuse envers les deux pèlerines, nous faisons une excursion à Rocca di Papa, bâtie au sommet d'une montagne. C'est là que le vénéré M. Captier passa les deux derniers mois de sa vie : de juillet à septembre. Nous avons prié dans la chambre où il rendit le dernier soupir. La gardienne de la maison nous dit, les larmes aux yeux, en nous introduisant dans la pièce : " C'est ici que le saint est mort." Deux tableaux, un de saint Joseph mourant et une Mater dolorosa, ornent les murs de cette modeste cel-

lule. A côté, est l'oratoire où il avait la permission de dire la sainte messe. Malgré son grand état de faiblesse, ce vénéré père se rendait souvent à la chapelle de Notre-Dame del Tufo, desservie par les Trinitaires, et située à quelques minutes de sa résidence. Ces bons religieux sont les gardiens d'une image merveilleuse de la sainte Vierge dont voici l'histoire. Au XVe siècle, un cavalier longeait le bas de la montagne lorsqu'un fragment du rocher s'en détacha, menaçant d'écraser l'homme et sa monture. Aussitôt, il invoque la madone et voilà que le bloc s'arrête, laissant voir l'image de la Vierge sur une de ses faces. C'est cette masse de pierre qui est sur l'autel, telle qu'on l'a trouvée et qu'on a conservée avec toutes ses aspérités. Le religieux, qui nous donne ces détails, nous distribue des images de Notre-Dame del Tufo qui portent une indulgence de 100 jours.

De Rocca di Papa, nous voyons très bien le mont Cavo, le lac Albano, le castel Gandolfo, résidence d'été des papes, qui y passaient trois ou quatre semaines, chaque année. Le palais a été bâti par le Bernin.

Au retour, nous arrêtons à Grotta Ferrata pour visiter l'église des moines grecs de l'ordre de Saint-Basile. Leurs fondateurs, saint Nil et saint Barthélemy, fuyant les persécutions des Sarrasins, s'établirent au Xe siècle en cet endroit et y fondèrent un monastère.

Reprenant notre route, nous traversons une voie ombragée d'oliviers et de châtaigniers. Nous apercevons Tusculum où Cicéron avait sa villa.

A Frascati, petite ville de 1500 habitants, siège d'un évêché, nous descendons saluer M. Orban, S. S., père spirituel du séminaire épiscopal. L'église cathédrale a été construite en 1700 par Innocent XII. On voit à gauche du maître-autel, une inscription en mémoire du *prétendant* Charles Edouard Stuart, mort à Frascati, en 1788.

Mardi, 5 décembre.

M. Orban, S. S., nous fait visite et se montre comme toujours plein de bonté et de courtoisie. Il condescend volontiers à écrire dans notre album d'autographes les lignes suivantes : " Les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame trouveront dans l'histoire du Canada et de leur Institut, le plus grand enseignement et les plus beaux motifs de confiance dans l'avenir."

Rome, mardi 5 décembre 1905.

S. Orban, S. S.

Notre cicerone nous conduit aujourd'hui au mont Palatin qui fut le berceau de Rome ; pendant que la ville se développait, le palatin resta toujours le grand centre de la cité. La visite de cette colline offre un intérêt capital. Les ruines les plus intéressantes sont : le mur de Romulus ; pas de ciment à cette époque, des pierres superposées seulement ; — le Lupercal, consacré aux athlètes ; — le cirque de Septime-Sévère fort bien conservé ; — l'emplacement de la maison de Cicéron ; — le palais d'Auguste ; — celui des Flaviens et le tribunal des empe-

reurs où tant de martyrs ont confessé leur foi : — les chambres de Livie ; — le palais de Tibère, de Caligula ; l'arc de Titus, érigé en l'honneur de ce prince à la suite de la prise de Jérusalem et de la conquête de la Judée, etc.

De là, nous allons chez notre Cardinal protecteur. Le concierge nous apprend en grand secret que c'est l'anniversaire de la naissance de son vénérable maître. Son Eminence nous reçoit fort bien. Elle écrit les lettres promises et trace le programme de notre journée à Genazzano. Nous laissons voir que nous savons le *secret* du jour et lui exprimons notre regret de l'avoir ignoré avant de venir, car nous aurions emporté des fleurs pour prendre part à cette fête de notre père ; si du moins il daignait agréer une légère offrande pour son diocèse, nous serions dédommagées. Il accepta avec reconnaissance.

" Nous avons une faveur à vous demander, Eminence, lui disons-nous. — Laquelle ? — C'est que vous écriviez, dans notre petit cahier, votre nom et la date de ce jour." Nous lui présentons une plume-fontaine. Le bon cardinal écrivit quelques mots, et en nous la remettant : " Oh ! que cette plume écrit bien. — Vous nous feriez grand plaisir de l'accepter. — Mais vous me comblez, vous me comblez ! " Et, avec une paternelle bonté, il nous présentait son anneau à baiser. Nous sommes revenues tout heureuses de nos lettres et de l'accueil qui nous a été fait.

Mgr Duhamel doit s'embarquer jeudi pour le Canada ; nous allons ce soir lui offrir nos souhaits de bon voyage. Il sera accompagné de M. l'abbé McNally, de Summer-

side, qui aime beaucoup notre communauté, parce que, dit-il, ce sont les sœurs de la Congregation qui lui ont enseigné le catéchisme et l'ont préparé à sa première communion : " C'est bonne mère Saint-Alban, ajoute t-il, qui m'a formé à la piété." Ce bon abbé a passé six ans à Rome pour refaire sa santé et maintenant qu'elle est rétablie, il s'est offert à Sa Grandeur, Mgr d'Ottawa, pour travailler dans son diocèse. Il nous présente aux sœurs de la Petite Compagnie de Marie, fondée en Angleterre pour le soin des malades et l'assistance des mourants. Cette communauté ne compte que vingt-cinq ans d'existence. La fondatrice vit encore, et, quoique très souffrante depuis de longues années, elle trouve moyen de satisfaire son zèle pour la gloire de Dieu en composant des livres qui méritent l'impression. Une de ses sœurs nous en offre deux qui sont écrits à la louange de la sainte Vierge.

C'est la journée des présents. M. Hertzog nous adresse trois magnifiques portraits du saint-père avec signature de Sa Sainteté, des photographies de notre vénérable Mère, de MM. Lebas et Captier. Il a l'amabilité d'ajouter, à notre demande, *celle de M. Hertzog*.

Mercredi, 6 décembre.

Nous partons à 7 heures pour faire notre pèlerinage à Genazzano. Le trajet s'accomplit en chemin de fer jusqu'à Zagaralo. En sortant de Rome, par la porte Majeure, on voit à droite : les arcades de l'Acqua Felice ; — celles de l'aqueduc Claudia, utilisées plus tard par Sixte-Quint ; — les

tombeaux de la voie Appienne ; — à gauche les montagnes de la Sabine et les monts Albains, abruptes et dénudés, dont on longe le versant Nous passons à Palestrina qu'on aperçoit de loin, avec le castel San Pietro qui la domine. Cette antique cité était, sous l'empire, le séjour favori des Romains qui recherchaient la fraîcheur de son climat. Au moyen âge, les Colonna la disputèrent longtemps aux papes et elle fut détruite en 1436. Les Barberini en sont les possesseurs depuis 1630. Cette ville a vu naître Giovanni Perluigi di Palestrina, le célèbre restaurateur de la musique religieuse au XVIe siècle, qui mourut maître de chapelle à Saint-Pierre de Rome, en 1594.

A Genazzano, c'est fête civile et religieuse en l'honneur de saint Nicolas. Les rues sont encombrées par une foule bigarrée aux costumes les plus bizarres : toutes les excentricités semblent s'y être donné rendez-vous. Nous nous frayons un chemin, car nous avons hâte d'être aux pieds de notre céleste Mère. Sur présentation de la lettre de notre Cardinal protecteur, le supérieur des Augustins nous fait entrer dans la chapelle de Notre-Dame du Bon Conseil. La sainte Vierge, apportée par les anges, est une fresque peinte sur un fragment de mur et qui, par un miracle perpétuel, se soutient dans l'espace sans aucun appui. La célèbre madone est voilée et toute une cérémonie s'observe pour la découvrir. Les cierges s'allument, un prêtre portant surplis et étole, encense par deux fois l'image miraculeuse, récite des prières, des oraisons, etc., et on enlève le voile. Aussitôt que paraît la madone, les

personnes présentes crient avec un enthousiasme délirant : " Evviva Maria ! evviva Maria ! " Cette scène touchante, qui se renouvelle chaque fois que le rideau laisse apercevoir la madone miraculeuse, nous remplit d'émotion et involontairement les larmes nous montent aux yeux.

Après avoir entendu la sainte messe, nous prenons connaissance de tous les souvenirs religieux et historiques que renferme cette belle et vaste église. C'est à Mgr Vincent Vannutelli qu'elle doit son titre de basilique. Sur l'instante prière de cet éminent cardinal, le souverain pontife ajouta aux litanies de Lorette, l'invocation à Notre-Dame du Bon Conseil.

Nous prions près des reliques du bienheureux Belinesi, autrefois curé de Genazzano, et devant le crucifix miraculeux conservé à l'autel latéral de droite. Voici son étonnante histoire :

Au XVIe siècle, un soldat, furieux d'avoir perdu sa fortune au jeu, entre dans l'église, détache une peinture de Jésus en croix, la foule sous ses pieds, la perce de son épée à la figure, à la poitrine et aux jambes. Aussitôt un flot de sang jaillit de ces trois blessures. Effrayé, le malheureux jette son arme et s'enfuit. On trouve le crucifix tout baigné de sang, et chacun crie au miracle ; la paroisse se réunit et offre des hommages de réparation au Dieu outragé. L'épée de ce prodigue est conservée dans une vitrine au-dessous de l'image sacrée ; elle est toute recourbée, et tous les efforts tentés pour la redresser sont demeurés inutiles.

Nous prenons le dîner à l'hôtel des pèlerins, tenu par les religieux Augustins, et nous nous empressons d'aller ensuite rendre visite à M. l'avocat Vannutelli et à sa jeune fille ; l'accueil le plus aimable nous est fait par le frère et la nièce de Leurs Eminences, les cardinaux Vincent et Séraphin Vannutelli.

Nous sommes très reconnaissantes à la sainte Vierge de nous avoir permis d'aller la visiter dans le sanctuaire qu'elle a choisi elle-même pour répandre abondamment ses grâces de lumières et de conseils. Nous laissons à ses pieds un plan de la maison mère en construction.

Jeudi, 7 décembre.

Nous rendons visite au secrétaire d'Etat de Sa Sainteté, Mgr Merry del Val. Il se rappelle bien les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, de notre maison d'Ottawa surtout, dont il n'oublie pas les bontés. Son Eminence nous parle en particulier de mère Sainte-Cécile, de la belle chapelle où il disait la messe tous les matins, etc.

Au cours de cette journée, nous recevons des lettres de Lyon, du séminaire français à Rome, et de Saint-Etienne de Montluc. (29*)

Vendredi, 8 décembre.

Nous entendons la messe du saint-père et avons le bonheur de communier de sa main. Sa Sainteté nous apparaît comme une vision céleste. Ses cheveux blancs comme sa

soutane, couronnent son front d'une douce auréole. Après sa messe qu'il dit en vingt-six minutes, y compris la communion de cinquante personnes présentes aujourd'hui, il entend une seconde messe, à l'issue de laquelle il bénit les assistants. Les dames Sarto, trois sœurs de Pie X et une nièce, occupent la première place dans la chapelle ; il en est ainsi chaque jour. Le dimanche elles prennent le déjeuner au Vatican avec Sa Sainteté.

Nous plaçons au nombre de nos heures délicieuses entre toutes, celles où il nous a été donné de célébrer la fête de l'Immaculée Conception, au centre de la catholicité, dans la chapelle du Vicaire de Jésus-Christ. De là nous entrons à SAINT-PIERRE, église où fut proclamé le *grand dogme* en 1854. Il nous semble entendre la voix de l'immortel Pie IX, rendant ce décret auquel souscrivent l'Église de la terre et celle du ciel.

Après le dîner, par un temps idéal qui rappelle le sourire de la sainte Vierge, nous nous mettons en route pour Lorette. Nous voulons faire ce pèlerinage en action de grâces pour la protection toute particulière que Marie nous a accordée pendant notre voyage. Nous saluons sur notre passage, entre autres villes, Spolète, Foligno et Ancône. L'antique Picinum présente partout de beaux paysages et surtout de magnifiques points de vue. Les Apennins s'abaissent vers la mer en une série de ramifications parallèles, avec des vallées profondes à cause du voisinage immédiat de l'Adriatique. Les villes et les villages sont pour la plupart situés sur les hauteurs, et par

conséquent visibles de très loin. Bientôt nous sommes au but de notre voyage, et nous saluons Lorette avec la joie des enfants arrivant à la maison maternelle. La voiture des sœurs du Bon-Pasteur nous attend pour nous conduire au monastère.

Mlle de Villers, membre actif de notre œuvre des Tabernacles, et Mme Grison, toutes deux pensionnaires à Via Torino, nous accompagnent.

Samedi, 9 décembre.

Nous nous rendons, dès l'aurore, à la basilique de Lorette qui renferme la Santa Casa. La grande église est littéralement remplie de fidèles et de pèlerins qui nous ont précédées ; c'est grâce aux gardiens si nous avons pu entendre la messe dans la sainte maison de Nazareth ; ils nous frayent un chemin jusqu'au pied de l'autel : là pas de balustrade . . . et puis, l'église, c'est la maison de chacun : on y cause à haute voix, on y rit à son aise. Tout de même, la foi de ces braves gens est bien touchante : ils viennent à pieds, de fort loin, portent leur petit bagage sur leur tête, chantent des cantiques, prient à haute voix, se traînent autour de la sainte maison, quand ils ne peuvent y entrer, en baisent les murs, les portes, les sculptures, etc.

Après la sainte messe, nous visitons le *trésor* qui est riche. Entre autres choses, on voit un ornement complet en fil de corail retraçant le nom de Marie : — un bel ostensoir en argent ; un calice en rubis et aigues-marines, don-

nés par le prince Eugène de Beauharnais ; plusieurs insignes chevaleresques, dont une de l'ordre de Malte et deux de Charles III d'Espagne ; — un drapeau d'Autriche, repris par les impériaux contre les Turcs, au siège de Belgrade. Parmi les pierres précieuses de toutes sortes, nous remarquons une grosse perle portant l'image de la sainte Vierge et de l'Enfant Jésus, formée par la nature même, et envoyée au pieux sanctuaire, par un pêcheur asiatique.

Le musée est magnifique : on y conserve de belles peintures, des tapisseries, et une collection d'urnes en terre cuite, dont les dessins sont de Michel-Ange et d'autres grands maîtres. On nous montre aussi la chambre et le lit occupés par Pie IX, lors de son passage à Lorette.

Après le dîner, nous prenons une voiture pour aller à Campocavallo offrir nos hommages à la Vierge des douleurs, dans le nouveau sanctuaire élevé par la piété des fidèles du monde entier.

Le trajet est des plus agréables. Ricanati, Castelfidardo, Osimo, situées sur des hauteurs considérables, nous apparaissent toutes miroitantes de blancheur et comme ne formant qu'un seul pâté de maisons. Castelfidardo nous rappelle de tristes souvenirs : on ne peut oublier qu'en 1860, les troupes papales, sous les ordres de Lamoricière, y furent battues par les Italiens que commandait Cialdini.

Avec une religieuse émotion, nous pénétrons dans l'église de Campocavallo, et nous voilà aux pieds de la Vierge qui ouvre les yeux, pleure et sourit, d'après le

récit authentique de plusieurs témoins. Pour nous, cette bonne Mère ne nous gratifie d'aucune de ses faveurs particulières ; ce qui ne nous empêche pas de la supplier avec ferveur pour tous les besoins spirituels et temporels de notre cher Institut, de nos familles et de nos élèves. Nous laissons à ses pieds le plan de la maison mère, une image de notre vénérable Fondatrice et de nombreuses suppliques.

Dimanche, 10 décembre.

C'est aujourd'hui le six cent onzième anniversaire de la translation de la sainte maison. Toutes les cloches, hier au soir, se mettaient en branle pour annoncer la pieuse fête. La basilique s'illuminait et les pèlerins, la plupart Napolitains, se rangeaient sur les degrés du portique, chantant des hymnes à la sainte Vierge. Un grand nombre de ces pèlerins passèrent la nuit à la belle étoile.

La douce madone, surmontant le clocher, veillait sur eux et les éclairait des rayons de sa couronne lumineuse. A 3 heures, ce matin, le canon gronde, mêlant sa voix sonore au joyeux carillon de la basilique pour saluer l'heure où les anges transportaient la Santa Casa à Lorette.

Nous pénétrons dans la sainte maison, grâce à la bienveillance des gardiens qui nous y donnent une place d'honneur. Un chanoine de la cathédrale nous accorde le privilège de communier dans cet auguste sanctuaire de Nazareth, où l'Incarnation du Verbe s'accomplit où il demeura tant d'années avec la sainte Vierge et saint

Joseph. Il semble qu'on entend encore résonner les paroles de l'ange, et avec lui nous redisons : " Ave Maria ! "

Chaque messe terminée, les gardiens font sortir les assistants pour faire place à d'autres qui attendent, et s'ils en ont du mal pour réussir ! Ces pauvres gens résistent, se pressent contre les murailles, se cramponnent aux portes, se lamentent, prient qu'on les laisse encore dans ces murs sacrés qu'ils baisent à plusieurs reprises. Il est vrai, en effet, qu'il est difficile de s'arracher de ce lieu si saint et si vénérable.

Nous l'avons examinée à loisir cette sainte maison, construite en briques de petite dimension et de la plus grande simplicité. L'autel *actuel* renferme l'*ancien* qui vint avec l'auguste habitation, et qu'une tradition constante affirme avoir été consacré par le prince des apôtres qui y célébra la sainte messe. Au mur gauche, est l'armoire où se conservent deux écuelles qui servirent à l'usage de la sainte Famille.

Un boulet de canon appendu aux murs, du côté du midi, témoigne de la préservation du pape Jules II au siège de la ville de Mirandole. Ce boulet, lancé avec force, renversa le pavillon du pontife qui fut sauvé miraculeusement, ainsi que ceux de sa suite.

En arrière de l'autel, est la cheminée où la très sainte Vierge préparait les aliments pour la sainte Famille. Le prêtre nous fait vénérer l'écuelle de l'Enfant Jésus ; nous y déposons nos chapelets et différents objets de piété. Sur le foyer est l'image de la Vierge Marie attribuée à saint

Luc ; elle est sculptée en cèdre du Liban.

Les Italiens sont très démonstratifs dans leur dévotion envers la Madone. Les femmes surtout se montrent enthousiastes : ce sont des cris répétés de "Evviva Maria ! Evviva Maria !" Elles multiplient les saluts, les génuflexions, envoient des baisers, marchent à reculons jusqu'à la porte, où elles font leurs adieux définitifs à la bonne Mère. Il semble facile de leur pardonner cette familiarité — si peu en rapport avec nos usages — car elles prient si bien ! Hommes et femmes se réunissent en petits comités pour dire le chapelet, les litanies ; ils sont vraiment admirables !

Lundi, 11 décembre.

Nous sommes à Assise depuis hier soir, vivant du souvenir de saint François qui a illustré cette petite ville dont le site est incomparable.

Bâtie sur une colline, elle domine toute la vallée de l'Ombrie. D'un côté, c'est le mont Subasio ; de l'autre, Pérouse qu'encadre la chaîne des Apennins.

Mais la grande célébrité d'Assise, c'est le patriarche séraphique : tout ici parle de lui, les édifices religieux surtout. Sur dix-huit couvents que possède cette ville peuplée seulement de 3000 habitants, quatorze appartiennent à l'ordre de Saint-François.

Toute la journée se passe à visiter les églises : nous communions dans la basilique de SAINT-FRANÇOIS qui conserve le tombeau du pauvre d'Assise. Elle forme trois

églises superposées, très intéressantes et ornées de magnifiques peintures ; les Pères conventuels la desservent. Le R. P. Lorenzo nous montre la chaire où prêchèrent saint Antoine de Padoue et saint Bonaventure, — le nom de Jésus dessiné par saint Bernardin de Sienne ; — une croix donnée par saint Louis, roi de France, à saint Bonaventure : les miniatures qui la décorent furent dessinées par Blanche de Castille ; — le cilice et les sandales de saint François ; — les misérables souliers que sainte Claire lui fit pour dissimuler les stigmates de ses pieds ; — le bandage de cuir imbibé du sang qui s'écoulait de la plaie de son côté : l'autel où saint Joseph Copertino dit la messe, pendant douze ans, au milieu de longues et fréquentes extases. Un jour que le démon le frappait pendant les saints mystères, on vit saint François accourir de son tombeau pour délivrer son fils des mains de son ennemi.

L'église SAINTE-CLAIRE, propriété des pauvres Clarisses, renferme de précieuses reliques : le crucifix qui a parlé à saint François ; la tête de sainte Agnès ; — le corps de sainte Claire, parfaitement conservé, mais noirci, parce qu'il reposa six cents ans dans un terrain humide. Ce n'est qu'en 1850 que Pie IX permit d'ouvrir la tombe ; nous l'avons vue de bien près.

La CHIESA NUOVA (église nouvelle) occupe la place de la maison paternelle de saint François. On y voit encore l'ancien portail et la prison où le père jeta son fils, lorsque celui-ci lui eut fait connaître son projet de se vouer à la pauvreté.

La cathédrale est sous le vocable de saint Rufin, premier évêque d'Assise, au XIe siècle. C'est dans cette église que saint François, sainte Claire et sa sœur, sainte Agnès, furent baptisés. Vis-à-vis le baptistère, sur le mur latéral, se trouve accolée une pierre qu'on a enlevée du pavé et recouverte d'une grille pour la soustraire aux indiscrétions des visiteurs. On rapporte qu'au moment où le prêtre baptisait le fils de Bernadone, un ange apparut et fit une génuflexion sur cette pierre, annonçant ainsi la sainteté future du nouveau chrétien.

L'église SAINT-DAMIEN fut restaurée par saint François, d'après l'ordre même du Seigneur. A côté, le saint patriarche établit sainte Claire avec ses religieuses. Les Franciscains ont la garde de ce pieux sanctuaire. Le R. P. Santorelli nous fait voir tous les trésors qu'il renferme : le calice dont se servait saint Bonaventure pour la célébration de la messe ; — un des pains que sainte Claire bénit et sur lequel le signe de la croix s'imprima ; — la petite cloche qu'elle sonnait pour les observances de la journée. Le bon père nous montre le réfectoire et la place qu'elle y occupait, le dortoir, le chœur, la porte d'où elle chassa les Sarrasins, en tenant dans ses mains la sainte hostie renfermée dans un tabernacle d'albâtre. Il est gardé avec grand soin, ce tabernacle, ainsi que la conserve, espèce de petite boîte en ivoire. Nous entrons dans le jardin de sainte Claire et emportons quelques feuilles comme souvenir.

En revenant dans l'église SAINT-DAMIEN, nous admirons

une autre merveille : un crucifix en bois, de grandeur naturelle, travaillé au XVIe siècle, par un frère mineur, Innocent de Palerme ; c'est un chef-d'œuvre. On prétend que la tête est le travail d'un ange, que l'artiste la trouva un jour toute faite. Cette adorable figure change d'expression selon l'endroit où l'on se place pour la regarder : à droite, on voit une figure souffrante ; en face, c'est l'expression d'un moribond, et enfin, à gauche, on est en présence d'une figure de mort.

Mardi, 12 décembre.

Nous descendons au petit village de "Sainte-Marie-des-Anges", à une heure d'Assise, centre d'une paroisse de 2000 âmes qu'administrent les Franciscains. Bientôt nous apercevons l'abside de la basilique renfermant la chapelle de la Portioncule, berceau de l'ordre séraphique. Il est impossible d'y entrer sans éprouver une douce et sainte émotion. L'âme, pénétrée de la présence de Dieu, de Marie, des anges et de saint François, se sent portée à prier avec une grande ferveur.

Ce petit joyau de la sainte pauvreté fut construit au milieu d'une forêt, sous le pape Libère, au IVe siècle, par quatre ermites de terre sainte, qui y déposèrent une relique du tombeau de la sainte Vierge, et, pour cette raison, le dédièrent à "Notre-Dame de la vallée de Josaphat". Plus communément cette chapalle est appelée Sainte-Marie de la Portioncule, "petite portion", disait saint François, que le Seigneur lui avait preparée de toute

éternité, ou bien encore " Sainte-Marie-des-Anges ", à cause, prétendait saint Bonaventure, de fréquentes apparitions d'esprits célestes.

Au VIe siècle, cette chapelle devint la propriété de saint Benoit qui la fit restaurer ; Dom Pietro, abbé des Bénédictins du mont Subasio, la céda à saint François au commencement du XIIIe siècle.

C'est là que le père séraphique obtint de Notre Seigneur, sur les instances de la Vierge immaculée, le *pardon* ou indulgence de la Portioncule ; c'est là aussi qu'il résolut d'instituer son Tiers-Ordre et qu'il mourut de la mort des saints, dans une cellule que nous avons eu le bonheur de visiter. Elle a été transformée en chapelle, mais on voit en core les restes de la vieille porte, avec les mêmes ferrures.

Au-dessus de l'autel, on admire la statue de saint François, par della Rabbia, d'après le masque pris sur la figure du saint, après sa mort. Dans un petit placard, on conserve religieusement la corde à trois nœuds de saint François, sur laquelle on distingue facilement des gouttes de sang provenant de ses stigmates. A la sacristie, on voit une image du saint peinte sur le bois de son lit ; de là, nous arrivons aux rosiers dont les feuilles portent comme des taches de sang, depuis l'acte héroïque du saint Fondateur se roulant sur les ronces et les épines, pour vaincre son ennemi. On remarque, dans le chœur, des stalles superbes sculptées par les religieux, la chaire de saint Bernardin de Sienne dont firent usage saint Jean de Capistran et saint Jacques de la Marche.

L'esprit tout rempli des merveilles que nous avons contemplées ces jours derniers, nous rentrons à Rome, en remerciant la sainte Vierge qui nous a si visiblement protégées.

Du collège et du Carmel de Montréal nous arrivent deux charmantes lettres, toutes parfumées des brises du pays natal. Quelle joie de les lire ! (30)

Mercredi, 13 décembre.

La révérende Mère supérieure générale des religieuses de Jésus-Marie est venue hier, à la pension, pour nous faire visite, mais nous étions absentes. Nous allons, ce matin, à la via dei Mille pour la rencontrer, ainsi que chère mère Saint-Henri. Cette dernière paraît tout heureuse de voir des compatriotes. Nous causons longuement du Canada ; elle s'informe des mères qui, dit elle, l'ont si bien reçue, lors de son passage à la Congrégation, il y a quatre ou cinq ans ; elle garde un souvenir particulier de bonne mère Sainte-Aglaé.

Nous assistons à la remise de la barrette cardinalice à Mgr Cagiano, majordome de Pie X, et à Mgr Arcoverde, évêque de Rio-Janeiro. La cérémonie est imposante et très belle. Notre saint-père le pape fait une courte allocution en italien ; il parle si bien et avec tant de force que nous comprenons tout ce qu'il dit.

Le R. P. Estévenon, de l'ordre du T. S.-Sacrement, nous fait une amicale visite. Il professe une grande estime

pour notre communauté, et conserve pour nos sœurs de New York un souvenir qui leur fait honneur.

Jeudi, 14 décembre.

M. Hertzog, S. S., nous procure des billets qui nous permettent d'assister à un consistoire. Cette imposante cérémonie a lieu dans la salle royale. Nous avons de très bonnes places, au second rang, dans la tribune du fond. La tribune de gauche est réservée à l'aristocratie romaine ; celle de droite, au corps diplomatique accrédité auprès du Vatican ; il est au grand complet. Le défilé est splendide ; les prélats, les évêques, les cardinaux précèdent le pape qui, revêtu de la chape, prend place au trône, et tous les princes de l'Eglise font cercle autour de lui. Les nouveaux cardinaux prêtent le serment d'usage et reçoivent le chapeau. Ils sont ensuite admis à baiser la mule du pape, son anneau, et tous leurs collègues, avant d'aller prendre place parmi le sacré collège. A la fin de cette auguste cérémonie, un avocat consistorial présente une cause de béatification et de canonisation. Sa Sainteté retourne alors à ses appartements. Les cardinaux présents à Rome, de nombreux archevêques, évêques, prélats et les généraux d'ordres religieux, prennent part à cette solennelle procession : la garde palatine et les camériers, en grande tenue, précèdent et suivent le souverain pontife qui bénit sur son passage l'assistance émue et recueillie. Le clergé rentre à la chapelle Sixtine pour le chant du Te Deum.

L'abbé Perosi, avec sa maîtrise, nous fait jouir du vrai chant grégorien, exécuté avec une rare perfection.

En voyant cette belle réunion des princes de l'Eglise, présidée par le pontife roi, la plus grande puissance morale ici-bas, on pense à la grande assemblée du ciel sous le sceptre du Roi immortel des siècles, qu'il nous sera donné de contempler toute l'éternité.

Mme Hudon et sa jeune fille nous font visiter la villa Borghèse qui doit son nom au cardinal Scipion Borghèse, neveu de Paul V. Nous entrons au palais qui est aujourd'hui un riche musée. La voûte des salles est peinte à fresque, et ces pièces renferment la collection des principaux artistes de tous les âges.

Après avoir fait le tour des jardins de cette villa, nous descendons sur la place du Peuple, et nous rencontrons le roi et la reine d'Italie. Sa Majesté conduit Elle-même les coursiers. L'équipage royal est escorté de quatre gardes en bicycle. La reine salue à droite et à gauche avec beaucoup de grâce.

Nous entrons à l'église SAINTE-MARIE DEL POPULO, bâtie à l'aide d'aumônes offertes par le peuple romain ; de là son nom. Elle remplace une chapelle construite par le pape Pascal II, pour sanctifier le voisinage du terrain où fut enterré Néron.

A ce sanctuaire est joint un couvent d'Augustins. C'est là que Luther habita, lors de son séjour à Rome, et qu'il célébra les mystères pour la dernière fois.

A SAINT-LAURENT-IN-DAMASO, on nous montre le mo-

nument élevé à la mémoire du comte de Rossi, ministre de Pie IX, lâchement assassiné en 1848. C'est un cénotaphe en style renaissance. Sous l'autel reposent le pape saint Damase et saint Eutychius martyr.

Nous visitons ensuite SAINT-JOACHIM, église élevée avec les offrandes de l'univers catholique dans le quartier nouveau, à l'occasion du jubilé épiscopal de Léon XIII. Bien que sombre, ce sanctuaire est très beau. Nous nous sommes spécialement arrêtées à la chapelle canadienne, parce que notre vénérable Mère y est représentée vis-à-vis de la mère Marie de l'Incarnation.

Vendredi, 15 décembre.

Nous sortons, ce matin, pour visiter les immenses jardins du Vatican ; des haies magnifiques les entourent. La grotte de Lourdes est d'une ressemblance parfaite avec celle des Pyrénées.

Nous voyons aussi les carosses de gala des papes : le plus beau, celui de Léon XII, renferme un trône en velours cramoisi pour Sa Sainteté, et un siège pour deux cardinaux ; celui de Pie IX, pour les promenades en ville, à la campagne ou dans les grandes circonstances, est moins riche. Les harnais des chevaux, la selle de la mule blanche que montaient autrefois les pontifes pour se rendre à Saint-Jean-de-Latran, sont aussi conservés.

Après le dîner nous assistons à la bénédiction du saint sacrement chez les religieuses Ursulines. La supérieure générale de l'union romaine, mère Saint-Julien, nous ren-

contre à la grille et nous entretient des épreuves de leurs couvents de France. Sur trente-trois maisons qu'elles y avaient dix seulement ont échappé à la persécution.

Samedi, 16 décembre.

Nous voyons aujourd'hui l'atelier de mosaïques, au Vatican, lequel se trouve sur un des côtés de la cour Saint-Damase. C'est le plus renommé de Rome et du monde entier. Le nombre des émaux de différentes teintes monte environ à dix mille.

Durant notre visite à la pinacothèque, nous admirons quarante-six tableaux qui tous sont des chefs-d'œuvre. Les trois plus remarquables sont : " la Transfiguration de Notre-Seigneur ", " la Vierge de Foligno ", et " la Dernière Communion de saint Jérôme ".

Quatre grandes fresques décorent la salle de l'Immaculée Conception, consacrée par Pie IX à la gloire de Marie. Ce sont : 1° Discussion du dogme ; 2° Promulgation du dogme ; 3° Office papal qui suivit la promulgation ; 4° Couronnement de la madone du chapitre de Saint-Pierre. Une très riche armoire contient la bulle de l'Immaculée Conception, traduite dans toutes les langues avec illustrations. Ce travail est dû à l'initiative de M. l'abbé Sire, S. S.

En passant, nous jetons un coup d'œil sur les loges de Raphaël. On donne ce nom aux portiques qui forment les trois façades de la cour Saint-Damase. Chaque façade a trois étages ; ce qui donne au total neuf loges. Le buste de Raphaël se dresse à l'extrémité de la loge du milieu.

Quatre salles ont été décorées par Raphaël. L'esprit est saisi d'étonnement à la vue de ces merveilles créées par cet homme de génie.

Notre matinée si bien remplie se complète, ce soir, par la visite du mausolée d'Adrien ou château Saint-Ange. Cet empereur le fit construire pour lui et ses successeurs. Ce mausolée est le plus vaste et le plus riche du monde. Il était surmonté de la statue d'Adrien et les ornements en étaient d'une richesse fastueuse. L'an 590, la peste ravageait Rome, saint Grégoire le Grand ordonna une procession de pénitence. Le cortège traversait lentement et pieusement les rues désertes de la ville papale, lorsque, en face du môle d'Adrien, on entendit dans les airs une voix angélique qui chantait : " Regina cœli ". Le pontife et le peuple, pénétrés de joie et d'un saint respect, s'agenouillèrent et saint Grégoire inspiré s'écria : " Ora pro nobis Deum, alleluia ". En ce moment, le messager céleste se posant sur la cime du mausolée, remit une épée dans le fourreau pour faire comprendre que Notre-Seigneur, apaisé, mettait un terme aux maux qui désolaient Rome.

Cette apparition, reproduite sur le même sommet par une statue de bronze, lui fit donner le nom de *Château Saint-Ange*.

Pendant le moyen âge, ce château servit de forteresse : les papes durent parfois s'y réfugier. Plus tard, on en fit une prison d'Etat ; aujourd'hui, on travaille pour y établir un musée militaire.

Dimanche, 17 décembre.

Ce matin, nous entendons la grand'messe à l'église SAINT-ANSELME, desservie par les Bénédictins. Ces religieux tiennent un collège international ; leur chant est si beau qu'on vient de tous côtés pour l'entendre. Cette église, de construction moderne, est très jolie ; le pape Léon XIII en fut l'un des bienfaiteurs.

Les bons pères sulpiciens de la procure nous font le plaisir d'écrire quelques lignes dans notre cahier d'autographes.

"Union de prières et de bonnes œuvres avec les Mères de la Congrégation de Notre-Dame qui ont suivi, à Rome et à Lorette, les traces de M. Olier, notre pieux fondateur, afin que son esprit se conserve toujours dans la vieille et la nouvelle France."

F.-M. VIGOUROUX, S. S.

"Comblées des bénédictions du saint-père, les pieuses pèlerines de Rome rapporteront de la ville éternelle à leur grande famille religieuse de Notre-Dame de Montréal l'assurance que le pape aime beaucoup ses chères filles canadiennes, et que la cause de leur vénérable Mère fondatrice, Marguerite Bourgeoys, va faire un pas vers le but tant désiré de la béatification.

C'est le vœu le plus cher de celui qui a l'honneur d'être

le postulateur de la cause et le très humble ami de la Congrégation."

X. Hertzog, proc. gén. de S.-Sulpice.

" Heureux et honoré d'avoir fait la connaissance de nos chères sœurs de Montréal, je demande à Notre-Dame de bénir toujours, et de plus en plus, toutes leurs œuvres ; je m'unis de tout cœur aux vœux de mon cher et vénéré supérieur pour le succès prochain de la cause de leur vénérable Mère."

F. Belzit, S. S., économe.

Mlle Custodi, un des professeurs de l'Institut normal, veut bien nous servir de guide dans la visite du Forum Nous nous sommes arrêtées d'abord devant les " Comices" ; c'était le plateau où se tinrent tout d'abord les assemblées populaires. Outre le tribunal du prêteur, cette place contenait la Curia où salle spécialement destinée aux réunions du sénat Les alentours du Forum se garnirent successivement de temples splendides, de superbes basiliques et d'édifices remarquables en tous genres. Pendant les révolutions de la République et de l'Empire, plusieurs de ces monuments furent détruits et réédifiés. Leur destruction à peu près totale date de 1083, et fut l'œuvre des hordes de Robert Guiscard.

Les principales ruines sont le temple de Saturne, le plus ancien monument de Rome : les huit colonnes qui en restent sont de l'époque impériale ; -- la basilique Julien, immense salle construite par Auguste, en mémoire de

Jules-César, son père adoptif ; — le temple de Vesta où les prêtresses entretenaient le feu sacrée, et où elles gardaient le célèbre *Palladium*, statuette de Minerve qu'Enée aurait emportée de Troie et considérée comme la sauvegarde de Rome ; — la maison des Vestales, dernière construction faite par Septime-Sévère, dans les premières années du IIIe siècle et qui lui servit d'habitation jusqu'à la fin du IVe siècle, lors de l'abolition des superstitions payennes ; — la Régia, ou demeure du grand prêtre, ainsi nommée parce que les rois, en même temps pontifes suprêmes, réunissaient les deux pouvoirs civils et religieux ; — la basilique de Constantin, construite par Maxence et, plus tard, dédiée par le sénat au vainqueur du pont Milvius : l'une des colonnes qui l'ornaient fut transportée sur la place de Sainte-Marie-Majeure et surmontée d'une statue en bronze de Marie immaculée ; — le temple de Romulus, construit par Septime-Sévère : sur une partie de ces ruines s'élève l'église SAINT-COME et SAINT-DAMIEN où reposent les corps de ces deux illustres martyrs ; — le temple d'Antoine et de Faustine, érigé l'an 165, transformé en une église dédiée à saint Laurent ; — la colonne de Phocas, élevée en l'honneur de cet empereur d'Orient, pour avoir conservé à l'Italie la paix et la liberté.

Nombreuses sont les réflexions qui nous assiègent en parcourant la *Voie sacrée* que suivaient les triomphateurs, se rendant au temple de Jupiter Capitolin. Là, ils immolaient au père des dieux une victime d'action de grâces, pendant que, dans la prison Mamertime, située à peu de

distance, on égorgeait les chefs asservis, détachés du char du vainqueur.

Du Forum nous nous rendons au Colisée. Ce monument sans rival fut construit après la destruction de Jérusalem par Titus : des milliers de prisonniers juifs furent employés à cet ouvrage et y périrent. Il pouvait contenir cent mille spectateurs. C'est le plus vaste amphithéâtre du monde ; de là son nom de Colosse ou Colisée. Benoit XIV orna le centre de l'arène d'une croix, et le pourtour, de quatorze stations monumentales du chemin de la croix. Le gouvernement a tout enlevé en 1874.

Pour l'Eglise catholique, le Colisée est un édifice sacré à cause des innombrables martyrs qui l'ont arrosé de leur sang, en confessant leur foi en Jésus-Christ. Le souvenir de saint Ignace d'Antioche se présente tout particulièrement à notre esprit, ainsi que celui de saint Benoît Labre. Ce pieux pèlerin passait souvent la nuit dans cette enceinte ; là, son âme se nourrissait de la double pensée des souffrances de l'Homme-Dieu et de celles de ces généreux *témoins*.

Lundi, 18 décembre.

Immédiatement après le petit déjeuner, nous nous mettons en course, et c'est l'église de SAINT-PHILIPPE DE NÉRI que nous visitons d'abord. Elevée par ce grand saint, elle est une des églises romaines qui portent le plus au recueillement et à la prière. Le chœur a trois grandes toiles de Rubens tout à fait splendides en coloris. Le ta-

bernacle est surmonté d'un Christ miraculeux ; mais ce qui attire particulièrement notre attention, c'est la richissime chapelle du saint fondateur dont le corps repose sous l'autel. Une autre chapelle possède le tombeau du cardinal Maury et du cardinal Baronius, le grand historien de l'Eglise catholique.

Dans la sacristie, on vénère un nombre considérable d'objets ayant appartenu à saint Philippe. De là nous montons à la chambre du saint, et nous voyons son lit, son confessionnal, le crucifix qu'il tenait entre ses mains au moment de la mort, la table d'autel sur laquelle il célébrait, etc.

Le couvent de l'Oratoire, fondé par saint Philippe de Néri, est aujourd'hui la propriété de l'Etat. Douze religieux sont gardiens de l'église et occupent des pièces bien restreintes. Pie X vient d'ériger cette église en paroisse et a demandé de placer à la tête des religieux un supérieur énergique, qui puisse maintenir l'ordre menacé de s'éteindre.

L'église SAINTE-AGNÈS, sur la place Navone, est remarquable par l'abondance, la variété et la richesse de ses marbres, ainsi que les hauts reliefs ds ses chapelles. Parmi les statues, la plus belle est celle de saint Sébastien, œuvre antique transformée.

La crypte où un guide nous conduit avec des flambeaux comprend le *Lupanar* où sainte Agnès fut exposée, sa prison et l'endroit où elle fut égorgée, après avoir été épargnée par les flammes.

Cette belle église a été restaurée dernièrement, par les princes Doria Pamphili qui y ont leur caveau de famille.

L'église SAINT-AUGUSTIN, où nous entrons ensuite, a été bâtie avec des blocs de travertin provenant du Colisée. La coupole est la première que l'on éleva à Rome en 1850. Cet édifice est de style ogival, style très rarement employé dans les églises d'Italie ; elle est riche en chefs-d'œuvre.

A côté de la grande porte d'entrée, se trouve la célèbre Madona del Parto, belle statue de marbre, en grande vénération, entourée d'ex-voto et de lumières nombreuses. Le maître-autel, par le Bernin, est enrichi d'une antique image de la sainte Vierge apportée de Sainte-Sophie de Constantinople, peu après la prise de cette ville par les Turcs. Le corps de sainte Monique, mère de saint Augustin, repose dans une urne de verre magnifique et très ancien.

Après le dîner, nous nous dirigeons vers le couvent des religieuses de l'Adoration perpétuelle, plus connues sous le nom de dames de Méeus, du nom de leur fondatrice. Elles s'occupent de l'Œuvre des Tabernacles, à laquelle la nôtre est affiliée. Les deux associations, celles de Rome et de Montréal, sont identiques.

Nous nous détournons un peu de notre voie pour faire une courte visite au saint sacrement dans l'église des " Filles du Cœur de Jésus ", ordre fondé par mère Marie de Jésus : elles ont l'exposition quotidienne du saint sacrement. La supérieure que nous voyons à la grille, — elles sont cloîtrées et toutes vêtues de blanc, — était en

frais de nous raconter l'histoire de leur mère lorsque leur cardinal protecteur, Mgr Vincent Vannutelli, est annoncé. Obligée de nous quitter, elle nous fait remettre la vie de leur fondatrice qui tomba poignardée par son jardinier anarchiste, et mourut en disant : "Je pardonne, je pardonne."

M. Hertzog nous présente à leurs Eminences le cardinal Gotti, préfet de la Propagande et le cardinal Matthieu, ancien archevêque de Toulouse. Tous les deux nous reçoivent avec bienveillance. Mgr Matthieu, cardinal de curie, s'intéresse particulièrement à la cause de notre vénérable Mère.

Mardi, 19 décembre.

Notre dévotion nous conduit aujourd'hui à l'église SAINT-IGNACE située sur le Corso. La voûte de ce vaste et important édifice, a été peinte par le jésuite Pozzi qui fut, tout à la fois, peintre, sculpteur et architecte d'une rare fécondité.

La chapelle de *Saint-Louis de Gonzague*, construite sur les dessins du père Pozzi, est d'une richesse extrême. Un bas-relief, exécuté par Legros, représente le triomphe du jeune saint, dont le corps repose sous l'autel, dans une urne de lapis-lazuli. Nous entendons la messe près du tombeau de cet angélique religieux. Sous l'autel de la chapelle, en face, sont conservés les restes de saint Jean Berchmans, canonisé par Léon XIII, le 20 janvier 1888.

Nous visitons la chambre de ces deux jeunes saints

avec intérêt et édification. On a conservé la porte qui fermait leurs cellules, le portrait authentique de saint Louis de Gonzague, et un traité de théologie, écrit entièrement de la main de saint Jean Berchmans.

Au-dessus de la façade de l'église Saint-Ignace, on voit une tige très haute sur laquelle glisse une boule qui atteint le sommet de la tige un peu avant le midi moyen ; dès que le midi arrive, elle retombe subitement ; aussitôt un coup de canon est tiré, non plus au château Saint-Ange, mais sur le mont Janicule, depuis deux ans, et toutes les cloches de la ville sonnent l'Ave Maria (l'Angélus). Cette œuvre originale est de l'illustre astronome, le père Secchi, qui avait établi son observatoire sur un pilier de cette église.

Le collège romain a été enlevé aux Jésuites après l'invasion piémontaise en 1870. A la bibliothèque de ce collège qui était déjà considérable (63000 volumes et 2000 manuscrits) on a réuni celle des nombreux couvents supprimés et spoliés, si bien qu'elle possède aujourd'hui six cent mille volumes et plusieurs milliers de manuscrits. Elle porte le nom de bibliothèque Victor-Emmanuel.

Mercredi, 20 décembre.

Après avoir parcouru de nouveau l'église SAINT-PIERRE dont on ne peut se lasser de comtempler la magnificence, nous entrons à la sacristie voir le riche trésor : ostensoirs de dimensions considérables en or et embellis de pierres

précieuses, chandeliers en cristal de roche, mitres, chasubles et chapes d'une valeur prodigieuse, etc.

Les religieuses de Marie-Réparatrice, chargées du vestiaire du saint-père, nous donnent de jolis souvenirs de Sa Sainteté Pie X.

Jeudi, 21 décembre.

Grâce à l'amabilité de M. Clapin, supérieur du collège canadien, qui nous procure des billets, nous assistons à la consécration de trois évêques, par notre saint-père le pape, dans la chapelle Sixtine. Quelle belle et touchante cérémonie ! Placées dans une tribune en face de l'autel, nous pouvons la suivre dans tous ses détails ; nous voyons Sa Sainteté, et entendons sa voix vibrante et sympathique. Elle paraît heureuse au milieu de ses enfants qui tous sont émus et recueillis. On ne peut voir, il nous semble, une plus belle fête ici-bas ; il ne saurait y avoir une démonstration plus édifiante, plus propre à faire admirer la grandeur, la beauté et la sublimité de notre sainte religion. C'est la sixième fois que nous avons vu le représentant de Notre-Seigneur, son vicaire ici-bas.

Au cours de la journée, nous visitons SAINTE-MARIE du Transtevère, la première église élevée à Rome en l'honneur de la Vierge mère. L'intérieur est majestueux. Il est formé de trois nefs séparées par vingt et une colonnes, provenant du temple d'Isis et de Sérapis. Le pavé est de porphyre, de verre antique et de marbres rares.

A droite, à côté des degrés du sanctuaire, se voient écrits ces mots en grosses lettres : FONS OLEI. D'après une ancienne tradition, à l'époque de la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ, une source d'huile jaillit subitement de cet endroit, pendant un jour : elle coula avec une telle abondance, qu'elle descendit jusqu'au Tibre.

La pierre avec laquelle le pape saint Calixte fut précipité dans un puits est conservée avec soin, ainsi qu'une autre, tachée du sang de sainte Dorothée, martyre.

Sous le maître-autel reposent les corps des SS. Calixte, Jules et Corneille, papes. Les Bénédictins sont chargés de cette église.

Dans le pieux sanctuaire de SAINTE-MARIE DELLA SCALA, nous vénérons une image miraculeuse de la sainte Vierge dont voici l'histoire :

En 1592, cette image se trouvait peinte dans l'escalier (scala) d'une masure construite sur l'emplacement actuel de l'église. La pauvre mère qui l'habitait priait avec ferveur devant cette image pour obtenir la guérison de son fils estropié, lorsqu'un jour, désespérée de l'inutilité de sa prière pour cette grâce tant sollicitée, elle s'écria : " Et pourtant, ô Vierge, si vous me demandiez quelque faveur, je vous l'accorderais aussitôt ". Cet élan de douleur maternelle toucha le cœur compatissant de la Mère de Dieu qui accorda immédiatement la guérison de l'enfant.

Dans cette église desservie par les Carmes, on conserve le pied de sainte Thérèse ; c'est avec vénération que

nous nous agenouillons devant cette relique insigne ; nous demandons pour la communauté l'esprit d'oraison et l'amour de l'Eglise qui animaient cette grande sainte.

Dans la jolie église de SAINTE-BRIGITTE, appartenant aux Carmélites polonaises, le saint sacrement est exposé journellement ; nous y faisons notre adoration et visitons ensuite les chambres que sainte Brigitte et sa fille, sainte Catherine de Suède, occupaient lors de leur séjour à Rome. La première y mourut en 1373.

Nous faisons visite à notre Cardinal protecteur. Son Eminence nous donne une lettre pour le promoteur de la foi, Mgr Verde, à qui il recommande la cause de notre vénérable Mère. Sur le désir exprimé de faire la connaissance de son frère, le cardinal Serafino Vannutelli, il nous dit : " Oui, oui, présentez-vous demain entre 11 heures et midi, je vais le prévenir."

En sortant nous nous rendons au collège canadien pour remercier M. Clapin des billets qu'il nous a procurés et qui ont été pour nous la source de si vives jouissances. Ce bon père, ainsi que M. Vacher, se prête volontiers pour écrire quelques lignes dans notre cahier de souvenirs.

" La grâce particulière des filles de la vénérable Mère Bourgeoys, comme des enfants de M. Olier, c'est la vie intérieure et cachée. Là est notre force et tout le secret du bien que nous sommes appelés à faire. Que nos deux communautés restent unies par la prière, pour demander

à Notre Seigneur de conserver et d'accroître sans cesse en nous cette grâce insigne."

C. CLAPIN, sup. du collège canadien,
à Rome, ce 21 décembre 1905.

" J'éprouve une grande joie de voir dans la ville éternelle les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal, ces filles admirables qui ont fait et font encore tant de bien pour l'éducation profondément chrétienne qu'elles donnent aux jeunes filles. Si la foi est si vive au Canada, on le doit en grande partie aux mères de famille qu'elles ont élevées avec tant de soin et qu'elles ont pénétrées de l'esprit chrétien. Daigne le Seigneur leur faire la grâce de voir bientôt honorée sur nos autels leur vénérable Mère fondatrice."

A. VACHER, S. S.

Rome, collège canadien, 1905.

Vendredi, 22 décembre.

Ce jour du 22 décembre, nous ne l'oublierons jamais : il sera mis au nombre de ceux qui nous ont le plus édifiées, tant nous avons été émues, ce matin, en entendant la sainte messe dans la chambre où mourut saint Benoît-Joseph Labre. Le R. Père Estevenon, s'étant muni de la permission, célébra le saint sacrifice à 7h.30, et nous donna la sainte communion.

Le bienheureux mendiant est représenté sur son lit de mort, sous la forme d'une statue de marbre, à l'en-

droit même où il expira. On conserve dans ce pieux oratoire son livre d'heures, sa tunique et quelques autres vêtements.

Le regretté et bon père Tambareau devait être content du haut du ciel, nous semble-t-il, de nous voir prier dans la petite chapelle dédiée à son *saint de prédilection*.

A 11h.30, nous sommes au palais Stampa chez le cardinal Serafino. Il nous reçoit avec bonté et courtoisie. Son Eminence est au courant des affaires du Canada, et nous parle de Mgr Bruchési qui, dit-Elle, est bien connu à Rome, de l'honorable premier ministre, Wilfrid Laurier, etc.

La nièce de ces deux Eminentissimes et Révérendissimes cardinaux, accompagnée de son père, nous rend visite aujourd'hui même.

Des lettres du Canada : elles sont trois fois bienvenues ! (31*)

Samedi, 23 décembre.

Mgr Gauthier, qui se montre d'une exquise bonté envers les deux pèlerines, nous avait offert de nous conduire à Subiaco. La chose était décidée, nous devions y aller aujourd'hui ; hier, M. l'abbé Hanley, du diocèse de Kingston et étudiant au collège canadien, vient nous informer que Sa Grandeur enverrait une voiture à la gare où Elle prendrait le train avec nous, vers 7h.30 du matin. Nous sommes obligées de remercier, car le froid ne nous permet pas de nous exposer au vent des montagnes.

Nous visitons les dames du Cénacle, sœurs de charité,

bien qu'elles soient cloîtrées et adoratrices. Elles ont le saint sacrement exposé dans leur chapelle à toute heure du jour. Vêtues de noir, ces religieuses portent une pèlerine violette.

Dans leur galerie est exposé un tableau de notre vénérable Fondatrice. Il leur fut donné par un prélat, premier postulateur de la cause de cette bien-aimée Mère.

Mgr Vincent Vannutelli vient lui-même nous apporter sa carte pour que le saint jour de Noël nous ayons une bonne place à l'église SAINTE-MARIE-MAJEURE, dont il est archiprêtre et où il officiera à la grand'messe et à l'exercice du soir.

Nous recevons plusieurs lettres du Canada. Celle de Mgr Bruchési est vraiment paternelle. (32*)

Dimanche, 24 décembre.

Nous entendons la grand'messe au collège germanique : le chant est beau, exécuté avec beaucoup de précision et d'ensemble. Les séminaristes, très bien disciplinés, ont une tenue irréprochable et prient comme des anges. A l'issue du saint sacrifice, qui n'a duré que trois quarts d'heure, nous allons souhaiter un " Merry Christmas " à nos SS. les évêques Gauthier, Barry, et McEvay. Le premier nous dit qu'il voudrait bien faire quelque chose pour nous, pour notre communauté qui donne des religieuses à son diocèse depuis trente-neuf ans, et parmi lesquelles il compte de si bonnes amies : les chères sœurs Saint-François de Borgia, Saint-Wilfrid, Sainte-Olive, Sainte-Mary-

Jane, Sainte-Priscille, etc. Sa Grandeur ajouta : " Demandez-moi donc quelques faveurs. — Monseigneur, nous vous supplions de vous intéresser à la béatification de notre vénérable Mère, à cette chère cause qui préoccupe tout l'Institut. — Bien, indiquez-moi, le nom de ceux qui doivent y travailler, je leur parlerai."

Ce soir, nous allons vénérer la crèche de Bethléem apportée de l'Orient l'an 642, à l'époque de l'invasion du mahométisme. Rome déposa ce précieux dépôt dans l'église de SAINTE-MARIE-MAJEURE. La crèche ne conserve plus sa forme primitive : les cinq petites planches, qui en formaient les parvis, sont réunies ensemble. Les plus longues mesurent 2 pieds et demi, sur 4 ou 5 pouces ; elles sont minces et d'un bois noirci par le temps. On les conserve dans un magnifique reliquaire qui représente Notre-Seigneur enfant, couché sur un berceau de vermeil enrichi de bas-reliefs et de ciselures de même métal.

Pour suivre l'usage romain, nous allons offrir nos vœux au R. P. Estevenon, car ici toutes les visites de fin d'année se font avant Noël : elles commencent le 15 décembre. Le 1er janvier est une fête religieuse qui n'a rien de particulier.

Lundi, 25 décembre.

Nous avons eu la messe de minuit dans la pieuse chapelle de la pension, et le célébrant, un jeune prêtre français, nous a donné une belle instruction sur le mystère du jour.

A 10 heures, nous allons entendre la grand'messe à SAINTE-MARIE-MAJEURE, où la fête se célèbre avec une grande solennité. Avant l'office on transporte processionnellement la crèche du *baptistère* où elle était exposée hier, sur un autel dressé dans le sanctuaire. Les porteurs sont revêtus d'une soutane blanche, avec insigne rouge à l'épaule droite. Le cardinal Vannutelli officie ; l'ensemble des cérémonies est imposant. On regrette, cependant, que tout le monde cause et se promène durant les saints mystères, mais nous parvenons à trouver une place à l'écart pour prier.

Nous assistons aux vêpres à SAINT-LOUIS-DES-FRANÇAIS. Dans cette église on prie bien : il y a des sièges et les assistants gardent le silence. Un des vicaires de la paroisse fait une allocution ; le cardinal Mathieu consacre la France au Sacré-Cœur, et après la bénédiction du très saint sacrement, une voix puissante entonne : " Les anges dans nos campagnes." Les fidèles chantent en chœur le *Gloria* avec une force et une harmonie vibrantes. Nous revenons à pied.

La température est idéale, le ciel d'Italie, ordinairement si beau, l'est davantage en cette fête d'amour et de confiance. La garde royale fait de la musique ravissante sur les principales rues. Tout le monde nous crie : *Buona festa !* en nous rencontrant ; on voit que tous les cœurs sont à la joie. Aux nôtres, il manque les jouissances familiales, ce qui fait un grand vide, mais l'espérance d'un prochain retour est l'étoile qui dissipe les petits nuages.

D'ailleurs, nous nous sentons unies par la prière au berceau divin où nous pouvons nous rencontrer à chaque instant.

Mardi, 26 décembre

Le bon père Hertzog avait organisé un pèlerinage pour ce matin à l'église SAINTE-MARIE-MAJEURE. S'étant muni d'une permission de Mgr Vincent Vannutelli, il nous dit la messe dans la *Confession* où la crèche du Sauveur est déposée au-dessus de l'autel. Nous avons le bonheur de contempler de très près cette relique incomparable. La sainte communion et notre action de grâces se font dans cette pieuse chapelle.

Aujourd'hui, fête de saint Etienne, l'église qui lui est dédiée est ouverte au public ; c'est la seule fois de l'année. Elle est fort intéressante à cause de sa forme ronde qui la fait considérer comme un édifice très antique. Des colonnes ioniques et corinthiennes supportent la voûte. Les peintures qui en couvrent tout le pourtour, représentent, dans leur réalité effrayante, les tortures infligées aux martyrs durant les trois siècles de persécution qui ont signalé l'établissement du christianisme.

Ces saintes images ont rendu cette église très populaire chez les Romains ; ils y conduisent leurs enfants pour qu'ils apprennent l'histoire des origines de l'Eglise. Grégoire XIII céda cette église aux Jésuites, en même temps qu'il leur confiait le collège germanique. Aussi les élèves de cette institution ne manquent jamais, le 26 décembre,

d'aller chanter, en chant grégorien, dans ce pieux sanctuaire qui renferme sous l'autel majeur, des reliques de saint Étienne et des saints Innocents. Le corps du premier martyr est conservé à Saint-Laurent-hors-les-murs.

L'église SAINTS-JEAN-ET-PAUL est élevée sur l'emplacement de la maison de ces deux grands martyrs qui étaient frères et officiers romains.

En 1887, on découvrit, sous cette basilique, la maison même des saints Jean et Paul, ornée de peintures dont l'une représente la scène de leur martyre. On voit le lieu où ils furent décapités. Leurs corps reposent sous le maître-autel, et celui de saint Paul de la Croix, fondateur des Passionistes qui desservent cette église est conservé dans une magnifique chapelle dédiée à saint Vincent de Paul. Dans le cloitre, sont les restes du *Vivarium*, souterrain où l'on nourrissait les animaux féroces destinés aux jeux du Colisée.

L'église SAINT-GRÉGOIRE-LE-GRAND a été construite sur l'emplacement de la maison paternelle de cet illustre pape, au mont Cœlius. On voit la chambre de saint Grégoire, son siège papal en marbre et le tableau de la Vierge miraculeuse qui lui aurait parlé. C'est dans cette église qu'il avait béni saint Augustin et ses compagnons, à leur départ pour l'Angleterre, où il les envoyait porter l'Evangile.

Dans l'enclos, à gauche, se trouvent trois chapelles remarquables : la première consacrée à sainte Sylvie, mère de saint Grégoire-le-Grand ; la deuxième à saint André et

la troisième à sainte Barbe. L'on voit dans cette dernière, la table de marbre où, chaque jour, le pape saint Grégoire servait de ses propres mains douze pauvres, parmi lesquels un ange vint, un jour, prendre place. Une fresque rappelle ce fait miraculeux.

Vêpres solennelles à S.-JEAN-DE-LATRAN. Le cardinal Satolli, archiprêtre de cette église, préside la cérémonie.

Dans la chapelle du chapitre, nous admirons le monument élevé aux soldats accourus à la suite de Lamoricière, à la défense du pape Pie IX, en 1850.

Nous visitons ensuite le cloître, un des plus beaux de la ville. Les colonnettes du portique sont d'une delicatesse et d'une variété de travail fort rares. On y conserve des reliques sur l'authenticité desquelles la Sacrée Congrégation des Rites ne s'est jamais prononcée : la plaque de porphyre sur laquelle les soldats auraient tiré au sort les vêtements de Jésus-Christ ; — une margelle du puits de la Samaritaine ; — une plaque de marbre soutenue par quatre colonnes qui donneraient la mesure de la taille du Sauveur, environ 1 m. 78 ; elle équivaut à la mesure qu'indique le saint suaire de Turin.

Nous entrons à l'église SAINTE-MARIE DE l'ARA CŒLI, ainsi appelée, parce que, d'après la tradition, la sainte Vierge portant l'Enfant Jésus, serait apparue à l'empereur Auguste, dans le ciel, au milieu d'un cercle d'or. Les auteurs rapportent qu'Auguste consulta un jour l'oracle d'Apollon, pour savoir quel serait après lui le maître du monde ; mais le dieu resta muet. Pressé de

nouveau, Apollon rendit enfin cet oracle : " Un enfant hébreu, Dieu lui-même et maître des dieux, me force à quitter cette place et à rentrer tristement dans les enfers. Désormais, retire-toi sans réponse de mes autels." Vraiment frappé de cette réplique, Auguste vint au Capitole, où il fit ériger un autel à l'Enfant Dieu avec cette inscription : " Ara primogenite Dei ", autel du premier-né de Dieu. Le même fait est rapporté avec quelques variantes par d'autres écrivains. Ce serait la Sybille de Tibur que l'empereur aurait consultée pour savoir s'il devait permettre qu'on l'honorât comme un dieu. Après trois jours d'attente, Auguste vit le ciel ouvert, et sur un autel une vierge d'une grande beauté tenant en ses mains un petit enfant, puis il entendit une voix qui disait : " Hæc ara Fili Dei est ", c'est ici l'autel du Fils de Dieu. En conséquence, l'empereur défendit qu'on l'appelât dieu, et fit ériger l'autel de l'*Ara Cœli*.

Cette église est desservie par les Frères Mineurs et située sur l'emplacement du Capitole. Elle a deux entrées ; on arrive à la principale par un escalier de cent vingt-quatre marches. La voûte a été dorée à l'occasion de la fameuse bataille de Lépante.

Les curiosités de ce sanctuaire sont : les admirables fresques du Pinturicchio ; — les deux ambons ; — une image très antique de la Vierge ; — la chapelle de Sainte-Hélène à l'endroit de l'Ara Cœli ; — le corps de cette auguste impératrice repose sous l'autel dans une urne de porphyre.

La statue célèbre du Bambino est placée dans cette chapelle. On dit qu'elle fut taillée au XVIe siècle avec un arbre du jardin des Oliviers. Le jour de Noël, elle est exposée et elle y reste jusqu'à l'Epiphanie. Dans l'intervalle, des groupes d'enfants débitent successivement devant cette statue des discours, des poésies, etc. Nous en avons entendu plusieurs de ces bambins ; ils se tiraient bien d'affaire. Mais il faut voir le malaise des parents, si leur enfant hésite ou parle trop bas !

Le dernier jour, on porte la statue en procession dans l'église, puis on la sort sur le haut du grand escalier pour lui faire bénir la ville. Très souvent des personnes mourantes demandent à la vénérer ; on la porte dans un riche carosse qui lui est spécialement consacré. Le peuple romain en la voyant passer ne manque jamais de se mettre à genoux.

Il a plu au bon Dieu d'ajouter une nouvelle faveur à toutes les grâces dont il nous a comblées en ce jour du 26, qui sera à jamais marqué au sceau de notre gratitude. Le saint-père, l'incomparable Pie X, nous a fait don d'une magnifique statue de Notre-Dame de Lourdes, en argent, sur socle d'onyx. Avec le piédestal elle mesure 32 pouces. Sa Sainteté l'a bénite hier pour la communauté et nous l'a fait remettre par M. Hertzog, S. S. Quelle douce compagnie ce nous sera pour le retour, que cette chère madone, présent du souverain pontife ! Et quelle relique pour notre Congrégation ! quel précieux souvenir !

Le pape nous a accordé une autre grande faveur : l'in-

dulgence de la Portioncule, à perpétuité, pour tous nos établissements qui conservent le saint sacrement dans leur chapelle.

De bonnes et charmantes lettres nous arrivent de tous côtés, ce soir. (33*)

Mercredi, 27 décembre.

La fête de saint Jean l'Evangéliste est d'obligation à Rome. Nous entendons la messe dans l'église des RR. PP. Trappistes de SAINT-PAUL-DES-TROIS-FONTAINES. Ces bons religieux nous procurent des reliques de saint Zénon et de plusieurs autres *saints martyrs, confesseurs et saintes vierges*. Nous aurons d'agréables surprises à faire à plusieurs de nos sœurs.

Nous allons voir le pont Molle ou Milvius, célèbre par la victoire de Constantin le Grand sur Maxence. Nous passons par la porte Salaria, ornée de deux tours en briques, et ainsi nommée de l'ancienne voie Salaria ; c'est par cette porte qu'Alaric pénétra dans Rome. Puis, nous entrons dans la voie Flaminienne qui a donné son nom à la porte du même nom, en dehors de laquelle les évêques datent ordinairement les lettres pastorales qu'ils adressent à leurs diocésains, pendant qu'ils séjournent à Rome : le souverain pontife seul a le droit de dater ses lettres de l'intérieur de la ville éternelle.

Jeudi, 28 décembre.

Peu d'événements à relater aujourd'hui : nous em-

ployons notre temps à préparer nos malles. M. Hertzog, S. S., dit la messe ce matin dans la chapelle de la pension, prend le déjeuner et nous fait ensuite une petite visite au salon.

Nous faisons, cette après-midi, une visite aux dames Sarto, sœurs de notre saint-père ; elles demeurent tout près du Vatican. L'une d'elles, âgée de soixante ans, ressemble beaucoup à Pie X. Elles regrettent toujours Venise et la vie simple qu'elles y menaient.

Une lettre d'Issy fait revivre les moments heureux que nous avons passés dans cette chère France que nous avons tant aimée. (34*)

Vendredi, 29 décembre.

Sur l'invitation de Mgr Virili, évêque de Troade, nous entendons la sainte messe dans sa chapelle privée. Ce petit sanctuaire est un bijou : tout y est beau, riche et d'un goût exquis. Elle est dédiée à saint Benoît Labre. Sous l'autel, l'on remarque le coussin, le matelas, le drap et la planche de lit sur lequel expira le pauvre d'Amettes ; son dernier habit, son chapeau, le sac dans lequel il mettait des pierres pour porter un fardeau dans ses pèlerinages, son cilice, des débris d'écorces d'oranges amères qu'il mangeait pour se mortifier, etc.

La chapelle de Mgr Virili possède aussi, dans de magnifiques châsses d'or, les corps de sainte Candide et de saint Fortunat, jeunes martyrs de six à huit ans.

Après notre action de grâces, Sa Grandeur nous invite

à prendre le café et nous entretient des œuvres de canonisation dont il est le postulateur, entre autres celle de la mère Julie Billiart, qui sera béatifiée au mois de mai prochain. Monseigneur lit en ce moment la vie de notre vénérable Fondatrice, et la trouve bien belle. Nous l'avons prié de s'intéresser à notre chère cause, ce qu'il nous a promis ; il nous a dit et redit que nous avions bien fait de venir à Rome, que c'était le moyen de la faire avancer.

Nous avons eu occasion aujourd'hui de visiter l'église SAINTE-MARIE-TRANSPONTINA, c'est-à-dire d'au delà du Pont. Elle fut construite pour y placer une image miraculeuse de la Vierge apportée d'Orient, que l'on vénère au maître-autel.

Sous l'autel de la chapelle de la PIETA, dont le groupe est en grande vénération, reposent les corps des saints martyrs Basilide, Trépodius et Magdalon.

A gauche d'une chapelle dédiée à saint Pierre et à saint Paul, se voit la colonne à laquelle le chef de l'Eglise fut attaché pendant qu'on le flagellait.

Samedi, 30 décembre.

Un religieux de l'ordre de Saint-Augustin nous fait voir le trésor du Vatican dont il est chargé. Il y a des aubes du XIIIe siècle parfaitement conservées, des corporaux, des purificatoires, des amicts brodés sur fil d'ananas, des dentelles en point de Venise et d'Angleterre qui sont d'une grande richesse ; — des chasubles, des chapes, dons de l'impératrice d'Autriche à Pie IX, qui sont d'une

valeur à ne pouvoir s'en rendre compte. Les pantoufles et les gants de ce saint pape, ainsi que ceux de Léon XIII, sont conservés avec respect.

La tiare, le marteau d'or avec lequel le souverain pontife ouvre la *porte sainte* au jubilé, et la truelle dont il se sert pour la fermer, tout cela et mille autres choses nous ont intéressées au plus haut point, de même que la sacristie du pape.

Revenant sur nos pas par la chapelle Pauline, nous nous y arrêtons quelques minutes pour admirer les deux fresques peintes par Michel-Ange : la Conversion de Saint-Paul et le Martyre de Saint-Pierre. Cette chapelle sert d'église paroissiale aux habitants du palais.

D'après le conseil de M. l'abbé Belzit, S. S., économe de la procure, nous montons à la coupole de Saint-Pierre, au premier étage seulement. La pente de l'escalier en limaçon est tellement douce que des chevaux pourraient y monter. On a encastré, dans les parois, des pierres qui rappellent différents jubilés accordés par les souverains pontifes, et des ascensions faites par des membres de diverses familles royales.

A mi-hauteur s'ouvre la porte qui conduit au portique supérieur, au milieu duquel est la loge de la *bénédiction*.

Arrivé à l'immense plate-forme, on voit, outre la grande coupole qui domine encore de 280 pieds, six autres coupoles ovales, et quatre octangulaires. Autour de la plateforme règne une balustrade d'où le regard plonge à plaisir dans la place Saint-Pierre.

Sur ce toit, il y a des fontaines, des maisons pour les *pietrini* qui sont au nombre de trois cents. Le tout est organisé avec ordre et précision. Les traditions s'observent fidèlement.

Le R. P. Cormier, maître général des Dominicains, nous offre plusieurs beaux volumes dont il est l'auteur, entre autres, la Vie de saint Jean-Baptiste de Rossi, celle du R. P. Jandel, etc. Sous un pli cacheté est une magnifique image de la très sainte Vierge sur le verso de laquelle le généreux donateur a écrit les lignes suivantes :

Que la gloire de Dieu, l'honneur de l'Eglise, le salut des âmes soient notre unique but.

Que le souffle de l'Esprit-Saint soit le vent favorable qui pousse en avant notre nacelle.

Que la sagesse en soit le gouvernail. Que la vigilance la détourne des écueils.

Que des cantiques de louanges et d'amour pour Jésus se mêlent à la manœuvre.

Dans les bourrasques, que les voix suppliantes et les voix confiantes s'élèvent vers Marie.

Et au port la récompense nous attend, grande, non en proportion des résultats, mais des intentions.

FR. HYACINTHE-MARIE CORMIER.
M. G.

Dimanche, 31 décembre.

Accompagnées de M. Hertzog, nous allons rencontrer à sa résidence le promoteur de la foi, Mgr Verde. Son Excellence paraît toute disposée en faveur de *notre chère cause.* " La béatification de votre vénérable Fondatrice, dit-Elle, sera un renouvellement dans la ferveur et l'esprit primitif. Mon rôle d'avocat du diable fait ressortir davantage les vertus de mes clientes."

La Providence, par l'entremise de M. Hertzog, S. S., nous ménage une nouvelle faveur pour ce dernier jour de l'année 1905 : nous voyons le saint-père pour la septième et dernière fois, dans une commune audience. A 4 heures, nous nous réunissons dans la salle du consistoire secret, et quelques minutes après, le bon et saint Pie X entre, présente son anneau à baiser à chaque assistant prosterné humblement à genoux, et se plaçant au milieu de la pièce, il bénit l'assemblée, après lui avoir adressé un mot qui pénètre d'émotion tous les cœurs. Le vénéré pontife paraît souffrant et abattu : les affaires de la France l'inquiètent beaucoup ; néanmoins, " il est tellement homme de Dieu, nous disait tout à l'heure un prêtre au courant de ce qui se passe au Vatican, qu'il se conserve dans une parfaite sécurité : il prie et met en Dieu sa confiance."

Tout le monde, à Rome, loue la charité, la compassion de Sa Sainteté pour les malheureux : Elle donne *tout et toujours.*

Le pape est l'âme de Rome ; ce n'est pas la famille royale qui attire dans la ville éternelle, mais le pauvre prisonnier du Vatican. Son palais est entouré d'équipages ; c'est à qui verrait le vicaire de Jésus Christ, et pour cela on s'impose les plus grands sacrifices.

Aujourd'hui, se présente au collège canadien un jeune homme de Québec, qui gagne sa vie au prix des plus grands sacrifices, et qui dit à M. Vacher "Je viens ici pour voir le pape ; j'ai travaillé plusieurs mois pour ramasser l'argent nécessaire à mon voyage." Des protestants sollicitent ardemment des audiences.

Nous faisons une dernière visite à la basilique Saint-Pierre, où nous avons prié tant de fois pendant notre séjour ici, et qu'on ne se lasse point d'admirer. Que c'est touchant de voir la "Confession" toute brillante de lumières et entourée de personnes qui prient avec foi !

Dans notre modeste petite chapelle, nous avons un salut du saint sacrement, à l'issue duquel se chante le Te Deum. C'est aux pieds de Notre-Seigneur que nous pensons surtout à notre famille de là-bas ; c'est dans le cœur de ce divin Maître que nous déposons les vœux et les souhaits que nous formons pour chacun de ses membres ; nous les renouvellerons demain dans notre communion.

Madame de Salins nous offre, au nom de tous les habitants de la Rouillonnais, mille vœux de bonheur et de santé. M. l'abbé Hertzog, S. S., veut bien, lui aussi, à l'occasion du nouvel an, nous renouveler l'expression de son religieux dévouement. (35*)

Lundi, 1er janvier 1906.

Notre cœur vole vers le Canada, vers Ville-Marie, vers les chers nôtres et renouvelle à tous les souhaits de bonne année que vous a déjà portés la circulaire traditionnelle.

Nous nous rendons au palais Ricci pour faire nos adieux à Son Eminence, le cardinal Vincent Vannutelli.

Nos bons pères de Saint-Sulpice nous annoncent leur visite pour ce soir . . . et nous voilà à la veille de nous éloigner de ce centre béni de Rome où l'on se sent si chez soi : c'est bien, en effet, la patrie des âmes. Selon une ancienne superstition italienne, les voyageurs qui veulent revenir à la ville éternelle doivent jeter un sou dans la fontaine de Trevi, la plus belle de la cité ; on nous conseille de le faire, mais nous préférons donner les sous aux pauvres.

Madame la générale Voisin, en pension avec nous à la via Torino, nous exprime ses souhaits d'une manière toute gracieuse. (36*)

Mardi, 2 janvier.

Il neige, ce matin, nous en sommes bien aises, c'est un souvenir de plus que nous emporterons de Rome. Nous y sommes arrivées à la pluie, nous en repartirons sous une légère tombée de neige. Ce n'est pas sans regret que nous nous éloignons de la cité des papes où tout parle à l'âme, au cœur et à la pensée.

Nous prenons le train à 8 heures pour Naples. Peu à peu, le temps se met au beau, le firmament prend sa teinte d'azur, le soleil se montre radieux et sèche la terre que la neige avait humectée. Sous nos yeux, à droite et à gauche, ce sont des montagnes, des pics, des hauteurs qui présentent un aspect pittoresque : au bas, on voit des troupeaux de moutons, des laboureurs conduire leur charrue traînée par des bœufs blancs. On y prépare la moisson qui sera prête, en avril, le plus beau mois à Rome, paraît-il.

La vue de la petite ville d'Aquin, du mont Cassin, nous parle au cœur de l'Ange de l'école et du grand patriarche d'Occident. Un peu plus loin, Capoue semble vouloir nous dire quelque chose de ses *délices*. Enfin, nous voici à Naples ! Et après l'avoir vue, faudra-t-il mourir ?

Les bonnes sœurs de l'Espérance, à qui nous allons demander l'hospitalité, nous reçoivent avec autant d'amabilité que leurs consœurs de Paris. Nous prenons notre dîner, il est 2 heures, et nous commençons sans plus tarder, la visite des églises.

Nous voyons d'abord celle de SAINTE-THÉRÈSE, desservie par les Carmes. Nous y rencontrons toutes les dévotions du Canada : saint Antoine de Padoue, saint Expédit, le saint Enfant Jésus de Prague, etc. La sainte Vierge porte une robe jaune, un grand scapulaire, a des boucles d'oreilles, des dentelles aux poignets et un mouchoir brodé à la main. On nous avait recommandé la crèche qui devait nous éblouir. Les crèches sont rares en Italie. Le Bambino, à demi couché dans un gracieux berceau, est placé

au dessus du tabernacle. Mais à l'église *Sainte-Thérèse*, il est d'usage de faire une crèche. Les anges, sortant d'un amas de paille, annoncent la naissance du Sauveur par leur chant de gloire, et qui est-ce qui arrive? Les bergers? – Non, des Napolitains, ni plus ni moins . . . et des femmes en grand nombre, panier au bras et tête nue, se présentent avec leur robe bigarrée et leur tablier bleu.

L'église de l'ASCENSION où nous entrons aussi, n'offre rien de remarquable, si ce n'est qu'aucun tableau ne représente le mystère de Jésus montant au ciel ; c'est celui de l'ange saint Michel qui domine au-dessus du maître-autel, avec son cri de ralliement : Quis ut Deus ?

Mercredi, 3 janvier.

Ce soir, nous pouvons dire quelque chose de Naples que nous avons parcourue presque en entier. La ville est bâtie en amphithéâtre sur des collines longeant la mer, et au milieu d'un panorama dont on ne saurait se lasser d'admirer les beautés toujours nouvelles. A l'orient, s'élève majestueusement le Vésuve, entouré à sa base des villages de Massa, de Saint-Sébastien, de Pollena, de Trocchia et de Saint-Georges. Le long de la côte, à partir de la ville, s'étendent Portici, Resina, le promontoire Sorrente, etc. Au beau milieu du Golfe, s'élève, comme par enchantement, l'île de Capri ; à l'ouest, la délicieuse colline de Pausilippe.

En général, les rues de Naples sont étroites, mais bien pavées avec de larges pierres volcaniques.

Un des caractères propres de Naples, c'est le mouve-

ment, la vie qui y règne, l'animation de sa population gesticulatrice et criarde, naturellement gaie.

Naples possède deux cent soixante églises. Nous avons vu aujourd'hui celle du Gesu ou Trinité Majeure. La façade à pointe de diamant, un peu modifiée, est celle du palais de Robert Sanseverino, prince de Salerne qui, s'étant révolté contre Ferdinand 1er d'Aragon, vit ses biens confisqués et son palais vendu aux Napolitains qui le payèrent de leur argent pour le donner aux Jésuites.

L'intérieur de cette église, en forme de croix demi-grecque, est richement orné de marbres, de décorations et de peintures.

Non loin de ce pieux sanctuaire s'élève une espèce d'obélisque en marbre, surmonté de la statue de la sainte Vierge, œuvre de 1748, en style *rococo*, riche en sculptures.

L'église Sainte-Claire est célèbre par le tombeau des Angevins et des Bourbons. Le roi Robert le Sage la fit bâtir en 1330. Vaste et majestueuse, riche en fresques et dorures, elle offre plutôt l'aspect d'une salle que d'une église. Les chapelles, propriété des familles nobles napolitaines, n'ont d'important que quelques sarcophages antiques. L'image représentant la sainte Vierge sous le titre de *Madone des Grâces*, est réputée miraculeuse. On l'aperçoit à peine, tant elle est recouverte de lames de similor ; elle est de Giotto.

Dans l'église de Saint-Dominique Majeur, est conservé le crucifix qui aurait dit à saint Thomas d'Aquin, tandis que celui-ci était en prière : " Tu as bien parlé de

moi, Thomas, quelle récompense veux-tu que je te donne?" A quoi le saint aurait répondu : " Pas d'autre que vous-même, Seigneur."

Dans la sacristie, quarante-cinq cercueils, rangés en haut des murs, recouverts de housses de pourpre et de velours cramoisi, produisent un effet singulier ; dix de ces cercueils contiennent les restes des princes de la maison d'Aragon.

L'église GIROLOMINI fut construite par saint Philippe de Néri et prit plus tard son nom. L'intérieur a trois nefs et est décoré avec magnificence ; le plafond est superbe. Dans une chapelle très riche, on conserve sur l'autel un petit crucifix en ivoire qui a appartenu à sainte Madeleine de Pazzi.

La cathédrale, sous le vocable de SAINT-JANVIER, est très grande ; elle fut bâtie sur l'emplacement de deux temples dédiés, l'un à Apollon, l'autre à Neptune. La fondation en est attribuée à Charles 1er d'Anjou et à son fils, Charles II. Renversée par un tremblement de terre en 1406, elle fut reconstruite par Alphonse 1er d'Aragon.

La plus belle chapelle est dédiée à saint Janvier et dite du TRÉSOR, à cause de la quantité de bijoux, de statues et bustes en argent et autres qu'elle contient. Elle renferme sept autels, quarante-deux colonnes en brocatelle et dix-neuf statues en bronze de saints protecteurs. Derrière l'autel principal, deux autres petites chapelles renferment, l'une le buste d'argent doré de saint Janvier dans la tête duquel est conservé le crâne du saint, et dans l'autre, le

sang contenu dans deux fioles de verre, scellées hermétiquement et déposées dans un petit tabernacle d'argent doré, avec ornements gothiques.

En sortant par la porte à côté, on aperçoit une colonne en marbre, ornée de sculptures, et érigée par le peuple, en l'honneur de saint Janvier, parce que la ville avait été préservée de l'éruption du Vésuve en 1631. La statue du saint, en bronze, placée sur l'obélisque, est de Finelli ; la colonne faisait partie du temple de Neptune.

Nous visitons l'Aquarium, qui réunit les espèces les plus intéressantes de poissons et de crustacés de la Méditerranée. Il fut construit par un allemand pour en former une station géologique.

Au sortir de cette visite très agréable, nous allons faire une promenade sur le golfe de Naples. Il est sillonné d'embarcations de toutes espèces, et d'innombrables mouettes voltigent sur sa surface limpide.

Jeudi, 4 janvier.

Le R. P. supérieur général des Oblats, en repos chez les sœurs de l'Espérance où nous prenons notre logement, veut bien écrire dans notre cahier d'autographes les lignes suivantes :

"Que le bon Dieu continue de bénir la Congrégation de Notre-Dame, ses supérieures, ses religieuses et toutes ses œuvres. Heureux de cette occasion pour la remercier de

ce qu'elle a fait pour les missionnaires Oblats de Marie Immaculée."

C. Augier, sup. général des
Oblats de Marie Immaculée.

Naples, 3 janvier 1906.

Ce digne père envoie son secrétaire, le R. P. Dubois, nous accompagner dans notre pèlerinage à Notre-Dame de Pompéi. Quelle route délicieuse ! La vue de la mer, d'un bleu toujours clair, s'offre constamment à nos regards. Nous laissons à gauche la riante Portici, Resina, l'ancienne Herculanum et Oplonte, ensevelies sous le même linceul que Stabies et Pompéi, au-dessus desquelles se dresse toujours le Vésuve avec son panache de fumée.

A droite, notre vue plonge dans le vaste golfe et rencontre au fond de la baie les montagnes de Castellemare ; se tournant ensuite vers la côte enchanteresse de Sorrente, le glorieux berceau du pieux chantre de Godefroy, elle s'arrête à la pointe de Misène qui va disparaître entre l'azur de la mer et le bleu étincelant de l'horizon.

Cependant nous avons déjà passé outre, ayant à gauche Torre del Greco, la ville du corail, douze fois rebâtie par ses habitants, d'autant plus attachés au sol natal que la lave du Vésuve y avait multiplié les ruines. Plus loin, nous trouvons Torre Annunziata si florissante par le commerce et l'industrie.

Nous voici à la gare de l'ancienne Pompéi. Dans cinq minutes, nous nous rendons à la *Vallée du Sanctuaire*. A

peine avons-nous mis pied à terre qu'un son de cloche imposant vient frapper nos oreilles. Ces tintements prolongés, retentissant dans la vallée, vont troubler de leurs échos les rues désertes de la cité silencieuse.

L'église, ou plutôt la basilique de NOTRE-DAME-DE-POMPÉI, dédiée au Saint-Rosaire, est riche et magnifique. Là, la gloire de la peinture et de la sculpture moderne, chrétienne et italienne, atteint son apogée. Les marbres d'un travail exquis, d'un reflet incomparable, les peintures de la coupole, de l'abside et de la voûte principale du sanctuaire, avec les anges qui couronnent toute la partie supérieure de l'église ; les statues de bronze et de marbre d'une exécution achevée, toute une profusion d'or qui fait le tour de la vaste enceinte sur des marqueteries éblouissantes ; les chefs-d'œuvre d'art d'inspiration si chrétienne, en style toscan, sont autant de voix éloquentes qui s'adressent à l'âme et au cœur. Nous entendons plusieurs messes ; il s'en dit jusques après 1 heure.

Ce sanctuaire qui n'existe que depuis dix ans est l'œuvre de Dieu uniquement. La Vierge Marie l'a érigé à sa gloire et son moyen de propagande, ce sont les miracles. " Notre-Dame de Pompéi est pour l'Italie ce que Lourdes est à la France ", se plaisent à répéter les Italiens.

Après avoir bien prié la madone miraculeuse pour tous les besoins de l'Eglise, de la France, du Canada et de notre chère famille religieuse, nous nous dirigeons vers les ruines de Pompéi, ville qui comptait au jour de sa destruction, l'an 79, une population de 25 à 30000

habitants. Assise sur de riants coteaux, elle appuyait la tête contre la base d'une montagne de feu. Le cratère vomit la flamme dévorante ; une pluie de lapilli vint ensevelir la ville et ses richesses ; la cendre s'étendant comme un linceul funèbre, recevait cette immense hécatombe.

En passant près de tant de ruines on est étrangement impressionné, et sans s'en rendre compte,on devient triste et rêveur. La pensée se reporte à la vie et aux habitations d'un peuple qui n'est plus. Il nous semble voir encore les Romains d'autrefois aller et venir là-haut sur les cimes. Et plus loin, de ces pierres restées debout depuis dix-neuf siècles, l'imagination descend aux voies désertes, croisées de ruelles étroites, longues, arides et mélancoliques. Et le pavage de pierres vésuviennes en forme de trapèze, et les marchepieds au milieu du chemin, et les ornières des chars, et les maisons, et les boutiques, et les vastes temples, semblent attendre leurs anciens maîtres. Les fontaines et les statues, les peintures et les gymnases pour les jeunes gens de bonnes familles, les tombeaux, les mosaïques, les théâtres, les portiques, l'amphithéâtre, évoquent le souvenir de la civilisation romaine. Mais les maîtres ne reviendront plus. C'en est fait pour toujours de la grandeur payenne. Cette grandeur s'arrêtait au tombeau et ne savait pas le premier mot des nobles destinées du genre humain. Le forum, les bains publics, le temple d'Apollon, le Panthéon, le temple d'Auguste, les deux théâtres, l'immense amphithéâtre, sont muets comme des squelettes de géants déterrés.

Nous entrons ensuite au musée qui se trouve près de la porte Marina. On y a recueilli et mis en ordre les objets tirés des fouilles. D'abord on aperçoit plusieurs modèles de portes moulées en plâtre, imitées de l'antique. Dans les armoires de côté, on voit des amphores, des ustensiles de cuisine, etc. Dans les vitrines, il y a des corps dans la même position où ils ont été trouvés, squelettes d'hommes, de femmes, d'enfants, d'animaux, des crânes humains, des pains, des tartes, des fruits carbonisés, etc. Ce spectacle est bien propre à attrister l'âme ; aussi nous sommes contentes d'aller la rasséréner auprès de la sainte Vierge, dans sa belle église.

La sœur assistante nous remet deux lettres de Paris : l'une de M. l'abbé de Foville S. S., et l'autre de mère Saint-Irénée. (37*)

Vendredi, 5 janvier.

Toute la matinée est consacrée à visiter l'ancienne Chartreuse de San Martino. Placée dans une position enchanteresse, sur le devant du château Saint-Elme, elle fut fondée en 1325 par Charles, l'illustre duc de Calabre, fils de Robert d'Anjou, roi de Naples. L'extérieur, vu de la ville, a l'apparence d'un château crénelé ; c'est une des plus belles chartreuses de l'Italie par les chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture qu'elle renferme, dus aux plus célèbres artistes de ce temps-là.

En 1866, par suite de la suppression des ordres religieux dans la péninsule, ce couvent devint la propriété de

l'Etat. Le gouvernement, pour conserver un monument de cette importance, le transforma en un musée d'objets, ayant rapport, en grande partie, à l'histoire de Naples.

Le cloître, considéré comme une des merveilles de l'art, est un dessin de Cosmo Fanzaga, auteur de presque tous les travaux que l'on y admire. Les portiques ornés de colonnes doriques, sont enrichis d'un grand nombre de statues de saints en marbre. Au milieu est un puits, ayant d'un côté le cimetière entouré d'une balustrade de marbres choisis, surmontée de têtes de morts artistement sculptées. Tout autour, sous les portiques, sont les cellules des religieux : deux sont conservées dans l'état où les moines les ont laissées : rien de plus pauvre et de plus obscur.

L'église est toute splendeur. Sous le pavé en très belle mosaïque, il y a un vide ménagé en dessous pour rendre le chant plus harmonieux et donner plus d'écho au vaisseau. La balustrade, admirable par la finesse du dessin et de la sculpture, est l'ouvrage de Soliména. Nous admirons douze rosaces bleues, en granit d'Egypte, d'une seule pièce, situées au côté des arcades, et dont chacune a coûté 30 000 francs.

Mlles de Florence et Rolland viennent nous rejoindre à Naples : la dernière fera la traversée avec nous. Ensemble nous faisons une délicieuse promenade à Pausilippe. A l'extrémité de la presqu'île, nous descendons de voiture pour contempler de plus près les beautés du site. Jamais nous n'avons vu un spectacle plus grandiose ; la scène

que présente la nature est indescriptible.

Au retour nous prenons connaissance des lettres que ces demoiselles nous ont apportées de Rome. (38*)

Samedi, 6 janvier.

C'est notre dernier jour sur la terre d'Italie. Nous entendons la sainte messe, dite par le Père général des Oblats, pour demander à la sainte Vierge de se faire notre étoile protectrice pendant la traversée. C'est sous son égide et en compagnie des Rois Mages que nous prendrons la mer, ce soir, à 5 heures.

En attendant, nous allons visiter l'église SAINT-FRANÇOIS-DE-PAULE construite en exécution d'un vœu de Ferdinand 1er de Bourbon. Tout est richesse dans ce temple de forme circulaire, aux colonnes majestueuses, aux autels ornés de pierres précieuses, aux confessionnaux de marbre, aux statues colossales, aux tribunes dorées, destinées aux membres de la famille royale. Mais tout cela a été *spolié* par le gouvernement.

Nous entrons ensuite dans une chapelle qui sert de tombeau à la famille Sansevero. Au milieu repose un Christ au tombeau qu'on dirait recouvert d'un suaire mouillé. Cette œuvre est extraordinaire ! Les traits sont parfaitement accentués, les plis de la draperie, ainsi que la bordure, sont d'une grande finesse d'exécution. On nous dit qu'un richissime américain avait offert deux millions pour ce monument ; mais d'après la loi les chefs-d'œuvre anciens ne doivent pas sortir d'Italie.

L'église San Severino que nous visitons ensuite est composée de chapelles renfermant les tombeaux de la famille Caracciolo.

Nos courses sont finies, il est 2 heures. Nous allons réciter les prières de l'Itinéraire dans la chapelle des bonnes sœurs de l'Espérance et dire un Magnificat d'action de grâces à la très sainte Vierge, pour toutes les faveurs dont elle nous a gratifiées pendant notre pèlerinage. A 3 heures, nous montons sur le remorqueur qui doit nous conduire à la "Republic", paquebot de la White Star Line. Moins étendu que la Lorraine, il est par contre plus élevé : nous y arrivons par un escalier qui nous donnerait le vertige, si nous n'étions préoccupées par la pensée qu'il faut nous hâter pour céder la place à ceux qui attendent au bas. Sur le pont nous jouissons de la vue du port de Naples qui mérite bien la réputation qui lui est faite, mais c'est regrettable, il y a du brouillard.

Nous rencontrons deux petites sœurs des pauvres. Le commandant du steamer, M. McAuley, bon catholique, leur permet de faire la quête parmi les passagers ; il les présente même aux personnes à qui il leur en coûterait de tendre la main. Nous leur faisons une offrande pour obtenir les bénédictions du bon Dieu sur notre retour. Elles nous promettent leurs prières et celles de leurs vieillards.

Mlles de Florence et Rolland visitent le paquebot avec nous ; il jauge quatorze mille cinq cents tonnes et fait en moyenne trois cent cinquante milles dans vingt-quatre

heures. Notre cabine est au centre et porte le No 78.

Cinq heures sonnent, c'est le départ. Le pavillon rouge, avec étoile blanche, descend, le silence se fait parmi l'équipage, et nous voilà lancées sur le golfe. Bientôt l'obscurité nous envahit. Pour faire diversion à nos pensées qui menacent d'être sombres, nous égrenons notre rosaire en marchant sur le pont. Capri, Sorrente, Ischia disparaissent et on n'aperçoit plus dans le lointain que le sommet du Vésuve qui nous éclaire de son morne flambeau.

Dimanche, 7 janvier.

A 10h.30, le service sonne pour les protestants. Annoncé dès la veille sur une affiche flamboyante, il se tiendra au salon. Sur trente-cinq passagers de première, il n'y a que seize de catholiques. Nous demandons à Mgr Richter, évêque de Grand Rapid, qui a mis son siège près des nôtres, si nous n'aurons pas de messe, et Sa Grandeur de répondre tristement : " Eh ! bien ! non, je n'ai personne pour m'assister ". Nous passons près des côtes de la Sardaigne et nous admirons les chaînes de montagnes qui s'abaissent vers les ondes.

Ce soir, la mer devient rude. Nous croyons prudent de regagner notre cabine où le mouvement du bateau se fait moins sentir : nous appréhendons le *vilain mal*, mais nous en sommes quittes pour la peur.

Lundi, 8 janvier.

La journée est belle, radieuse et si chaude que nous n'avons pas besoin de nos manteaux. Nous prenons plaisir à regarder les vagues cristalisées, qui viennent se précipiter sur l'hélice.

Mardi, 9 janvier.

Nous voyageons sur une mer d'huile. Les mouettes voltigent autour du paquebot. De loin nous voyons les montagnes de l'Espagne. A 11 heures, nous apercevons Gibraltar et contemplons à loisir ce rocher que l'Angleterre a armé, pour en faire la clé de la Méditerrannée. Notre steamer a hissé le pavillon anglais. Tout l'équipage est sur le pont, ainsi que les passagers, pour franchir le fameux détroit où deux continents ont les yeux sur nous. La forteresse et les habitations se distinguent facilement.

De l'autre côté, nous voyons les montagnes qui bordent le bord de l'Afrique. Tanger disparaît bientôt avec sa pointe qui descend dans la mer. Sa surface limpide et azurée nous donne l'illusion que nous sommes sur notre calme et majestueux Saint-Laurent.

Nous voilà bientôt en plein océan. Sera-t-il clément pour notre "Republic"? Nous l'espérons. C'est aujourd'hui que les bons anges accourent à notre garde : tant de voix montent vers le ciel pour que notre traversée soit heureuse ; les élèves sont revenues de leurs vacances, nos sœurs les font prier pour nous.

Mercredi, 10 janvier.

Les goëlands et les pétrels passent et repassent devant nos yeux ; c'est bien la vie et le mouvement autour du paquebot ; cela indique aussi que nous ne sommes pas trop éloignées de terre. Bien que le soleil n'ait pas été très ardent aujourd'hui, son coucher est d'une indescriptible beauté. Les nuages, d'une variété de nuances charmantes, font un superbe décor à l'occident, pendant que la lune se lève à l'orient avec une majesté digne de la plume de Chateaubriand.

Jeudi, 11 janvier.

La carte du steamer indique 20° de longitude ouest et 36° de latitude nord ; mais nos cœurs, c'est au 76° et 45° qu'ils sont, à Ville-Marie, à notre chère communauté où se font avec un si grand entrain les préparatifs pour la fête de notre vénérable Mère.

Vendredi, 12 janvier.

Dès le premier instant du réveil, nos regards se tournent vers la maison mère : nous voyons réunie dans notre pieuse chapelle la famille entière chantant à la gloire de notre vénérable et bien-aimée Fondatrice ; il nous semble la voir circuler dans les rangs et bénir chacune de ses enfants.

En ce jour de saintes joies pour notre cher Institut, les deux voyageuses sont privées de bien des consolations : pas de messe, pas de communion : elles n'ont que la prière et le sacrifice à offrir à celle qui bientôt, nous l'espérons, sera honorée d'un culte public dans tout le Canada.

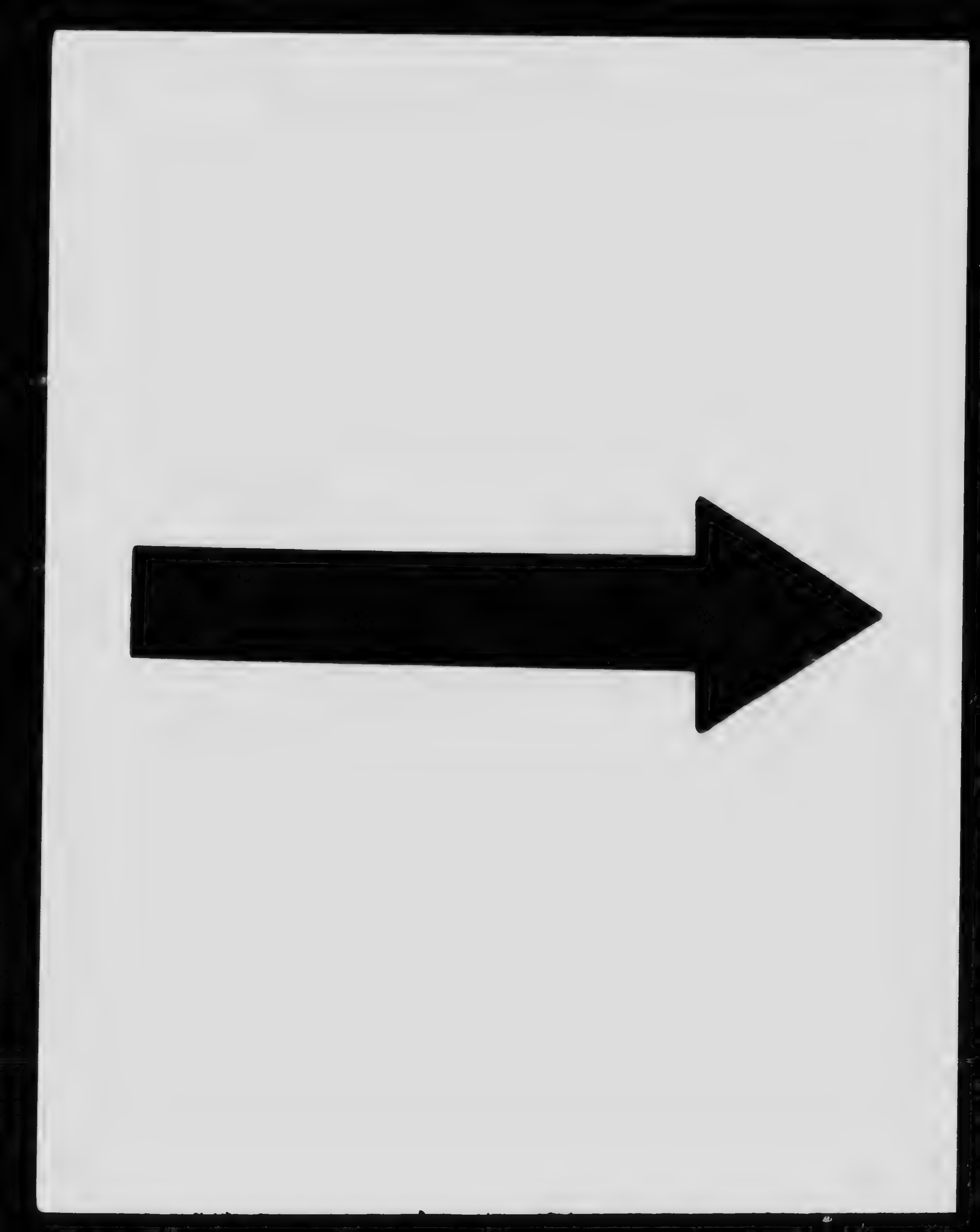
Samedi, 13 janvier.

Trente-sixième anniversaire de notre prise d'habit. Qui nous eût dit alors, le jour de notre vêture, qu'à pareille date, nous reviendrions de Rome ! Oh ! que les desseins de Dieu sont impénétrables et que nous avons mille fois raison de le bénir dans tous les événements ! Nous avons demandé à notre vénérable Mère de nous revêtir de ses vertus, de ses dispositions et de donner avec surabondance, à tous les membres de notre Congrégation, l'esprit avec lequel elle a fondé son œuvre, et qu'elle a demandé elle-même à la sainte Vierge pour sa communauté.

Dimanche, 14 janvier.

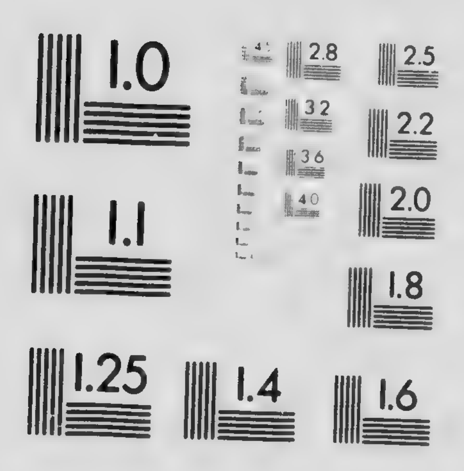
Le tangage et le roulis qui nous ont tour à tour secouées ces deux derniers jours, cessent imperceptiblement, mais le vent fait rage, le navire cependant tient bon.

Pas de messe encore aujourd'hui ; c'est une grande privation dans un aussi long voyage ; nous tâchons de nous dédommager par l'union à Dieu et la méditation de ses attributs, que l'océan nous retrace particulièrement : la



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

ANSI and ISO TEST CHART No. 2





sagesse, la puissance et l'immensité. Nous nous sentons bien petites sur cette surface agitée qui recouvre un abîme.

Lundi, 15 janvier.

Les journées sont longues et monotones, nous les consacrons à la prière en grande partie. Tout se fait en commun : la récitation du rosaire, le chemin de la croix, les lectures spirituelles, etc. Jamais nous n'avons eu autant d'heures à consacrer aux exercices de piété.

S. G. Mgr Richter vient invariablement tous les matins nous souhaiter le bonjour et nous indiquer la distance que le paquebot a parcourue dans les vingt-quatre dernières heures. M. Gianuzzi, médecin à bord, s'informe aussi régulièrement de notre santé.

Mardi, 16 janvier.

Mer grosse et houleuse. On s'aperçoit qu'on vogue vers les rivages d'Amérique, le froid se fait un peu sentir, bien que nous ne souffrions pas encore ; mais il nous faut sortir nos effets chauds en réserve au fond de nos malles. Cependant le soleil se couche dans des nuages d'une rougeur qui nous fait augurer du beau temps.

Mercredi, 17 janvier.

Mauvaise nuit, impossible de clore l'œil, le balancement était trop grand. Vers le matin des éclairs illuminent notre cabine, le vent ne cesse pas, les oiseaux de mer nous

font un cortège plus suivi : il est beau de les voir planer au-dessus du navire.

Jeudi, 18 janvier.

Bonne et heureuse nuit, sommeil réparateur. Mais on nous annonce une nouvelle qui nous désappointe grandement. Nous n'arriverons à New York que vers minuit. Le débarquement ne se fera que le matin, fiat ! fiat ! La matinée a été bonne, mais la soirée très mauvaise.

Vers 4 heures, l'équipage est convié à une cérémonie funèbre : un des matelots, mort hier soir, va être jeté à la mer. C'est un Italien, par conséquent un catholique, et Mgr Richter est prié de présider les funérailles. Revêtue de la soutane violette et du rochet, Sa Grandeur, accompagnée du commandant et du commissaire en grande tenue, se rend auprès des restes mortels qui gisent sur une planche ; elle récite les prières de l'Eglise et le malheureux est jeté à la mer.

Cet acte, tout à la fois solennel et lugubre, paraît impressionner l'équipage. Le baron de Monteverde ouvre une souscription en faveur de la veuve infortunée qui reste seule avec cinq fils, dont le plus âgé n'a que dix ans.

Dans la baie de New York,
vendredi, 19 janvier.

C'est vers minuit que notre paquebot a jeté l'ancre à quelque distance du rivage. La lune est juste devant notre

hublot. Son croissant assez lumineux nous indique que la pluie d'hier est finie. Dieu soit loué ! Nous sommes matinales : nous désirons écrire quelques lettres pour remettre à la poste. Nous montons ensuite sur le pont.

Rien de beau comme le port de New York ! D'un côté Brooklyn, de l'autre, Staten Island. Le soleil se lève et éclaire cette belle scène marine. Les paquebots viennent de tous côtés et circulent à leur aise autour de nous.

Nous voyons défiler les passagers de troisième, conduits par le docteur Gianuzzi ; chacun porte une pancarte numérotée sur la poitrine. Le défilé est long : plus de six cents émigrants passent en procession. Leur apparence est assez bonne.

Notre attention se porte bientôt sur un autre objet : le maître d'autel distribue la correspondance. Il ne tarde pas à nous remettre des lettres qui nous donnent des nouvelles de là-bas, des dépêches qui nous souhaitent la bienvenue, des cartes postales qui nous mystifient autant que le télégramme du Havre. Nous reconnaissons vite l'exquise délicatesse de Mgr l'archevêque de Montréal.

Carte représentant le baldaquin du saint-père.

12 janvier 1906.

Je remercie Dieu du beau voyage qu'il vous a accordé et je vous bénis de tout mon cœur. A bientôt, au revoir chez nous.

† PAUL, arch. de Montréal.

Carte avec illustration de l'église Notre-Dame.

Notre-Dame vous attend. Bien des cœurs vous attendent aussi.

Le sacre de Mgr Bernard aura lieu le 15 février, à Saint-Hyacinthe. Vous y serez. J'aurai le grand bonheur de sacrer un grand évêque.

† PAUL, arch. de Montréal.

Carte avec portrait du saint-père.

Je vous bénis encore, après vous avoir bénies souvent au Vatican.

PIE X.

Carte avec dessin d'un garde-noble.

Qu'il ne soit pas question de douane pour ces dames : elles sont chargées des bénédictions du saint-père.

Carte avec représentation d'un garde-suisse.

Est-ce que je ne vous reverrai plus au vatican ? Vous savez combien le pape vous aime.

Etoile de la mer, gardez-les. Parlez aux flots et il se fera un grand calme.

Si vous désirez télégraphier, adressez simplement : Archevêque, Montréal, et il n'est pas nécessaire de signer. Encore une fois, bonjour. Je vous bénis.

† PAUL, arch. de Montréal.

Montréal, 16 janvier 1906.

Madame Saint-Anaclet, C. N. D.
A bord la République.

Bienvenues, trois fois bienvenues, révérende Mère supérieure et Mère assistante.

SŒUR SAINTE-MARIE-JOSÉPHINE,
assistante générale, C. N. D.

Montreal, Jan. 17, 1906.

Rev. Mother St. Anaclet,
Superior General.
White Star Line Republic.

" Caed mille faithe " to our beloved Mother from her loyal and affectionate chidren of St. Patrick's Academy.

SISTER ST. ALOYSIA, *Sup.*

Notre " Républic " se met en marche, après le déjeuner, qui a été assez joyeux. Les officiers de douane viennent recevoir nos déclarations dans la salle à dîner. Nous nous tenons ensuite sur le pont pour jouir du beau panorama que nous avons sous les yeux. Déjà la statue de la Liberté qui nous a saluées à notre arrivée est disparue. New York nous apparaît avec sa longue file de quais. Bientôt dans le lointain, nous voyons flotter le drapeau de la White Star Line. Les sentinelles descendent de leur

poste d'observation. Nous apercevons les blanches cornettes des chères sœurs venues au-devant de nous : nos cœurs se gonflent ! Dès le matin, nous avions essayé de dire le Magnificat, mais l'émotion nous gagnait et les larmes coupaient nos voix.

Voilà que deux petits remorqueurs arrivent avec des cables et s'insinuent si bien autour de notre lourd vaisseau qu'ils le hâlent au quai. On tire les passerelles, mais tout cela prend du temps ; on agite les mouchoirs de côté et d'autre. Les passagers se pressent la main, se souhaitant des *au revoir* et des mille bonheurs. Nous voilà avec nos chères sœurs ! Mon Dieu, que sera-ce de nous rencontrer au ciel, puisque c'est si doux de nous revoir sur la terre ?

Mère Sainte-Cécile, nos sœurs Sainte-Marie de l'Espérance, Saint-Pierre-aux-Liens et Sainte-Scholastique nous attendent, ainsi que Mlles de Stephano et Carpendale.

A la douane, on fait quelques difficultés : nos statuettes de la sainte Vierge effrayent les officiers.

Nous montons en voiture. A l'académie, nous trouvons nos sœurs toutes réunies pour nous recevoir : l'entrevue est des plus touchantes.

Nous voulons nous rendre à Montréal dès ce soir, mais il faut attendre : il y a certaines affaires à régler ici.

New York, samedi 20 janvier.

En nous levant, ce matin, nous balançons tout comme

dans le parquebot. Il fait bon d'assister à la sainte messe avec nos sœurs, dans une de nos chapelles. Hier, ces chères sœurs chantaient le Magnificat de manière à nous faire pleurer, aujourd'hui, elles répètent leur reconnaissance dans une autre clé.

Le moment du départ est arrivé. Nous prenons le train, ce soir, à 8 heures, en route pour le *cher chez nous* : il nous tarde d'y arriver. Mais que de vides se sont faits dans nos rangs, depuis notre départ ! Notre vénérée doyenne, sœur Sainte-Philomène, chère sœur Saint-Narcisse, etc., sont parties pour la rive mystérieuse d'où l'on ne revient pas.

Montréal, maison mère,
dimanche, 21 janvier.

Nous voilà donc dans cette "Ville-Marie" que nous quittions le 1er septembre ! Nous nous rappelons encore combien nous avions le cœur serré en passant dans ces mêmes rues que nous parcourons aujourd'hui, après ce long et beau voyage.

Vénérée Mère assistante générale nous attend à la gare. Au vieux monastère, nos mères et nos sœurs sont là pour nous recevoir : il est bien cordial le baiser fraternel que nous échangeons !

Il est 10 heures. Nous montons à la chapelle pour la sainte messe que M. l'abbé Louis Bouhier, S. S., célèbre au milieu des larmes de bonheur de la communauté tout entière. C'est surtout au cantique de l'action de grâces

que les voix et les cœurs s'attendrissent.

A l'issue du saint sacrifice, nous faisons la connaissance de nos deux nouveaux aumôniers . . . et nous sommes toutes à la joie du retour.

Maintenant, ô Marie, divine et tendre Mère, c'est à vos genoux que nous tombons pour vous remercier de votre incessante protection. Nous voudrions avoir mille cœurs à vous offrir en hommage de gratitude. Vous nous avez conduites, comme par la main, au milieu des mille dangers de la route ; vous nous avez conservé la santé, malgré les fatigues de ce long pèlerinage ; vous avez mis sur notre chemin des cœurs aimants et affectueux qui nous ont accueillies avec une charité si grande que nous en étions souvent confuses, mais toujours reconnaissantes ; oh ! soyez mille fois bénie, louée et remerciée ! (39*)

